BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
31
NAPOLI

MÊLANGES
DE
LITTÉRATURE,
DE MORALE
ET DE PHYSIQUE.

TOME SEPTIEME.

MÊLANGES

DE

LITTERATURE,

DE MORALE

ET DE PHYSIQUE.

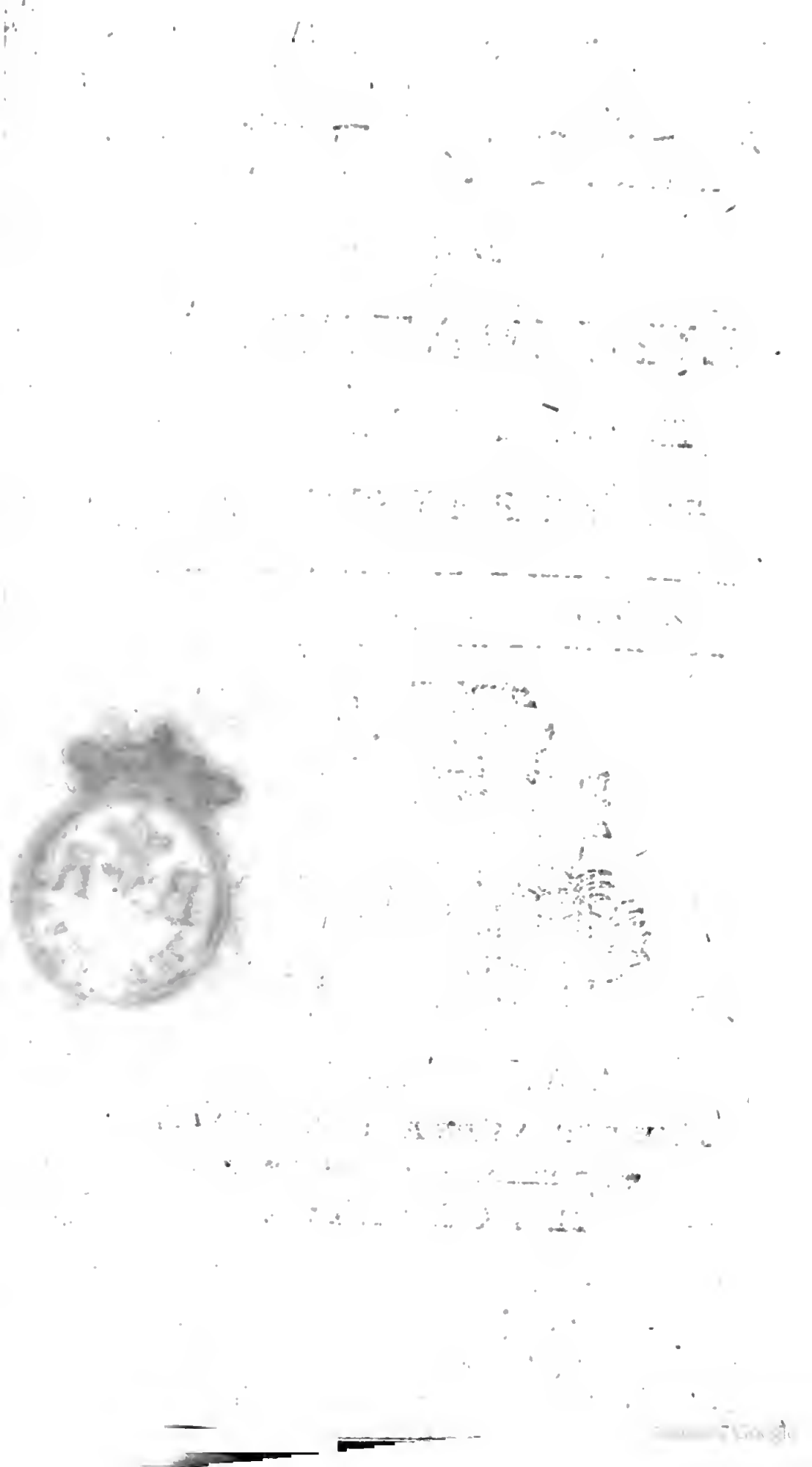
TOME SEPTIEME.

B. R.

A AMSTERDAM,

AUX DÉPENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT.

LE Temple de la Renommée eſt du célebre Pope. Quoique nous en ayions déjà une Traduction en vers par Madame du Boccage, ſi connue d'ailleurs par pluſieurs autres Ouvrages ; j'ai cru cependant qu'une Traduction en proſe de ce Poëme pourroit avoir encore quelque mérite. Ce genre d'écrire n'étant pas aſſujetti aux mêmes regles que la Poéſie, donne la facilité de rendre d'une façon plus littérale, & par conſéquent plus exacte, les penſées du Poëte

AVERTISSEMENT.

Je ſouhaite ne m'être pas trompé.

Alexandre Pope naquit à Londres, d'une famille noble, en 1688. Ses parents, qui étoient Catholiques, l'éleverent dans leur Religion; il y a perſévéré juſqu'à ſa mort. Son talent pour la Poéſie ſe manifeſta dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il le cultiva toujours, & s'acquit une grande réputation par ſes Ecrits. Il eut des ennemis qui l'attaquerent par des ſatyres vives & indécentes; mais il les mépriſa, & s'en vengea par l'eſtime publique dont il jouit, même après ſa mort. Il habitoit une maiſon de campagne agréable, ſituée à trois lieues de Londres, & il y mourut en 1744, âgé de 56 ans.

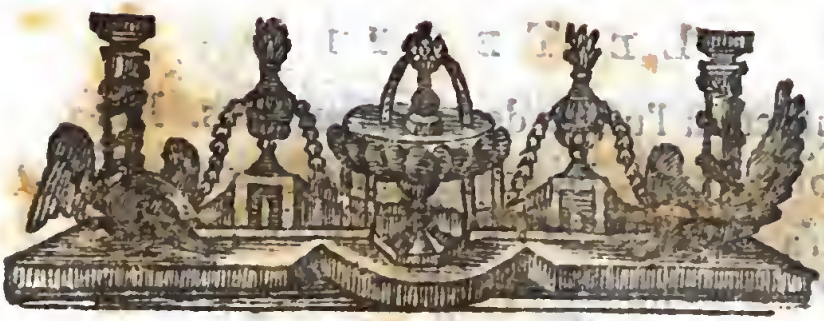
AVERTISSEMENT.

Ses Ouvrages ſont trop connus pour en faire ici l'énumération. Son Eſſai ſur l'homme & ſur la critique, ſes Epitres morales, ont été traduits en François, tant en vers qu'en proſe, & ſont toujours lus avec autant de plaiſir que d'admiration.

On trouvera à la ſuite du Temple de la Renommée, une Epître d'Héloïſe à Abélard, du même Auteur; c'eſt un chef-d'œuvre de ſentiment. Monſieur Colardeau en a rendu toutes les beautés dans la traduction en vers qu'il en a donnée, & que le Public a reçue avec tant d'applaudiſſements. Pluſieurs autres Ouvrages de Pope, quoique moins connus en France, n'en ſont pas

moins eſtimables, & bien propres à ſoutenir la réputation qu'il s'eſt acquiſe parmi ſes compatriotes.

LE



LE TEMPLE
DE
LA RENOMMÉE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

NOus étions dans cette saison charmante où les pluies fécondes descendent au sein de la terre pour lui redemander la verdure & les fleurs. Déjà les boutons entr'ouverts rendoient hommage aux premiers rayons du jour ; déjà la terre se couvrant de rosées, payoit un tribut légitime à cette chaleur vivifiante dont le Ciel l'avoit pénétrée. Cependant les bienfaits de Morphée avoient

ſuſpendu l'uſage de tous mes ſens. Les noirs ſoucis, les inquiétudes, tout, juſqu'à mon amour, goûtoit avec moi les douceurs du repos. (L'aurore naiſſante mene avec elle les ſonges, interpretes de la vérité : ils viennent découvrir leurs myſteres aux yeux de notre ame dans ce temps précieux, où le ſommeil, devenu plus pur & plus léger, déploie ſur nous ſes ailes dorées.) Tout-à-coup une foule d'images fantaſtiques vient me frapper ; mais bientôt mon imagination démêle un ſyſtême régulier dans cette ſcene tumultueuſe, & voici le tableau fidele que ma mémoire en a conſervé.

Dans les premiers inſtants, je me crus tranſporté entre le ciel & la terre ; ma vue avoit acquis une nouvelle étendue, & la nature s'offroit toute entiere à mes regards. Le globe que nous habitons nageoit au-deſſous de moi dans ce vaſte océan de l'air, où la main de Dieu l'a ſuſpendu. Je diſtinguois les

hautes montages, (1) cette molle ceinture de la terre, ces rochers ſtériles qui la bornent, ces déſerts arides, ces villes ſi ſuperbes, ces forêts ſi utiles & ſi agréables; tous ces objets ſe préſentoient à moi ſans confuſion; mon œil ſe plaiſoit à voir s'animer cet immenſe tableau: par le mouvement de quelques vaiſſeaux, dont je ſuivois la route, je regagnois le port avec eux. Là, mes regards s'arrêtoient à conſidérer un pays qui m'avoit échappé. Je remarquois avec plaiſir la variété qui y régnoit, & le contraſte des bois, interrompus par les grandes maſſes d'architecture de quelques Temples magnifiques. Bientôt, à la vérité, l'ombre de la nuit me cachoit ces objets; mais le ſoleil, toujours infatigable, me découvroit alors quelqu'autre

(1) Expreſſion de M. Godeau dans ſon fameux *Benedicite*, & qui m'a paru répondre à la penſée du Poëte Anglois.

portion de ce vaſte payſage, qui n'étoit ni moins variée, ni moins piquante.

Enfin, mes yeux ſe détournent pour un moment d'un ſi beau ſpectacle. Je regarde autour de moi dans le vague des airs; alors mes oreilles ſont frappées d'un bruit confus. Il reſſemble à ces frémiſſements ſourds d'un tonnerre éloigné, que les échos nous rapportent; ou tel eſt l'effet des flots écumants, lorſque ſoulevés par une mer orageuſe, ils vont ſe briſer contre les rochers, barriere reſpectable qu'ils creuſent toujours, & qu'ils ne pourront jamais renverſer. Ce bruit ſi remarquable fixe bientôt mes regards vers le lieu de ſon origine. Je crois diſtinguer une tour immenſe, mais je n'en puis voir toute la hauteur. Des nuages en cachoient le ſommet à mes yeux. Je m'approche; cette tour eſt un rocher de glaces: il brilloit de loin comme le marbre le plus poli; de près, il n'offre qu'un chemin à ceux qui veulent parvenir au ſuperbe édifice dont ce ro-

cher eſt la baſe ; mais il faut gagner auparavant le haut de cette montagne. Quelles peines pour y parvenir ! Que cette route eſt eſcarpée, & qu'il eſt difficile d'affermir ſes pas ſur un ſentier ſi gliſſant ! Combien d'audacieux y ont échoué ! Leurs noms, gravés ſur le rocher, ſont encore les témoins de leurs efforts inutiles. Par-là, du moins, ils ont voulu ſe faire connoître à la poſtérité. Que leur eſpoir eſt-maintenant déçu ! Tous les jours le temps efface ces impreſſions peu durables. On n'en voit aujourd'hui que de foibles veſtiges, & l'œil n'y peut plus retrouver ces noms ſi fameux, dont le bruit rempliſſoit autrefois toute la terre ; ces noms auxquels des Poëtes mercenaires avoient promis une éternelle durée. J'apperçus alors quelques-uns de nos beaux-eſprits, qui vouloient s'immortaliſer ſur la foi des ſuffrages de leurs aveugles ſectateurs. Ils croyoient graver ſur ce rocher, & ils ne voyoient pas qu'il ſe refuſoit à leurs

ciſeaux, & que les yeux déſintéreſſés n'en découvroient aucunes traces. Des Critiques s'efforçoient d'effacer des monuments qui leur étoient odieux. Après bien des ſueurs, ils parvenoient à y ſubſtituer leurs propres noms: c'étoit en vain, un inſtant détruiſoit leur ouvrage, & la place reſtoit vuide, ou quelquefois les premiers noms reparoiſſoient encore, en dépit de leurs foibles travaux; mais ils ne frappoient pas les yeux pour long-temps; ce rocher, ſur lequel ils étoient empreints, eſt trop ſouvent expoſé aux tempêtes, dont la violence le mine ſans ceſſe: trop ſouvent auſſi l'aſtre du jour lui fait ſentir la chaleur de ſes rayons les plus ardents. L'un & l'autre excès nuiſent également à ce terrein ſingulier, véritable ſymbole de la Renommée, qui ſouffre autant des louanges outrées, que des aſſauts terribles de l'envie. Toutes les parties de la montagne ne ſont pas cependant ſuſceptibles de ces funeſtes impreſſions. Il en eſt une

portion, laquelle, auſſi fidele au burin que le cryſtal, ne trompera jamais l'eſpoir de l'habile graveur. On trouve ce terrein favorable lorſqu'on eſt arrivé dans le parvis du Temple. L'ombre ſacrée de l'édifice rend ce ſommet du rocher impénétrable à l'ardeur du ſoleil, & le préſerve en même-temps des tempêtes qui viennent ſe briſer à ſes pieds. C'eſt ſur ce terrein qu'on voit les noms fameux qui ont mérité l'immortalité. Il en eſt qui y furent inſcrits dès le commencement des ſiecles, & qui ne finiront qu'avec eux. Les traits qui forment ces noms paroiſſent toujours récents; ils ſemblent s'étendre & devenir plus brillants, bien loin de s'affoiblir, & c'eſt pour jamais qu'ils ſont à l'abri des outrages du temps.

Tels ſont les rochers de la Zemble, cette ſuperbe production du nord: on les voit blanchir de loin dans les airs, tandis que leur baſe dérobe la vue des côtes; le ſoleil roule loin deux ſon char

étincelant; ils ne ſentent point ſa chaleur. Rien ne leur peut nuire. Les orages brûlants craignent leur approche, & ces éclats ſubits de lumieres qui précedent la foudre, n'atteignent leur ſurface que pour éclairer leur triomphe. Cependant des neiges abondantes viennent de moment en moment augmenter leur volume: ce ſont maintenant des montagnes qui s'élevent juſqu'aux nues, & chacune de ces maſſes prodigieuſes de glaces, ſemble être un autre Atlas, que mille & mille hivers ont formé à l'envi, pour ſoutenir le poids énorme des Cieux.

C'eſt ſur de pareils fondements que s'éleve le Temple de la Renommée, édifice admirable, qui n'eſt point l'ouvrage des foibles mortels. Il ſurpaſſe les bâtiments de l'antique Babylone, & toutes les merveilles qu'a jamais pu produire la ſuperbe Rome, ou la Grece, cette mere féconde des arts. Ce magnifique édifice a quatre faces, dont l'architecture toute différente, eſt toujours également par-

faite. Des portes de bronze, tournées vers les quatre points principaux du Ciel, offrent quatre entrées au milieu des colonnes immenſes qui ornent les frontiſpices. Entre ces colonnes, & le long de chaque face du Temple, on voit les ſtatues des grands hommes de la plus haute antiquité. Ce ſont ceux que la Fable a célébrés, au défaut de l'Hiſtoire. Les anciens Guerriers, les premiers inventeurs des Arts, ceux qui éleverent des villes, ceux qui ſurent adoucir la férocité de leurs ſauvages contemporains. Le marbre qui les repréſente ſemble reſpirer. Ces Héros volent aux combats; ces Légiſlateurs au contraire méditent leurs oracles, & la pierre, toute inflexible qu'elle eſt, rend la profondeur & la rapidité de leur penſée.

La façade qui regarde l'Occident, eſt ornée par une colonade d'ordre dorique qui ſoutient un architrave d'un modele antique. Ici le Sculpteur a jetté ſur les

bas-reliefs un fond d'or grené qui les détache & leur donne tout le vrai de la nature. Thésée y est représenté revêtu des dépouilles des animaux. Persée y inspire encore la terreur, & se fait reconnoître par le bouclier de Minerve dont il est armé. Le grand Alcide, comme pour se reposer de ses longs travaux, s'appuie sur sa massue, & l'on voit briller dans ses mains ces fruits précieux que sa valeur ravit au jardin des Hespérides. Plus loin Orphée charme l'Univers ; les arbres se sont émus au son de sa voix, ils ont quitté leurs racines, ils l'environnent & le couvrent de leur ombre. Amphyon paroît aussi ; il anime cette lyre, dont le pouvoir créateur semble l'égaler à l'Etre suprême. Sa main en a déjà tiré des sons qui le font entendre à toute la nature. Thebes, cette ville immense, sort du sein de la terre. Cythéron applaudit à ce nouveau triomphe, & ses échos vont répondre à cet homme divin. Les mon-

tagnes décroiſſent ; les carrieres qu'elles renfermoient forment déjà des murs. Voilà les extrêmités des pavillons qui s'élevent pour couvrir des bâtiments que le même inſtant fait naître. Les dômes s'élevent ; les voûtes des portiques ſe forment ; les tours qui vont fermer la ville s'élancent dans les airs auſſi promptement que les humides brouillards, & les hautes colonnes cacheront dans un inſtant leur ſommet dans les nues.

La façade orientale eſt encore plus magnifique. L'or que le luxe Aſiatique prodigue, eſt relevé dans le fronton par l'éclat d'un nombre infini de diamants. C'eſt au milieu de toutes ſes richeſſes qu'on voit Ninus, la gloire de l'Aſſyrie, & l'auteur de l'auguſte Maiſon dont le dernier rejetton donna au monde le grand Cyrus, cet illuſtre Fondateur de l'Empire des Perſes. Auprès de Ninus, les Mages de ſa Cour paroiſſent enveloppés de leurs longues robes. On voit briller une baguette

qu'une main ſavante promene ſur le ſable ; c'eſt le grave Zoroaſtre qui la tient. Il eſt ſuivi des ſages Chaldéens, dont la candeur eſt repréſentée par la blancheur de leurs vêtements : mais les Brachmanes, qui fuient l'éclat des Cours, errent au milieu des forêts, ſeul objet de leur culte. Là ils eſſaient d'arrêter la lune dans ſon cours ; ils évoquent les ombres ; ils ne craignent point de leur marquer le moment d'un feſtin terrible, & ce feſtin eſt déjà préparé dans un lieu ſauvage, où les bois qui l'environnent ont depuis refuſé de croître. C'eſt-là qu'ils veulent les recevoir à la pâle lueur des flambeaux de la nuit. Cependant leur imagination crée des fantômes autour d'eux : ils les voient, & la ſculpture a repréſenté juſqu'à ces corps aëriens auxquels un eſprit préoccupé donne une ſubſtance, & qu'il croit voir paſſer devant ſes yeux avec la rapidité d'un éclair. Cependant quelques-uns d'eux obſervent les aſtres ; ils étudient

les prétendues influences des Planettes, & s'efforcent de les tranſporter ſur les bandelettes & les taliſmans dont ils éblouiront le crédule vulgaire. Plus loin un Savant, bien ſupérieur aux Brachmanes, & n'ayant cependant aucun auditeur, Confucius eſt enſeveli dans une profonde méditation. Il ſemble en ſortir, & dire à tous les mortels, que la ſcience la plus utile eſt de ſavoir régler ſon cœur.

La face du midi offre aux yeux un ſpectacle bien différent. C'eſt une longue ſuite de Prêtres Egyptiens placés dans des niches, plus ornées encore par les perſonnages qu'elles renferment, que par l'or dont elles ſont revêtues. Ce ſont-là ces Sages qui ont les premiers meſuré la terre & les ſpheres céleſtes. Ils ont ſoumis au calcul les phaſes irrégulieres [illegible] flambeau de la nuit. Au milieu d'eux le grand Séſoſtris frappe la vue. Les Rois qu'il a vaincus ſont ſes eſclaves. Leur tête eſt encore parée du diadême,

quoiqu'ils (1) portent ſon trône ſur des brancards dorés. La main de leur Souverain s'eſt armée de l'arc & du redoutable javelot. Ses membres démeſurés ſont couverts d'une cuiraſſe faite du métal le plus précieux : à ſes côtés ſont des obéliſques qui ſe répetent entre chaque ſtatue, & le reſte du mur eſt couvert de ſavants hiéroglyphes.

La face du nord eſt dans le goût Gothique. Elle diſparoît ſous la multitude des ornements, fruits de la préſomptueuſe ignorance des Peuples barbares. Ici des Coloſſes immenſes s'élevent : *ils* ſont couronnés de trophées, & les faits les plus incroyables y ſont gravés en caracteres Runiques (2). On reconnoît Zalmoxis (3), dont les regards tournés

(1) Hérodote décrit ainſi une ſtatue de Séſoſtris, qui ſubſiſtoit encore de ſon temps.

(2) Les caracteres *Runiques* ſont les anciens caracteres de la langue des Goths.

(3) Il étoit diſciple de Pythagore, & enſeigna le premier aux Scythes l'immortalité de l'ame.

vers le Ciel prouvent la ſaine doctrine. Odin (1) vient auſſi frapper la vue : mais il eſt repréſenté dans ce moment fatal où la cruelle maladie dont il étoit accablé ceſſa de lui ſervir de prétexte, & confondit ſon impoſture en le livrant aux bras de la mort. C'eſt ſur cette façade qu'on voit encore les anciens Guerriers de la Scythie : ces farouches Héros ſont placés ſur des colonnes de fer toutes ſouillées du ſang qu'ils ont répandu. Auprès d'eux on diſtingue les fameux Druïdes ; mais les harpes qu'ils tiennent ſont dépouillées de leurs cordes, pour montrer que leur empire eſt maintenant détruit. Ils en conſervent cependant d'horribles monuments, & l'on voit à leur ſuite les jeunes inſenſés qui ſe dévouerent autrefois à la mort pour mériter d'être célébrés dans leurs chants.

(1) C'eſt le Légiſlateur des Goths. Il leur avoit perſuadé que ſes accès d'épilepſie étoient les inſtants où le Ciel l'inſpiroit.

On trouve encore bien d'autres Héros fabuleux, dont les ſtatues achevent de remplir cette façade. Le mur qu'elles couvrent en partie eſt tranſparent comme le cryſtal. Une rare induſtrie en a profité pour les tailler en pluſieurs formes ingénieuſes qui augmentent encore l'effet de ces chef-d'œuvres de ſculpture. Les figures que repréſentent ces ſtatues offrent différents aſpects. Ainſi ce mur tranſparent abuſe continuellement les yeux des ſpectateurs par de fauſſes apparences. Ici le Héros a une taille gigantesque. Là un ſeul Guerrier ſe multiplie, & l'on croit en voir pluſieurs dans la même attitude. Enfin pour accroître encore l'illuſion, cette muraille myſtérieuſe eſt chargée d'emblêmes qui donnent un ſens moral & élevé aux actions dont une férocité ſtupide & barbare fut le ſeul principe. Ainſi dans la bouche de la Renommée, tout s'exagere juſqu'à l'abſurdité, lorſque des temps romaneſques ſont l'objet de ſes récits.

J'achevois d'examiner ces ſuperbes dehors, un bruit ſoudain ſe fait entendre. Le Temple en retentit, les portes s'ouvrent, les voûtes immenſes ſe découvrent à ma vue ; des colonnes innombrables les ſoutiennent : leurs fûts ornés de lauriers & couronnés par des aigles, préſentent à la vue le tranſparent béril dont ils ſont compoſés, ainſi que les murs qui forment cette riche enceinte ; les friſes des colonnes & leurs chapiteaux ſont d'un or très-fin. Les pierres les plus brillantes ſont enchaſſées dans le plafond, fait du métal le plus précieux. Une multitude de lampes deſcendent de ce nouvel Empyrée, & la lumiere qu'elles répandent ne doit jamais s'éteindre. Telle fut l'image ſous laquelle ſe peignit à mes regards cet auguſte Temple. Mes yeux éblouis par cette vaſte étendue, ſe reſtreignirent à la parcourir en détail. Je vis ſous les portiques les ſages Hiſtoriens. Ils attendoient les événements pour en atteſter

la certitude. Sur les ſieges qu'ils occupent, un bas-relief ſymbolique offre la figure du Temps, dont la faulx abattue & les ailes liées prouvent aſſez ſa défaite & la gloire de ſes vainqueurs. Au-dedans du Temple on trouve ces hommes fameux qui ont cherché un grand nom parmi le ſang & les alarmes. Je vis ſur un trône, environné de trophées, ce jeune Conquérant (1), auquel il ne reſtoit plus rien à vaincre dans l'Univers, que ſes propres paſſions. Sous ſes pieds ſont le Sceptre & la Tiare, monument de ſa plus célebre victoire: mais les cornes ſacrées dont il orne ſa tête font trop voir cette folie qui lui fit

(1) Alexandre, après avoir conquis la Perſe, prit l'habillement des Medes, ce qui déplut même fort aux Grecs. Il changea l'ornement dont il ſe couronnoit après ſes victoires, contre la Tiare Perſique, à laquelle il fit ajouter deux cornes, attribut de Jupiter Ammon, dont il prétendoit être le fils.

uſurper le nom du ſouverain des Dieux. Plus loin étoit Céſar, ce Céſar favoriſé du double talent de Minerve; ce Céſar maître du monde & de lui-même, ce Héros ſi ferme, ſi tranquille dans les diverſes viciſſitudes de la fortune; cet homme déteſté à regret par une patrie qu'il détruiſoit ſans remords. Ce n'eſt point à ſes imitateurs à venir ſouiller ce Temple, on les y ſouffre avec peine. Mais quel empreſſement à y recevoir ceux qui, loin de chercher à vaincre les Nations, n'ont combattu que pour leur pays, ces guerriers qui ont acheté ſon ſalut au prix de leur ſang! Tel eſt Epaminondas qui jouit ici de toute ſa gloire. Timoléon eſt fier encore d'avoir préféré la Grece à la vie de ſon frere. A ſes côtés marche le brave Scipion, ce libérateur de Rome, auſſi grand dans ſon exil volontaire qu'il l'avoit été dans ſes triomphes. Enfin je vis encore parmi eux le ſage Marc-Aurele, ce Prince ſi éclairé, dont le pou-

voir immenſe égaloit à peine la magnanimité. Ce Philoſophe ſcrupuleux qui ſe reprochoit toujours quelque défaut, tandis que l'Univers entier ne découvroit en lui que des vertus.

On voit paroître, après les Héros, ces grands hommes, qui furent ſans le mériter les jouets de l'aveugle fortune. Leur gloire eſt peut-être moins éclatante, mais elle eſt ſans tache. Auſſi furent-ils, pendant le cours de leur vie, les modeſtes partiſans de la ſageſſe. Au milieu d'eux brille le divin Socrate. On eſt frappé à la vue de cet illuſtre Grec (1) que l'ingrate Athenes ne rougit pas d'exiler. Jamais cependant il ne fut injuſte, que lorſque ſa main ſe prêta à ſigner les ſuffrages dont il alloit être la victime. Phocion ſe montre avec l'appareil glorieux de ſon ſupplice. Agis ſe fait voir à la tête des illuſtres malheureux que la fiere Sparte a produits. Caton, toujours

(1) Ariſtide.

inexorable, déchire encore la plaie qu'il s'eſt faite lui-même. Brutus jouit ſans inquiétude de l'honneur qu'il a cherché, & ſon mauvais génie ne trouble plus ſon ame.

J'avançai cependant, & je parvins juſqu'au ſanctuaire. Je m'approchai de ſix colonnes, dont la richeſſe ſurpaſſoit encore les merveilles qui venoient d'éblouir mes yeux Auſſi ſont-elles l'ornement de tout l'édifice : elles environnent l'autel où réſide la Divinité, & toutes les parties du Temple ſe rapportent à cet auguſte centre Sur la premiere de ces colonnes on voit le grand Homere. Ce pere, ce maître de tous les Poëtes eſt aſſis ſur un trône de diamants, (emblême d'une immortalité ſi bien méritée.) Sa barbe, treſſée par la main des Graces, flotte ſur ſon ſein, & ſa blancheur imite l'éclat de l'argent. Il eſt aveugle, mais le feu de ſon ame perce à travers ſes yeux éteints, & l'on croit lui voir un regard audacieux. On

s'apperçoit qu'il eſt âgé, & l'on eſt ſurpris de lui trouver toute la fraîcheur de la jeuneſſe. Le pilier ſur lequel il ſe ſoutient, offre dans ſes bas-reliefs l'hiſtoire des Guerres de Troye. Ici le fier Diomede oſe bleſſer Vénus. Là Hector triomphe de Patrocle ; & plus loin ſon corps, traîné autour des murs de ſa Patrie, expie cette triſte victoire. Le mouvement & la vie ſont répandus dans tout cet ouvrage : tous les traits en ſont hardis. Le Sculpteur a emprunté le caractere & le génie de celui qu'il vouloit immortaliſer. Il a imité par la vigueur de ſon ciſeau, l'expreſſion énergique du Prince des Poëtes ; & comme lui, il a oſé riſquer ces traits de négligence, qui ſont eux-mêmes de nouvelles beautés.

La ſeconde colonne ſoutenoit ſur ſa tige éclatante une châſſe d'or pur. C'eſt ici que l'enſemble, & chacune de ſes parties, ſont portées à un degré de perfection qui faiſoit admirer également l'art & la patience de l'ouvrier. On voyoit le Poëte,

dont Mantouë s'honore, jouir modeſtement de ce triomphe. Tout étoit décent dans ſon attitude; il ſavoit toujours ſe poſſéder : ſes regards étoient continuellement fixés ſur Homere; & pour tout dire, il étoit grand ſans orgueil, & majeſtueux ſans affectation. Sous ſes pieds étoient repréſentées les guerres des Latins, & la mort de Turnus. D'un côté, Didon étoit étendue ſur ſon fatal bûcher; de l'autre, Ænée plioit ſous le fardeau le plus reſpectable. Cependant un or bruni peignoit les flammes qui déſoloient la ſuperbe Troye; & tout l'ouvrage étoit terminé par un chiffre ingénieux qui déſignoit l'exorde fameux de cet Ouvrage ſi célebre. (1)

Près de Virgile, quatre Cygnes ſoutenoient un char d'argent. Ils paroiſſoient prêts à s'élancer dans les airs; leur tête élevée, & leurs ailes étendues, marquoient leur impatience : auſſi por-

(1) Arma virumque cano.

toient-ils Pindare. Ce grand génie ſembloit animé de tout le feu des Prophetes : il ſembloit combattre un enthouſiaſme qui le ſaiſiſſoit malgré lui. Son bras entoure nonchalemment ſa lyre ; il n'a rien médité, il commence avec audace & touche au haſard les cordes harmonieuſes. Il va cependant enfanter des prodiges. Sur le fût de la colonne on avoit repréſenté les différents jeux de la Grece. Les Dieux en étoient eux-mêmes ſpectateurs. On appercevoit ſous leurs yeux les jeunes Rivaux ſe pancher ſur leurs chars rapides : les fiers courſiers ſe détachoient pour ainſi dire du marbre : les Athletes nerveux ſe mençoient, & faiſoient preſque paſſe terreur dans l'ame des aſſiſtants. étoit grand dans ce morceau de ſc ture, & tout attachoit au milieu d irrégularité générale.

On voyoit auſſi Horace qui enſei aux Romains à toucher le luth ſu de Pindare ſur des tons plus do

vérité : c'étoit bien le même génie, mais ſon vol étoit plus égal : il embraſſe tous les genres ; il ſait mêler les chants les plus mâles aux accents les plus tendres. Tantôt c'eſt un nouvel Alcée ; tantôt il diſpute à la tendre Sapho l'art de peindre la volupté. Sa colonne eſt formée de ce bronze immortel qu'il s'étoit deſtiné. De toute part un travail exquis en releve l'éclat ; les Amours ſouriants attirent les regards, les emportements furieux des Bacchantes les détournent ; l'aſtre garant de l'immortalité des Céſars honore encore ce monument, & mene à ſa ſuite le grand Auguſte. L'on remarque auſſi ces colombes ſacrées qui volent autour du berceau de ce grand Poëte, & couvrent ſa tête de myrthe & de lauriers, préſage aſſuré de la double gloire qu'il a ſi bien méritée.

Une autre colonne offre ſur ſon ſommet le profond Ariſtote. Il médite ſans ceſſe : un Zodiaque rayonnant couronne ſa tête. Les côtés de la châſſe d'or qui

l'enferme ſont ornés d'une foule d'animaux, dont il explique la nature. La vue de ce grand homme eſt perçante, ſes regards ſont aſſurés ; il ſemble pénétrer la ſtructure des Aſtres divers, & que rien ne lui échappe dans toute l'étendue de l'Univers.

D'une gloire non moins éclatante, brille un homme dont le nom ne mourra jamais. Cicéron paroît dans une chaire conſulaire qu'il honore par ſon éloquence : il releve ſa robe ondoyante, il ſemble qu'il va parler, & ſon bras s'étend avec grace pour impoſer ſilence. Derriere lui le génie de Rome ſoutient une couronne Civique, & reconnoît hautement dans ce grand Orateur ſon conſervateur & ſon pere.

Tels ſont les favoris que la Renommée a choiſis pour être toujours près d'elle. Les ſix colonnes qu'elle leur a conſacrées, forment un cercle : c'eſt au-deſſus de ce cercle qu'un dôme pompeux ſemble s'élever juſqu'au ſéjour céleſte.

Ma vue put à peine atteindre l'extrêmité de cette coupole magnifique. Le milieu de ſa baſe eſt occupé par le trône impérial de la divinité. C'eſt-là que ſont réunies des richeſſes innombrables. Les diamants, les émeraudes, les rubis flamboyants étincellent de toutes parts : le bleu des ſaphirs & l'or que l'ambre réfléchit éblouiſſent les yeux. La moſaïque la plus précieuſe forme le pavé; le trône paroît tout en feu : les voûtes du dôme répetent tout cet éclat, & ce combat mutuel de tant de rayons divers, offre continuellement aux regards cet arc que le Ciel nous a donné pour gage de ſa clémence. Dans le premier inſtant où j'oſai contempler l'imortelle qui préſide en ce lieu, à peine ſa hauteur me parut-elle égaler une coudée. Mais de moment en moment, je vis avec ſurpriſe ſa taille s'étendre, & bientôt ſon front me ſembla toucher à la voûte. O prodige ! cette voûte n'étoit plus où mes yeux l'avoient fixée. Tout le Temple s'étoit

aggrandi comme la Déeſſe. Il eſt maintenant devenu immenſe ; les colonnes ſe ſont élevées d'elles-mêmes ; les hautes arcades n'ont plus de bornes, & les nefs ſe ſont allongées à perte de vue. Cet accroiſſement ſi ſurprenant me donna le moyen de diſtinguer la forme de la Divinité, que ſa petiteſſe eût pu dérober à mon examen. Elle eſt telle que les anciens Poëtes nous l'ont décrite : ſes bras & les pieds ſont couverts d'ailes : elle eſt pourvue d'yeux, d'oreilles & de langues innombrables qui voient, écoutent & répetent tout ce qui ſe dit & ſe fait dans l'Univers. Au-deſſous d'elle, les neuf Muſes, ſes fidelles compagnes, ne ceſſent de la conſidérer. Elles ſont toujours près de ſon trône, & ne diſcontinuent pas leurs chants : mais c'eſt la Renommée qui éleve & qui regle leur voix ; c'eſt elle qui forma cette belle harmonie dès l'origine des temps : c'eſt elle qui ſaura l'entretenir juſqu'à leur conſommation.

J'étois tout occupé de ces merveilles, lorſque ma méditation fut interrompue par le bruit aigu de la trompette. Les voûtes du Temple en augmenterent le ſon : toutes les Nations qu'elle appelloit l'entendirent ; & dans un inſtant leur foule innombrable remplit l'immenſité des nefs. La diverſité prodigieuſe des langues forme parmi elles un murmure confus. On les diſtingue cependant malgré leur multitude par les habits divers, ſigne convenu auquel chaque Peuple ſe reconnoît. Elles ſont en auſſi grand nombre que les abeilles, lorſqu'à la ſaiſon nouvelle elles ſortent de leurs ruches. C'eſt alors qu'elles reprennent leurs agréables travaux. La roſée vient de couvrir la terre ; un inſtinct ſecret les en avertit ; les colonies naiſſantes oſent s'expoſer au grand air : tout part, & les premiers rayons de l'aurore voient leurs nombreux eſſaims errer dans les campagnes, & traverſer les ruiſſeaux qu'ils ombragent. Elles ſe fixent enfin, &

recueillent dans le calice des fleurs l'ambroisie que le Printemps leur a préparée. Cependant elles varient leurs plaisirs ; elles volent d'une fleur à l'autre, & tout le champ retentit de leur bourdonnement confus. Tels étoient les humains au pied du trône de la Renommée. Là, tous se prosternoient devant elle. Le riche & l'indigent, le téméraire & le sage, la jeunesse confiante, la vieillesse dont les longs récits sont si ennuyeux, tous invoquoient la Déesse ; ils lui indiquoient divers moyens pour combler leurs vœux, mais ils tendoient tous au même but. Ils desiroient tous une grande célébrité, (car les bons ainsi que les méchants sont avides de la même fumée.) La Renommée dédaignoit les uns, elle couronnoit les autres ; & l'on voyoit souvent les mêmes genres de mérite éprouver un sort différent. Elle laissoit ainsi trop d'empire à son aveugle sœur l'inconstante Fortune, dont la main distribue au hasard les sceptres & les fers.

Je vis d'abord les Savants adreſſer leurs rieres à la Déeſſe. Hélas ! diſoient-ils, combien avons-nous cherché à plaire aux humains, ſans négliger en même-emps de les inſtruire ? Nous voilà maintenant uſés par nos travaux, épuiſés par nos veilles, & cependant peu de mortels nous rendent graces ; aucun ne nous dédommage de nos peines. Proſternés devant votre trône, nous en appellons à votre équité. Donnez donc à l'eſprit & à la ſcience la récompenſe que vous diſpenſez, puiſqu'elle eſt la ſeule que nous puiſſions attendre ici-bas.

La Renommée les exauça ; les Muſes prirent par ſon ordre ces trompettes d'or, deſtinées pour ceux dont le renom doit être éternel. Les vents porterent leurs ſons éclatants aux deux bouts du monde, & toutes les Nations les entendirent. Ce n'eſt pas un bruit terrible & menaçant comme celui du tonnerre lorſqu'il briſe les nuages. Le prélude d'une ſi belle harmonie étoit bien

différent ; il étoit plutôt touchant & flatteur : mais bientôt il s'élevoit par une gradation bien ménagée ; enfin il rempliſſoit la terre & les Cieux. Cependant les bouches ſacrées qui formoient ce concert ſublime, répandoient à chaque ton une odeur délicieuſe qui prenoit ſans ceſſe de nouvelles forces ; & dans peu d'inſtants les parfums des roſes qui viennent d'éclorre, & ceux que l'Arabie nous prodigue, n'en purent égaler la douceur.

Les Muſes garderent enfin le ſilence, & les hommes dont le courage & l'équité ne ſe démentirent jamais, invoquerent la Déeſſe en ces termes : Puiſque la vertu eſt accablée par l'envie tant que nous vivons ſur la terre ; puiſque les bons ſont mis au rang des ſcélérats, c'eſt à vous à nous faire connoître, c'eſt à vous à donner à chaque action ſon véritable prix. Je ferai plus que vous rendre juſtice, répondit la Renommée. Je veux vous donner des récompenſes qui ſoient

encore au-deſſus de votre eſpoir. Elle dit ; auſſi-tôt l'Univers retentit du ſon éclatant des inſtruments les plus harmonieux, & tous les humains furent forcés à remplir les vues de la Déeſſe, par l'excès de leurs applaudiſſements.

Une autre troupe de Suppliants ſe préſenta devant la Renommée ; ils demandoient la même grace : ils ſe vantoient des mêmes mérites & des mêmes vertus que les précédents. Mais au lieu des louanges qu'ils attendoient, la trompette de l'opprobre ſe fit entendte. Les voûtes du Temple frémirent du bruit qu'elle produiſit : il eſt ſemblable à celui du canon ; il s'éleve juſqu'au Ciel, il publie la honte dont il eſt le meſſager, juſqu'aux extrêmités de la terre. Par ſon effet magique, il remplit tous les eſprits d'opinions flétriſſantes pour ceux qui en ſont les objets ; il divulgue le ſcandale de bouche en bouche, tandis que l'inſtrument ſiniſtre qui le rend, vomit à

chaque inſtant des torrents de ſoufre & des nuages d'une fumée empeſtée. Je les vis monter juſqu'à la hauteur du dôme, en obſcurcir tout l'éclat, & ſouiller pour jamais tout ce qui ne put éviter leur approche contagieuſe.

Enfin ils ſe diſſiperent, & me laiſſerent voir un ſpectacle tout nouveau : c'étoit des Rois & des Guerriers. L'audace & l'orgueil paroiſſent dans leurs regards. Impatients, ils s'écrient : C'eſt pour vous, Déeſſe, que nous avons changé le calme de notre vie contre le tumulte orageux des alarmes & des combats. Nous avons porté chez les Nations le carnage & les feux dévorants ; nous avons nagé dans une mer de ſang, ſeule route qui mene au pouvoir ſuprême, ou à l'héroïſme. Toutes ces horreurs, c'eſt vous qui nous les avez inſpirées ; nous oſons vous le dire, & vous en demander la récompenſe : c'eſt de vous que nous l'attendons, & non pas de la vertu qui ne fut jamais le guide de nos actions.

Victimes insensées de l'ambition, dit la Renommée d'un ton sévere, votre espoir sera trompé, vos prétendus hauts-faits seront ensevelis dans un oubli éternel. Allez vous plonger pour toujours dans un sommeil léthargique avec les tyrans, dont les noms sont effacés de la mémoire des hommes. Il en sera de même des vôtres, & vos statues tomberont en poussiere pour n'en jamais sortir. A peine avoit-elle prononcé ce terrible arrêt, qu'un sombre nuage les enveloppa tout-à-coup, & les déroba à ma vue : je vis chacun de ces superbes fantômes s'évanouir au milieu d'une nuit profonde.

J'apperçus à leur place une troupe, dont le petit nombre m'étonna. L'extérieur simple & l'air modeste de ceux qui la composoient, me parurent bien différents des objets qui m'avoient occupé jusqu'alors. Idole si chérie des mortels, disoient ces hommes singuliers, nous n'avons jamais cherché les éloges

de nos contemporains ; nous n'avons jamais desiré vos préſents. Retirés dans les déſerts, & loin des applaudiſſements des mortels, nous n'avons ſouhaité que de leur cacher notre mort, ainſi qu'ils avoient ignoré notre vie. Tout ce que nous venons vous demander, c'eſt de dérober à la poſtérité ces bonnes actions qui ſont elles-mêmes leur récompenſe, par le plaiſir qu'on goûte à les faire. Dans le reſte de la carriere que nous avons à remplir ſur la terre, daignez nous laiſſer jouir du ſecret contentement qu'on trouve à ſuivre la vertu, pour l'amour de la vertu même.

Non, non, s'écria la Déeſſe, vous vivrez éternellement dans mon Empire, parce que vous avez mépriſé cette gloire paſſagere. Eh ! qui voudroit autrement encenſer mes autels ? Mon deſir eſt que tous les humains me connoiſſent & m'adorent. Ils ſauront que mon plus grand plaiſir eſt de divulguer ces actes ſi dignes de louanges que l'homme de

bien vondroit ſe cacher à lui-même. Muſes, que vos chants, que vos trompettes divines les célebrent malgré eux ; rendez-les immortels. Auſſi-tôt une céleſte mélodie ſe fait entendre ; elle s'éleve dans les airs ; elle répand par-tout ſes charmes. Les tons les plus doux ſe mêlent aux plus éclatants : ceux-ci ſont rendus plus ſaillants par l'harmonie des baſſes, & tout le concert eſt exempt de confuſion. Il n'eſt point d'oreilles qui n'en ſoient enchantées. On dit que les Anges eux-mêmes vinrent aux portes du Ciel pour en jouir. Ils reſpirerent auſſi une partie de cette ambroiſie que les Muſes verſent aux mortels vertueux. Elle leur procûre une ivreſſe délicieuſe, & un plaiſir digne des Dieux.

Je vis paroître dans le moment une jeuneſſe élégante : des plumets flottants ornent leurs têtes ; ils portent des habits du goût le plus exquis. Jettez-les yeux ſur nous, dirent-ils à la Renommée ; nous ſommes les créateurs des modes &

de la galanterie : c'eſt nous qui préſidons aux feſtins, aux bals, aux fêtes publiques : nous brillons le jour dans les cercles où nous fixons *le bon ton*. La nuit le feu de notre eſprit répand par-tout l'élégant badinage. Nous fréquentons les Cours des Princes : nous voltigeons ſans ceſſe de belles en belles, & nous leur portons nos bruyants hommages. Il faut cependant faire un triſte aveu : nous n'avons encore pu plaire à aucune de nos maîtreſſes. Nous nous en dédommageons, il eſt vrai, par des triomphes imaginaires, & notre vanité les multiplie à l'infini : nulle beauté ne nous réſiſte. Déeſſe, aſſurez notre félicité ; nous n'envions pas la volupté dont nos rivaux jouiſſent dans les bras de ce qu'ils aiment : donnez-nous-en la réputation, & tous nos vœux ſeront remplis. La Renommée les écouta favorablement. La trompette ſe fit entendre, & chacun de ſes ſons flétriſſoit l'honneur d'une belle.

Un ſuccès ſi éclatant attira au pied du trône une foule de prétendants, dont le mérite étoit de même genre ; & ils pouvoient ſe flatter de ne céder en rien à ceux qu'on venoit de couronner. Mais leur ſort fut bien différent. Eh quoi ! dit la Déeſſe, quels ſont donc vos titres ? Vous ignorez les vrais moyens de plaire. Toujours à charge à vous-mêmes, & fatigués de vos loiſirs, vous avez coulé des jours languiſſants & inutiles, & vous voulez uſurper la gloire qui n'eſt due qu'aux parfaits amants. Allez, hommes vains, ſoyez la fable du vulgaire ; ſoyez la honte de l'humanité. Dans l'inſtant le ſon de la trompette aviliſſante remplit le Temple ; elle excite par-tout les ris amers & le mépris encore plus offenſant. Ici on les joue en ſecret ; là on chante hautement les couplets ſatyriques dont ils ſont l'objet : enfin les ſifflements, dernier ſceau de leur opprobre, ſe font entendre, & confirment leur infamie.

La derniere troupe qui frappa ma vue, étoit compoſée de ces ſcélérats qui oſent faire parade des plus grands forfaits. Les uns avoient aſſervi leur patrie; d'autres avoient détrôné leurs Princes: ceux-ci n'avoient acquis leur grandeur qu'en trahiſſant leurs amis; ceux-là avoient creuſé l'abyme qui fit périr quelques Souverains, afin de parvenir au but de leurs ſouhaits. Ils ſont tranquilles dans le crime; leur extérieur n'eſt point ému: on voit ſur leur front la ſombre politique, & ces conſeils ténébreux dont ils prétendent tirer leur gloire. Une cohorte maudite de cette race perverſe environna le trône, & ſupplia la Renommée de faire connoître à jamais tout l'artifice de leurs crimes. La trompette ſonna ſuivant leurs deſirs: elle vomit en même-temps un long torrent de flammes. On en vit ſortir des étincelles dont l'éclat funeſte ſembloit préſager au monde une ſubverſion totale, un embraſement que rien ne

pourroit éteindre. Tous les mortels furent saisis d'épouvante & d'effroi au bruit affreux de ce terrible instrument. Le souffle fatal qui le faisoit résonner, ébranla la nature jusques dans ses fondements.

Ce spectacle alors disparut tout-à-coup à mes yeux. Mon rêve mystérieux n'étoit pas cependant fini. J'avois vu la Renommée juger les actions des mortels, & décerner les prix ou les peines au gré de ses caprices : cette brillante prérogative ne satisfaisoit pas encore son ambition. Avant que nos hauts-faits soient assez nombreux & assez éclatants pour remplir la mesure qu'exige son tribunal, cette Divinité impérieuse ne paroît occupée qu'à troubler sans cesse les instants de notre vie ; & je connus en ce moment par quels secrets ressorts elle sait parvenir au but de ses desirs. J'appris comment elle emploie contre nous-mêmes les armes que notre imprudence lui fournit. Je vis ces princi-

pés de notre conduite, quelquefois si innocents, altérés par elle; & en même-temps partir de ſes mains ces traits funeſtes dont nous ſommes continuellement les victimes.

Un pouvoir inconnu m'arracha ſoudain du milieu du Temple. J'apperçois un globe immenſe. Eſt-ce une ſubſtance purement aërienne? eſt-ce une matiere plus compacte qui le compoſe. Il tourne ſans ceſſe ſur ſon centre: ſes murs tranſparents retentiſſent d'un ſon aigu; ſes portes ſans nombre ſe multiplient comme les feuilles ſur les arbres, ou le ſable qui couvre nos rivages. Elles laiſſent nuit & jour un libre accès aux vents dont les ailes rapides apportent en tout temps les différents bruits que les mers, la terre & les cieux peuvent faire entendre. C'eſt ici qu'ils ſe réuniſſent tous par une loi immuable de la nature, à laquelle ils ſont auſſi fideles, que la flamme l'eſt à s'élever dans les airs, ou les corps ſolides à retomber vers leur cen-

tre. Telles ſont encore les rivieres qui portent continuellement à la mer le tribut des eaux qu'elles en ont reçues; telle eſt l'aiguille aimantée dont le mouvement tremblottant la ramene toujours vers le pôle : l'effet de la loi que j'ai décrite eſt auſſi conſtant, & ſon exécution non interrompue fait retentir ſans ceſſe cet édifice mobile & réſonnant. Ici ce ſont des tons éclatants; là c'eſt le murmure du ſecret qui ſe répete : jamais il n'y a un inſtant de ſilence, jamais de paix ni de repos : chaque bruit s'y fait entendre & s'y reproduit de toutes parts. Ainſi qu'une pierre lancée ſur l'eau, occaſionne un premier cercle, l'onde émue en fait bientôt paroître un ſecond ſur la ſurface agitée; un troiſieme lui ſuccede : il en eſt encore un dont la circonférence eſt plus étendue; ces anneaux flottants s'avancent toujours, & dans peu d'inſtants un vaſte baſſin a vu troubler juſqu'à ſon bord le miroir de ſa plaine liquide. Ainſi dans

ce ſéjour, un ſon de la voix humaine produit d'abord un premier frémiſſement dans l'air : il ſe communique par ondulation aux particules voiſines ; un cercle ſe forme autour, & bientôt le mouvement devient univerſel.

Mes oreilles participerent à cet enchantement. J'entendis diſtinctement un nombre prodigieux de nouvelles ; & ſur quoi ne roulent-elles pas ? Les ardeurs & les querelles des amants ; la paix & la guerre, les maladies & la ſanté, la mort & la vie des humains, leurs gains & leurs pertes, la triſte famine & l'heureuſe abondance, les voyages & les longues navigations, les prodiges de la nature & les brillants météores, les incendies & les déſolations, les funeſtes cometes, le renverſement des fortunes particulieres, le bouleverſement des Etats, la chûte ſoudaine des favoris, les vaſtes projets des Grands, la mauvaiſe adminiſtration des finances, & les nouvelles taxes, qui en ſont la ſuite ; tous

ces objets ſervent d'aliment aux échos de ce bruyant ſéjour. Chaque événement s'y raconte, & ſi l'erreur & le menſonge enflent ces récits, ils ſont toujours fondés ſur quelques vérités.

On voit auſſi une multitude innombrable d'êtres fantaſtiques, enfants de la crainte ou de l'ignorance, environner ce lieu. Ils vont & viennent ſans ceſſe ; ils s'avancent en tumulte, ils ſe gliſſent en ſecret ; rien n'égale leur inquiétude & leur confuſion. Ce ſont des Aſtrologues qui ſe donnent pour lire dans l'avenir, de prétendus Adeptes, des Alchymiſtes effrontés, un grand nombre de ces vils ſuppôts de Thémis, des Prêtres hypocrites, une foule de fanatiques qui infectent leurs concitoyens de leurs erreurs, ou qui vont répandre leur venin dans d'autres contrées. Ils haranguent en public ; ils débitent en ſecret leurs impoſtures ; l'avide curioſité les écoute. A peine une nouvelle eſt-elle débitée qu'elle eſt répétée ſur le champ ; & celui qui la

redit l'altere ; un autre y ajoute encore : elle court ainſi de bouche en bouche, & toujours elle augmente en particularités : elle vole d'un poſe à l'autre, du couchant à l'aurore, & ne ceſſe de s'accroître dans ſa courſe. C'eſt ainſi qu'une étincelle fatale étant tombée par haſard ſur un amas de matieres conbuſtibles, les allume bientôt ; les flammes ondoyantes s'élevent, elles touchent déjà les nues ; les tours & les temples embraſés s'écroulent, & redoublent en tombant la fureur de l'incendie.

Lorſque ces différentes chimeres ont acquis la conſiſtance dont elles ſont ſuſceptibles, lorſqu'elles ſont ainſi devenues dignes d'occuper les humains, le globe miraculeux ne peut plus les contenir. Elles s'échappent par les iſſues nombreuſes qu'elles rencontrent ; elles ſortent en foule & ſe précipitent dans notre monde. Sans quitter ſon trône, la Renommée peut voir & diriger toute leur ingénieuſe manœuvre : c'eſt elle

qui déſigne à ces rapides Emiſſaires la route qu'ils doivent tenir ; elle détermine la date & la force qu'auront ces bruits divers dont elle nous inonde. Quelques-unes de ces chimeres ſubſiſteront, d'autres ſeront étouffées dès l'inſtant de leur naiſſance : pluſieurs ont leurs phaſes ainſi que l'aſtre de la nuit, & elles ſont ſouvent eſcortées de cent merveilles effrayantes que le ſouffle de la noire trompette a produites, & leur ſort eſt d'errer ſans ceſſe entre le ciel & la terre, où la Déeſſe les a diſperſées.

On voit de moment en moment un combat auſſi étrange qu'intéreſſant à chaque iſſue de ce globe bizarre. Le menſonge & la vérité s'y diſputent le pas : l'ouverture trop étroite nuit à leur eſſor, & dans les efforts qu'ils font réciproquement, vous les voyez boucher entiérement le paſſage que chacun s'efforce de franchir le premier. Il ſemble que deux êtres ſi différents n'en font qu'un, & cette union, d'abord forcée,

devient bientôt volontaire. Ils consentent à ne se plus quitter ; on les rencontre ainsi parmi nous, & l'œil des mortels les confond sans cesse, ne pouvant discerner l'endroit de leur jonction.

Je considérois attentivement ce spectacle : j'écoutois avec une avide curiosité, & mes autres sens étoient suspendus. Tout-à-coup une voix s'adresse à moi, & me dit en secret : Eh quoi, jeune homme, est-ce l'ambition qui vous a élevé si haut? Venez-vous aussi dans cette contrée pour obtenir les dons de la Renommée?

Il n'est que trop vrai, lui répondis-je : je ne suis pas sans quelque espérance, & les jeunes Poëtes sont toujours ambitieux de réputation. Mais, hélas! que le nombre de ceux qui obtiennent cette fumée est petit, & qu'il est aisé de perdre ce bien auquel il est si difficile d'atteindre Eh, quel en est après tout l'avantage? Que nous sert après la mort cette vie imaginaire dont on repaît notre cendre?

Prodiguerons-

Prodiguerons-nous toujours pour le mériter notre repos, notre ſanté, notre vie? Quels biens! & qu'ils ſont précieux! Combien de périls, au contraire, combien de dégoûts dans la poſſeſſion de cet héritage que nous prétendons acquérir! Souffrir ſans relâche & ſans ſalaire; être envié, critiqué par les méchants, applaudi par d'ignorants flatteurs, languir dans l'indigence; tel eſt le partage ordinaire des plus grands génies. Les eſprits dont les efforts ſont moins heureux, ne ſont-ils pas leurs ennemis irréconciliables? & leurs ſuccès n'excitent-ils pas la jalouſie juſques dans le ſein de leurs amis? Ah! c'en eſt fait: je ne dédaignerai jamais la Renommée, mais jamais je n'implorerai ſes faveurs. Sans nos prieres, elle vient nous couronner, (ſi elle doit le faire un jour.) Mais de l'acheter à ſi haut prix, de flatter les extravagances de ſes Miniſtres, de chanter juſqu'à leurs vices, de louer un gouvernement qui n'eſt pas légitime, de ſuivre

toujours la fortune, & de changer avec elle, ou d'établir mon nom sur les débris des réputations que ma plume cynique aura flétries : ô Ciel ! garantis-moi de ces crimes odieux. Apprends-moi à mépriser constamment des lauriers si coupables. Etouffe dans moi ce desir effréné de louanges. Daigne plutôt me donner une vie sans tache, & que je meure ignoré des humains. Enfin accorde à mes vœux la célébrité due aux vertus, ou prive-moi pour toujours de toute autre.

FIN.

ÉPITRE

D'HÉLOÏSE

À ABÉLARD,

TRADUITE DE L'ANGLOIS DE POPE.

ARGUMENT.

ABÉLARD & HÉLOISE floriſſoient dans le douzieme ſiecle. C'étoient les deux perſonnes les plus diſtinguées de leur temps, par leur ſcience & leur beauté. Mais ce qui les rendit célebres à jamais, fut leur paſſion, dont la fin a été ſi déplorable. Après une longue ſuite d'infortunes, ils embraſſerent la vie monaſtique, & ſe retirerent chacun dans un couvent. Pluſieurs années après leur ſéparation, une lettre d'Abélard à un de ſes amis, dans laquelle il lui faiſoit le récit de ſes malheurs, tomba par haſard entre les mains d'Héloïſe. Cet écrit réveilla toute ſa tendreſſe pour ſon amant, & fut l'occaſion de ces fameuſes Lettres, (dont le Poëme ſuivant eſt

extrait en grande partie) leſquelles peignent ſi vivement les efforts de la grace & de la nature , de l'amour & de la vertu.

ÉPITRE
D'HÉLOÏSE
A ABÉLARD,
Traduite de l'Anglois de Pope.

QUEL tumulte vient m'agiter au ſein de cette paiſible ſolitude ? quel feu ſéditieux s'allume dans mes veines ? où mon eſprit va t-il s'égarer ? pourquoi franchit-il ces barrieres ſacrées, dans leſquelles je me ſuis renfermée pour jamais ? Penſées céleſtes, contemplation divine, douce mélancolie, qui régnez ſeules dans ce ſéjour, ne pouvez-vous fixer mon cœur ? le temps n'a-t-il donc

pas éteint cette paſſion fatale dont j'étois la victime ? Non hélas ! j'aime, j'aime toujours. . . . Eh ! comment m'en défendre ? L'aſpect de cette Lettre, que le haſard offre à mes yeux, r'allume tous les feux dont j'ai brûlé pour Abélard, & je mets encore mon bonheur à baiſer ce nom que je devrois oublier.

Nom pour moi ſi cher & ſi fatal ! Héloïſe ne doit plus te prononcer. Il ne t'eſt plus permis d'habiter ſur ces levres qu'un ſilence ſacré à ſcellées pour jamais. Viens te réfugier dans les replis ſecrets de mon cœur ; tu n'y ſeras pas étranger : l'idée chérie de mon Amant t'y prépare un aſyle ; elle y ſubſiſte encore, & ſe confond ſans ceſſe avec celle de mon Dieu. Ah ! que dis-je ? n'y penſons plus. . . . O ma main ! n'écris plus ce nom. . . . Mais déjà il frappe mes regards ; effacez-le, mes larmes. . . Non, en vain je veux tromper l'ardeur qui me dévore, en vain Héloïſe pleure & prie, ſon cœur dicte toujours, & ſa main obéit.

Enceinte redoutable, qui renfermez dans votre ſein tant de ſoupirs pénitents, tant de peines volontaires ; rochers eſcarpés que les genoux des Saints ont uſés ; ſombres cavernes dont les ronces & les épines redoublent encore l'horreur ; châſſes des Martyrs, reſpectables témoins de nos veilles ; ſtatues des Bienheureux, qui ſemblez plaindre nos maux, & qui nous apprenez à gémir ſur nos fautes, je paroîs froide & immobile comme vous ; mais vous ne voyez que les dehors. Que l'intérieur eſt eloigné de cette inſenſibilité que je vous envie ! Alors, hélas ! le Ciel ne m'appelleroit plus en vain. Un Dieu jaloux me réclame toute entiere ; mais un penchant rebelé partage toujours mon cœur. Prieres, jeûnes, auſtérités, rien ne peut amortir mes feux, & les larmes que mes yeux verſent nuit & jour eſſaient en vain de changer d'objet, & de fléchir la Divinité.

Tu les ramenes à leur ſource ces lar-

mes que tu me fis répandre. J'ouvre en tremblant ta Lettre, & la vue de ton nom renouvelle tous mes tourments. O nom toujours triſte, mais qui n'en avez pas moins de charmes pour moi! vous faites couler mes pleurs, & ce n'eſt qu'en ſoupirant qu'Héloïſe peut vous prononcer : mais le mien en eſt inſéparable, il ſe trouve toujours uni à celui d'Abélard. Je l'apperçois en frémiſſant; il va ſans doute m'apprendre quelque nouvelle infortune, il ne manqua jamais d'en être la cauſe & le préſage. Je parcours avidement toutes les lignes de cet écrit, & je les inonde de larmes. J'y découvre le tableau fidele des différents malheurs qui empoiſonnent ta vie; cet amour ſi vif & ſi ſincere qu'un ſouffle fatal a flétri dans ſa premiere fleur; cette auſtérité religieuſe qui achevera bientôt d'éteindre les reſtes d'un paſſion que tu combas. Quelles victimes immolées au Seigneur! ta tendreſſe & ta réputation. Quel plus noble ſacrifice peut-il exiger de ton cœur.

Ah ! du moins écris-moi, mon cher Abélard ; écris-moi toutes tes peines, & que mes ſoupirs ſoient l'écho des tiens! nos ennemis & la fortune t'ont laiſſé ce pouvoir. Mon Epoux ſera-t-il plus ſévere qu'eux ? pourra-t-il refuſer une Lettre à ſon Héloïſe ? Elle m'arrachera ſans doute des larmes : mais pourquoi me les épargner ? elles ſont reſtées en mon pouvoir, elles coulent toutes pour toi. L'amour ne peut m'envier que celles que je répands dans la priere. Mes yeux flétris ne demandent pas d'autre emploi. La ſeule félicité dont je puiſſe jouir, c'eſt de relire tes Lettres, & de pleurer.

Ne me refuſe donc pas cette conſolation ; laiſſe-moi partager tes chagrins. Mais que dis-je ? partager. Verſe, s'il ſe peut, verſe dans mon ſein toutes tes peines ; c'eſt l'uſage qu'on doit faire d'un ſi doux commerce. Le Ciel en inſpira ſans doute l'idée à quelques malheureux comme nous. Un Amant banni ou une

fille captive en firent le premier eſſai. Eh ! quelle reſſource fut plus douce pour eux ? Une Lettre ſemble avoir de la vie, parler, reſpirer : une Amante y peint ſes feux & ſa conſtance ; elle communique l'ardeur de ſes deſirs, c'eſt un voile à ſa pudeur, à l'ombre duquel elle découvre, ſans crainte, ſes ſentiments les plus ſecrets. Cette diligente meſſagere nourrit ſans ceſſe un entretien délicieux, & porte un ſoupir de l'Inde au Pôle.

Que ce tableau, mon cher Abélard, peint bien notre tendreſſe mutuelle ! Souviens-toi de ces premiers moments, loſque je te voyois encore ſans crime, quand l'amour ſe cachoit ſous des noms que l'amitié autoriſoit : dans ces premiers inſtants mon imagination te repréſentoit à moi ſous la forme d'un Ange : tu me paroiſſois une émanation de la Divinité ; tes yeux brillants me ſembloient avoir emprunté leurs feux de cette ſource ineffable de beauté ; mais

ils tempéroient leur éclat, & ne répandoient que cette douce lumiere qui éclaire le ſéjour céleſte. Je te payois alors ce tribut innocent de mon admiration. Tu parlois, & le Ciel écoutoit ſon interprete : les vérités divines couloient de tes levres, & acquéroient de la ſublimité dans ta bouche. (1) Eh ! quels cœurs pouvoient être rebelles à tes préceptes ! Bientôt j'en fais l'expérience : tu veux me prouver que ce n'eſt pas un crime que d'aimer ; mon cœur ſe rend, & je vole ſur tes pas dans la carriere de la volupté. Au lieu de l'Ange que j'admirois en toi, je n'y vois plus qu'un homme que je lui préfere : les joies éternelles des Saints ne me touchent plus, & je ne leur envie point le Ciel, que je ſacrifie ſans regret pour toi.

Tu rempliſſois alors toute mon ame ;

(1) Il lui avoit enſeigné la Philoſophie & la Théologie.

je m'oubliois, & ne penſois qu'à mon Amant. Combien de fois te l'ai-je prouvé, lorſque tu me parlois de conſacrer nos feux par les nœuds du mariage ! Mépriſons, te diſois-je, mépriſons toutes les loix que l'amour n'a pas dictées : libre comme l'air, il dédaigne les chaînes qu'il n'a pas formées ; à leur aſpect il déploie ſes ailes légeres & s'envole auſſi-tôt. Que les richeſſes, la réputation, que ce qu'on nomme honneur ſoient le partage des femmes ; que ces prétendus avantages dorent les liens de leur ſervitude, & qu'elles ſoient reſpectées ! tous ces objets s'évanouiſſent aux yeux des Amants bien épris. Richeſſes, honneur, réputation, qu'êtes vous auprès de l'amour ? Ah ! c'eſt ce Dieu jaloux qui, pour venger ſes feux profanés, livre les mortels aux paſſions inquietes dont vous êtes la ſource, & les fait gémir ſous votre joug. C'eſt ainſi qu'il punit ceux qui cherchent en aimant d'autres biens que l'amour même. Trône

brillant des Céſars, je vous mépriſerois dans les bras de l'amant que j'adore. Le monde entier tomberoit à mes pieds, ſon Souverain m'offriroit de partager ſa puiſſance, je refuſerois ſa main, ſon pouvoir immenſe ne pourroit me ſéduire : je ne veux qu'être la maîtreſſe d'Abélard. Que n'eſt-il un nom plus tendre encore, & un état plus libre, je les deſirerois pour lui.

O ſort digne d'envie ! quand deux amants s'abandonnent ſans réſerve à leurs tranſports ; que leurs ames ſe confondent l'une dans l'autre, & que la nature eſt leur unique loi ! Ils ſe poſſedent mutuellement ; tous leurs deſirs ſont ſatisfaits ; une ſecrete harmonie regne juſqu'entre leurs penſées, leurs levres ſe les communiquent preſque au même inſtant avec les ſoupirs enflammés de leurs cœurs : c'eſt-là le vrai bonheur (s'il en eſt ſur la terre) & tel fut notre heureux partage.

Que nous avons payé cher cette fé-

licité ! quel changement ! quelle ſoudaine horreur ! Des ſcélérats ſurprennent mon époux enſeveli dans un profond ſommeil ; leur main cruelle a déjà fait couler ſon ſang. Tendre Héloïſe, où étois-tu alors ! tes cris, ton bras, ton poignard ſe ſeroient oppoſés à un ordre cruel. Barbare, ſuſpends ta fureur, ou du moins conſomme ton ouvrage : le crime nous fut commun, que j'en partage la peine. Ah ! quel affreux ſouvenir ! la honte & la colere me ſuffoquent : n'achevons pas ce tableau ; mes larmes, la rougeur brûlante dont mon front eſt couvert, ne peignent que trop le reſte.

Quelles en furent les triſtes ſuites ? Tu le ſais, cher Amant ; tu te rappelles ſans doute ce jour ſolemnel, où nos autels virent en nous de ſi malheureuſes victimes ? Peux-tu oublier de combien de larmes je les arroſai en ce moment terrible ? où dans la fleur d'une jeuneſſe brillante je dis un éternel adieu aux plaiſirs ; mes levres glacées baiſerent le voile

ſacré : les châſſes tremblerent à ce ſpectacle, les lampes devinrent pâles, le ciel crut à peine la conquête qu'il faiſoit, & les Saints entendirent avec étonnement le ſerment que je prononçai. Dans ce moment redoutable ce ne fut point ſur le ſigne adorable de notre ſalut que ſe fixerent mes regards, mais ſur toi. La grace ne parloit point à mon cœur ; l'amour ſeul m'appelloit dans cette retraite ; c'eſt lui qui me l'ordonnoit, c'eſt par lui que je ſubſiſte encore, & ſi j'ai perdu le cœur de mon Amant, il ne me reſte plus de reſſources. Viens, cher Abélard, le ſon de ta voix enchantereſſe adoucira mes maux. C'eſt une conſolation que le ſort te permet au moins de m'accorder : ne me la refuſe pas ; laiſſe-moi encore repoſer ſur ton ſein ; laiſſe-moi boire à longs traits ce poiſon délicieux qui coule de tes yeux : que mon ame aille encore chercher la tienne ſur le bord de tes levres ; qu'il me ſoit permis de te preſſer contre mon cœur

palpitant : en un mot, donne-moi tout ce que tu peux me donner, & laiſſe-moi rêver le reſte. Mais, que dis-je ?.. Non, viens plutôt m'apprendre à deſirer d'autres biens ; viens ouvrir mes yeux faſcinés : peins-moi le ſéjour céleſte, & force enfin Héloïſe à quitter Abélard pour ſon Dieu.

Si tu refuſes de te rendre à mes vœux, ah ! du moins écoute ceux de ce troupeau qui te réclame. Ce ſont de jeunes plants que ta main à ſemés ; ce ſont les enfants de tes prieres : par toi elles ont abandonné, dans la fleur de l'âge, les fauſſes joies du monde trompeur, & lui ont préféré cet aſyle. Tes mains éleverent ces murs (1) ; le déſert ſourit à tes ſoins, & bientôt il vit dans ſon ſein, auparavant ſi ſauvage, cette demeure ſacrée, image d'un paradis anticipé. De riches dépouilles enlevées à l'orphelin,

(1) Abélard avoit fondé l'Abbaie du Paraclet dont Héloïſe étoit Abbeſſe.

n'embelliſſent point nos châſſes; la moſaïque & le marbre ne brillent point ſous nos pas. Ici de coupables avares n'ont point conſacré des ſtatues d'argent en l'honneur des Saints; ils n'ont point tenté, mais en vain, de corrompre par ces biens périſſables, la juſtice du Ciel irrité de leurs crimes. Nos voûtes, dont la piété a dirigé l'architecture, ſont bien loin de ce faſte mondain : les ſons apprêtés d'une ſavante muſique ne s'y font point entendre; nos voix ſuffiſent pour chanter le Seigneur. Ce fut toi, mon cher Abélard, qui nous laiſſas cet eſprit de détachement & de modeſtie. Nous n'oublierons jamais ce jour ſolemnel, où nous conſacrâmes en ta préſence ce ſaint déſert, devenu notre derniere demeure. Déjà nos murs & nos clochers étoient conſtruits, nos dômes reſpectables, & nos vitraux chargés de peintures ſacrées, favoriſoient cette majeſtueuſe obſcurité, mere du ſilence & du recueillement. Tes yeux divins répandoient ce-

pendant ſur nous l'eſprit de paix & de concorde ; & les rayons de la gloire céleſte brillerent pendant tout le jour. Hélas ! mes ſaintes Compagnes ne t'ont point vu depuis ce moment : montre-leur encore ce viſage chéri, qui fait toute leur conſolation. Il eſt temps de calmer leur triſteſſe : viens enfin, viens ſécher les pleurs que cauſe ta longue abſence.

Vois la ruſe innocente que j'emploie pour t'attirer en ces lieux. O pieuſe fraude d'une charité inſpirée par l'amour ! Mais pourquoi mettrois-je en uſage les prieres des autres ? N'es-tu pas mon frere, mon ami, mon pere, mon époux ? & ne ſuis-je pas ta fille, ta ſœur & ta femme ? Viens, c'eſt l'amour lui-même qui t'en conjure ; ce nom plus doux & plus tendre réunit tous les autres : viens à ſa voix qui t'appelle. Loin de toi tout me déplait dans cette retraite : les pins qui couvrent nos rochers de leur ombre, ces ruiſſeaux argentés qui errent

dans nos bois, ces grottes qui répetent le murmure des eaux, ce vent frais qui agite nos arbres, ce zéphir léger qui ſe joue ſur le cryſtal de nos étangs; tous ces objets ſi propres à exciter de douces rêveries ont perdu ſur moi leur pouvoir: ils ne peuvent charmer mes ennuis, ni calmer un ſeul moment une ame pour qui tout devient un poiſon. L'obſcurité de ces mêmes grottes, les faux jours qui ſe mêlent à l'ombre de nos forêts, ce vuide retentiſſant de nos voûtes ſacrées, ces tombeaux déjà élevés dans le temple occupent ſans ceſſe mon imagination: c'eſt le ſéjour de la ſombre mélancolie. Un ſilence ſemblable à celui qui regne parmi les morts y entretient un calme effrayant: elle rend tous les objets hideux, & le murmure des caſcades plus ſourd; ſon ſouffle flétrit les plus belles fleurs; il deſſeche l'émail des gazons, & répand pour moi l'horreur ſur les boſquets.

Ici cependant j'ai fixé ma demeure

pour toujours ! triſte preuve du pouvoir que l'amour eut ſur moi. La mort, la ſeule mort briſera mes chaînes ; mes cendres inanimées ne pourront encore ſortir de cette priſon. Ici mon ame quittera ſa dépouille mortelle, & ce complice de tant de fragilités attendra dans ces lieux que ce ne ſoit plus un crime de ſe joindre à celle de mon Amant.

Eh ! quoi, malheureuſe Héloïſe, on te croit l'Epouſe d'un Dieu, tandis que tu es encore l'eſclave d'un homme & des feux honteux de l'amour. O Ciel ! daigne me ſecourir ! Mais cette priere part-elle d'un cœur ſincere ? n'eſt-ce pas le déſeſpoir qui la dicte bien plutôt que la piété ? Juſques à quand une paſſion profane trouvera-t-elle un autel dans le ſéjour où habite l'auſtere & froide chaſteté ? Ne gémirai-je jamais ſur mes erreurs ? Non ; je ne puis obéir au devoir qui m'en preſſe ; je pleure mon Amant & non mon crime : je m'en retrace l'image, mais elle ne ſert, hélas ! qu'à rallumer

ma flamme ; je regrette mes plaiſirs paſſés, je me plains de n'en pouvoir goûter de nouveaux. S'il eſt quelques moments où mes vœux s'adreſſent au Seigneur, où j'abjure ſincérement mes fautes, un inſtant détruit l'ouvrage de la grace ; je penſe à toi, & je déteſte déjà mon repentir.

L'amour, mon cher Abélard, m'a cauſé bien des maux. Mais le plus cruel de tous ſeroit de t'effacer de ma mémoire. Comment perdre le ſouvenir de la volupté en conſervant des ſens ? Puis-je haïr le crime quand j'en adore le complice ? En me rappellant ma faute, ſon auteur n'eſt-il pas toujours préſent à ma penſée ! L'idée de la pénitence ne ſe confondra-t-elle pas ſans ceſſe avec celle de l'amour ? Ah ! qu'il eſt difficile de les ſéparer ! quelle peine pour un cœur auſſi touché, auſſi ardent, auſſi pénétré que le mien ! pourra t-il jamais renoncer à une paſſion ſi chérie ! verrai-je jamais ce jour heureux, où mon ame affranchie

de ſes liens, goûtera cette tranquillité ſi deſirée ! Que de troubles cruels précéderont cet heureux inſtant ! Combien ſerai-je déchirée par l'amour & la haine, l'eſpérance & le déſeſpoir, les remords & les regrets ! Je me déguiſerai ma paſſion, je l'aurai en horreur ; je ferai tout enfin, excepté de t'oublier. Mais quand la grace vient s'emparer de mon ame, elle me réveille de mon aſſoupiſſement, & m'inſpire une force nouvelle. Je me ſens enflammée en un moment, elle me ravit, elle me tranſporte. Viens, Abélard, viens la ſeconder : apprends-moi à ſubjuguer la nature ; inſtruis-moi à renoncer à l'amour, à ma vie, à moi-même & à toi : remplis de Dieu mon cœur trop tendre ; un Dieu peut ſeul être ton rival.

Hélas ! qu'eſt heureux le partage des Vierges pures que renferme ce ſéjour ! Oubliées du monde qu'elles dédaignent, leur eſprit eſt déjà dans les Cieux ; toutes leurs prieres ſont ſûres d'être exaucées par l'Eternel. Elles lui ſacrifient juſqu'au moindre

moindre de leurs desirs. C'est ainsi qu'elles passent en paix les heures de repos & de travail qui partagent leurs jours. La nuit un doux sommeil vient s'emparer de leurs sens : l'ame toute céleste d'une Vierge innocente n'est point appesantie par cet assoupissement terrestre : ses vœux toujours soumis, & l'amour divin qui l'anime, lui font répandre des larmes délicieuses. Ses soupirs enflammés pénetrent dans les Cieux : la lumiere de la grace répand sur elle ses rayons les plus brillants. Les Anges, par un doux murmure, excitent en elle les songes les plus flatteurs. Elle entend le chœur des Vierges célestes célébrer son chaste hymenée. L'époux immortel lui présente l'anneau nuptial ; c'est pour elle que les bosquets d'Eden portent des roses qui ne se faneront jamais. Les ailes des Séraphins répandent sur elle leurs parfums ; elle se croit à la fin de sa carriere mortelle : le son des harpes divines retentit à ses oreilles. Enfin elle acheve son som-

meil dans l'extaſe raviſſante des joies ineffables du Ciel.

Que mes ſonges inſpirés par l'amour profane ſont différents de ceux de mes Compagnes ! A peine chaque jour a-t-il fini d'éclairer mes chagrins, le ſilence de la nuit qui lui ſuccede me rend avec le ſommeil une ombre du bonheur qu'une cruelle vengeance m'a ravi. Les remords ſe taiſent & me livrent au penchant de mon cœur : rien n'arrête la rapidité de mon ame qui s'élance vers toi. Plaiſirs ſi regrettés & ſi doux, plaiſirs que la nuit couvroit autrefois pour nous de ſon ombre chérie : elle fait renaître votre image, l'eſprit tentateur aide à votre preſtige, il écarte la contrainte, il ouvre en moi toutes les ſources de l'amour. Je t'écoute, je te vois, je contemple tous tes charmes ; je te ſerre dans mes bras amoureux ; je m'éveille,... je ne t'entends plus,... je ne te vois plus,... ton fantôme fuit, il eſt auſſi indifférent que toi ; je l'appelle en vain, il ne

me répond pas ; je veux le retenir, il m'échappe. Je referme les yeux, & je cherche à me perdre une ſeconde fois dans un ſommeil que j'ai trouvé ſi plein de charmes. Revenez, douces illuſions, menſonges flatteurs. Hélas ! elles ſont ſourdes à ma voix ; la ſcene a changé de face : je crois errer avec toi dans une vaſte ſolitude ; nous n'y ſommes occupés qu'à pleurer mutuellement nos malheurs. Nous arrivons auprès d'une tour ruinée à laquelle un lierre rempant s'attache avec force. Des rochers menaçants ſont prêts à tomber dans les précipices qu'on voit à leurs pieds. Tu oſes y monter, malgré tous ces dangers ; déjà tu touches preſque aux cieux : tu m'appelles, tu me tends la main ; je veux te ſuivre, mais des nuages épais m'environnent : le tonnerre gronde, un vent affreux s'éleve, je te crie d'arrêter : le ſonge ceſſe, & je me retrouve accablée de tous les chagrins que la nuit avoit ſuſpendus.

Pour toi le deſtin, par une bonté

cruelle, t'a réduit dans cet état paiſible qui rend également incapable de peines & de plaiſirs. Tes ſens amortis jouiſſent d'un repos inaltérable : ces troubles, ces guerres inteſtines te ſont inconnus ; je te vois tranquille comme la mer avant que les vents l'euſſent agitée, avant que le ſouffle créateur eût commandé aux eaux de commencer leur cours. Calme heureux que j'envie, vous reſſemblez au ſommeil d'un Saint dont le crime eſt pardonné, & qui croit voir le Ciel s'ouvrir & répandre ſur lui un rayon de ſa félicité.

Viens donc, cher Abélard; que peux-tu craindre ? le flambeau de l'amour ne brûle plus pour les morts. La nature ne te demande plus ce que la religion condamne : un froid léthargique eſt répandu dans toutes tes veines, & cependant Héloïſe brûle encore pour toi; ſa flamme eſt éternelle, quoiqu'elle ſoit ſans eſpoir. Ainſi ces lampes ſépulcrales éclairent depuis tant de ſiecles des urnes

funebres, & ne peuvent échauffer les cendres inanimées qu'elles contiennent.

Je porte par-tout l'image de mon Amant : je la fuis en vain ; elle me ſuit dans l'ombre des bois : elle s'éleve au pied même des Autels. Les penſées qu'elle excite en moi, ſouillent mon ame ; elle ſe peint juſques dans mes yeux. L'heure de la méditation ſe paſſe à ſoupirer pour toi : rendue dans le Temple, j'éleve en vain mon eſprit au Ciel : ton fantôme vient ſe placer entre Dieu & moi : je diſtingue ta voix parmi celles qui chantent les louanges du Seigneur ; j'ai recours à cet inſtrument reſpectable qui ſert à fixer & à compter les prieres, chaque grain qui s'échappe entre mes doigts eſt arroſé d'une de mes larmes Des nuages d'encens s'élevent ; le ſon harmonieux des orgues porte mon ame vers les Cieux. Hélas ! je penſe à toi un ſeul inſtant, & déjà la pompe du ſacrifice qu'on célebre dans ce moment n'a plus droit de m'attacher : les Prêtres,

les cierges, le Temple lui-même, tout disparoît à mes yeux. Mon ame est plongée dans une mer de flammes, tandis que les Autels sont éclairés par la lumiere des flambeaux, & que les Anges tremblent à l'entour.

Enfin je reviens de mon égarement : je me prosterne & je pleure mon crime. Les larmes de la pénitence commencent à couler. Couchée sur la poussiere, je prie en tremblant la Divinité. La grace va donc enfin soumettre mon ame. Ah ! ne le souffre pas ; viens mon Amant, viens avec tous tes charmes ; ose t'opposer au Ciel, ose lui disputer mon cœur : un seul regard de tes yeux séduisants chassera les pensées célestes qui veulent s'emparer de mon esprit. Etouffe ces remords, rends infructueuses ces larmes, cette pénitence, ces prieres qui t'outragent. Viens seconder les efforts des démons qui m'obsedent, & arrache Héloïse à son Dieu.

Ah ! que dis-je ? Non ; fuis-moi plu-

tôt : fuis auſſi loin de moi que le couchant l'eſt de l'aurore. Que des montagnes inacceſſibles s'élevent entre nous, & que l'océan nous ſépare ! Ah ! ne viens pas, ne m'écris pas, ne penſe plus à moi ; ne partage aucune des peines que je ſouffre pour toi : je te quitte de tous tes ſerments ; oublie-moi, renonce à la malheureuſe Héloïſe. Fais encore plus ; arme-toi d'une juſte haine contre elle, & contre tout ce qui pourra te la rappeller. Et vous, beaux yeux de mon Amant, regards ſéducteurs qui me charmez encore ; idées ſi long-temps chéries, ſi long-temps adorées, adieu pour toujours ! O grace qui répands la ſérénité, vertu, beauté céleſte, plongez dans un ſaint oubli ces ſoins terreſtres & ces penſées coupables. Eſpérance, fille brillante du Ciel, ornée de fleurs toujours nouvelles ; & vous foi ſacrée, gage précieux du bonheur qui nous attend, entrez pour toujours dans mon cœur, & enlevez-moi dans le ſéjour de l'immortalité.

Vois, mon cher Abélard, ta triſte Héloïſe, tantôt étendue ſur la pouſſiere de ſa cellule, tantôt appuyée ſur une tombe qui ſemble la rapprocher de la mort. Elle croit entendre un murmure ſouterrein que les échos du Temple répetent le long des murs : c'eſt dans ce lieu que veillant, à la ſombre clarté de nos lampes, prêtes à s'éteindre, une voix ſourde qui paroiſſoit partir d'une de nos châſſes, frappa mon oreille : » Viens, » me dit-elle, ma ſœur ; viens, ta place » eſt ici, viens l'occuper, infortunée » Héloïſe. Comme toi j'ai tremblé, j'ai » gémi, j'ai prié : mon cœur fut un temps » partagé entre le Ciel & l'amour ; main- » tenant je jouis d'un repos éternel. Ici » la pénitence oublie ſes gémiſſements » l'amour ne verſe plus de larmes ; la » ſainte frayeur des jugements de Dieu » ceſſe de troubler les ames ; car le ſou- » verain Juge, plus clément que les hom- » mes, y pardonne nos fragilités. «

Ah ! je vole vers vous, fantôme di-

vin ; préparez-moi vos berceaux de roſes, vos palmes céleſtes, vos fleurs immortelles ; je vole dans cet heureux ſéjour, où les pécheurs convertis goûtent une paix inaltérable, où les flammes épurées de l'amour transforment les mortels en Séraphins. Et toi, Abélard, viens me rendre le dernier & triſte devoir de l'amitié : viens m'applanir le paſſage de la mort à la vie : vois mes levres livides & mes yeux prêts à ſe fermer : viens recueillir mon dernier ſoupir, & ſaiſis mon ame qui fuit de ſa priſon. Mais, non ; tu ne ſoutiendrois pas ce lugubre ſpectacle. Tu ne pourrois pas tenant le cierge ſacré dans ta main tremblante, approcher de ma bouche le ſigne redoutable de notre ſalut ? Enſeigne-moi du moins à mourir, & apprends de moi à mourir à ton tour. Regarde en cet inſtant, regarde cette Héloïſe, l'objet de tant d'amour : tu peux aujourd'hui la contempler ſans crime : vois les roſes de ſes joues ſe flétrir pour toujours ; vois

la derniere étincelle s'éteindre dans ſes yeux. Dans un inſtant mon ſang ſera glacé dans mes veines ; je ceſſerai de reſpirer, & même d'aimer mon Abélard. O mort ! que tu es éloquente. Ah ! toi ſeule nous prouves qu'en nous attachant au mortel le plus aimable, notre cœur ne s'enflamme que pour de la pouſſiere.

Pour toi, mon cher Abélard, quand par un arrêt ſuprême, ton corps, cette cauſe fatale de mon crime & de mes plaiſirs, ſe détruira & retombera en cendres, puiſſe ton agonie être une douce extaſe ! Que des nuages brillants deſcendent pour te recevoir ! que les Anges t'environnent ! que le Ciel s'ouvre & laiſſe tomber ſur toi les rayons de ſa gloire ! & que les Saints t'embraſſent avec un amour ſemblable au mien.

Qu'un même tombeau (1) puiſſe

(1) Abélard & Héloïſe furent enterrés dans le même tombeau, ou dans deux tombeaux pla-

unir un jour nos cendres & nos noms! Un amour auſſi parfait que le mien, mérite bien de ſe confondre avec ta gloire. Lorſque tous nos maux ſeront finis, lorſque ce cœur rebelle à la grace ne palpitera plus, peut-être le ſort pourra conduire deux fideles Amants dans ces lieux. Les beautés ſimples de cet aſyle leur plairont ſans doute; ils inclineront leur tête ſur le marbre pâle qui nous couvrira, & l'arroſeront de leurs larmes. » Hélas! diront-ils, gardons-nous » bien d'aimer comme ces infortunés! «

Dans cet auguſte inſtant du redoutable ſacrifice, lorſque les voûtes retentiſſantes des chants ſacrés en augmentent encore la majeſté; quand l'ame émue s'ouvre toute entiere aux impreſſions de la grace, dans ce moment quelqu'un peut-être un jour ſe proſternant pour adorer

---

cés l'un auprès de l'autre. On les voit encore dans l'Egliſe de l'Abbaye du Paraclet. Abélard mourut en 1142, & Héloïſe en 1163.

l'Eternel, arrêtera les yeux sur notre tombe : une tendre compassion, inséparable de la piété, lui fera plaindre tant de maux ; & si quelques larmes profanes coulent encore en notre faveur, la justice divine les leur pardonnera sans doute. Se pourroit-il trouver, dans la suite des siecles, quelque mortel à qui l'amour auroit fait éprouver des coups aussi terribles ? qui fût condamné à garder pour toujours l'idée chérie d'un objet adoré, & perdu pour lui sans ressource ? S'il est un favori des Muses, qu'il célebre, j'y consens, notre infortune & notre amour. Les sons touchants de sa lyre consoleront mes mânes plaintifs. Celui qui aura le plus senti mes malheurs, sera le seul qui les chantera le mieux.

FIN.

ELEGIE

A LA MÉMOIRE

D'UNE JEUNE DEMOISELLE,

PAR M. POPE,

TRADUITE DE L'ANGLOIS (1).

QUEL objet frappe mes yeux à l'entrée de ce bois ! Tous mes ſens ſont glacés d'horreur & d'effroi : la pâle lueur

(1) M. Pope aimoit tendrement cette Demoiſelle, & en étoit aimé. Elle ſollicita en vain ſon Oncle, qui étoit en même temps ſon Tuteur, de conſentir à leur union. Comme elle refuſoit tout autre parti, il l'enferma dans un château. Cette jeune infortunée, ne pouvant s'arracher de ſa priſon, ni ſoutenir la cruelle abſence de

de la lune me fait entrevoir un ſpectre. Il m'appelle : Ciel ! ô Ciel ! c'eſt elle ; c'eſt elle-même ! Mais pourquoi ce ſein enſanglanté & ce poignard tout prêt à le percer encore ! . . . Hélas ! toujours belle & toujours tendre, quelle eſt la cauſe de ſa mort ! Eſt-ce un mal de ſavoir bien aimer, *& le Ciel peut-il faire un crime aux mortels de ce qui fait la félicité des Anges !* (1) Défend-il d'avoir un cœur ſenſible & intrépide ? réprouve-t-il une action digne d'une Amante paſſionnée, d'une Romaine ? Non : le Ciel doit révoquer ces terribles arrêts : il doit des récompenſes & non pas des ſupplices à ceux dont les ſentiments ſont ſi rares, & dont la mort eſt ſi glorieuſe. Puiſſances ſuprêmes qui gouvernez le monde, n'annonçâtes-vous pas d'avance le ſort d'une ſi grande ame, lorſque vous

---

l'amant qu'elle adoroit, ſe donna la mort. On punit ſur ſon cadavre cet excès de tendreſſe, en le privant des honneurs de la ſépulture.

(1) Cette phraſe n'eſt pas dans l'original.

la formâtes avec ce caractere d'élévation qui la diſtingua toujours du vulgaire. L'ambition tira ſon origine de vos demeures céleſtes : c'eſt le crime éclatant des Anges & des Dieux. Cette noble paſſion, deſcendue ſur la terre, ſe communiqua bientôt à leurs images : c'eſt elle qui embraſe le cœur des Rois & des Héros. A peine un ſiecle fournit-il un grand-homme. Le reſte des humains languit dans un repos ſtupide : leurs actions, preſque toutes ignorées ou inutiles, ne jettent qu'un éclat ſemblable à celui des lampes obſcures qui éclairent les ſépulcres. Tels ſont ces Monarques orientaux qui, *renfermés dans leurs palais, y paſſent leurs jours dans un ſommeil léthargique où les plonge une honteuſe oiſiveté*

De la foule de ces mortels mépriſables, l'Héroïne que je regrette s'arracha en prevenant l'arrêt de la nature par une mort volontaire. Comme dans l'air le plus pur on voit les vapeurs légeres s'é-

lever & ſe ſéparer des parties groſſieres dont cette région inférieure eſt compoſée, de même ſon ame s'envola dans ſon ſéjour natal, & elle ne laiſſa ſur la terre aucun héritier de ſes vertus.

Mais toi, gardien infidele d'un dépôt ſi précieux, vil perſécuteur du ſang de ton frere, vois ſur ces levres de corail le dernier ſoupir qu'elle exhale; ces joues de roſes, flétries par le ſouffle de la mort: ce ſein qui autrefois enflammoit l'Univers, eſt glacé maintenant; & ces yeux qui répandoient un feu contagieux ſont fermés pour jamais. Si la Juſtice éternelle gouverne encore la foudre, une vengeance imprévue éteindra toute ta lignée. Semblables à la fleur des champs, ta femme & tes enfants ſeront moiſſonnés, & des cercueils ſans nombre environneront ta demeure. Là les paſſants s'arrêteront, & diront en montrant ces cadavres, (tandis que leurs pompeuſes funérailles *noirciront* les chemins) voilà ceux dont les furies ont endurci les ames;

voilà ceux que le Ciel a maudits, en leur donnant des cœurs que rien n'a pu fléchir. Ainſi paſſeront, ſans faire couler une larme, vos ſuperbes convois, l'admiration des ſtupides & le ſpectacle d'un jour : ainſi périront tous ceux qui n'auront jamais ambitionné que des biens périſſables, ou qui ſe ſeront montrés inſenſibles aux malheurs de leurs ſemblables.

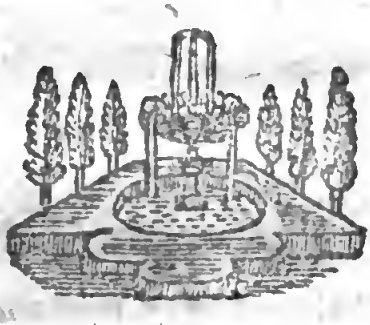
Loin d'adoucir ton ſort, ombre ſacrée, on a voulu te couvrir d'un éternel opprobre, on a vu ta mort ſans pitié; on t'a privée des honneurs funebres : qui peut expier tant de crimes? Quoi! ni tes amis, ni ceux à qui ton enfance fut confiée n'ont pleuré ta deſtinée, ou décoré ton triſte ſépulcre pour appaiſer tes mânes plaintifs. Ce furent des mains étrangeres qui fermerent tes yeux mourants, qui enſevelirent ton corps innocent, qui ornerent ton humble tombeau! enfin tu ne fus honorée, tu ne fus regrettée que par des étrangers. Mais

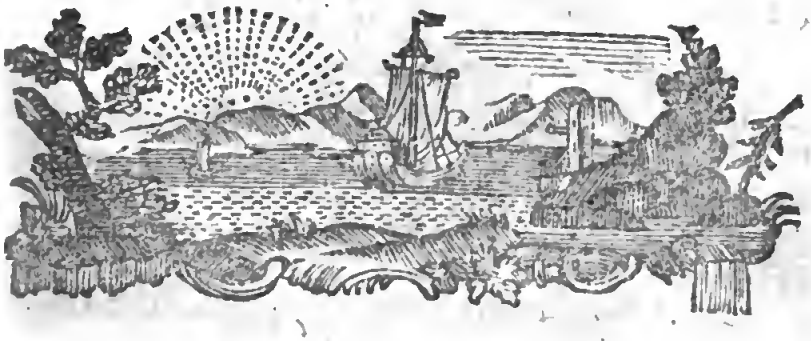
qu'importe que des parents ingrats n'aient pas accompagné ton cercueil en habits lugubres, affligés tout au plus pour quelques inſtants, quoique revêtus des noires livrées du deuil pendant une année entiere, & traînant après eux à des fêtes nocturnes & à des ſpectacles publics, un appareil inſultant pour la vraie douleur, quand on n'en porte que le maſque ! Qu'importe que l'art ne ſe ſoit point efforcé d'imiter ſur un marbre poli les nobles traits de ton viſage ; ni que des amours en larmes n'aient point orné ta derniere demeure ! qu'importe, enfin, qu'aucune terre bénite n'ait ouvert ſon ſein pour te recevoir, & que des chants mercénaires n'aient point fatigué tes mânes ! A la place des vaines parures, que l'orgueil emprunte pour éterniſer des cadavres, un gazon verd & touffu ſera couché légérement ſur ta tombe. Ici l'aurore répandra ſes premieres larmes ; ici les premieres roſes de l'année fleuriront, tandis que les Chérubins,

avec leurs ailes argentées, ombrageront ce lieu déſormais ſacré par tes cendres qu'il renferme. Ainſi demeurera paiſiblement, ſans monument & ſans gloire, celle qui, pendant ſa vie, eut en partage la beauté, les titres, les richeſſes & la renommée. Il t'importe peu maintenant d'avoir été honorée & aimée éperduement, & qu'on ſache de quelle race tu deſcends. Un monceau de pouſſiere eſt tout ce qui reſte de toi : c'eſt tout ce que tu es à préſent, & tout ce que ſeront les mortels les plus vains & les plus ambitieux.

Les Poëtes, à qui les Héros doivent leur immortalité, mourront comme ceux qu'ils auront chantés ; les oreilles flattées de leurs louanges deviendront ſourdes, & les langues éloquentes qui les auront célébrés, ſeront muettes pour toujours. Celui même qui te pleure maintenant, & qui conſacre ſa douleur & ſes regrets dans ces accents lugubres & lamentables, aura beſoin dans peu des lar-

mes qu'il te paie. Alors il ne verra plus ton image chérie ; ſon dernier ſoupir t'arrachera de ſon cœur : les frivolités qui rempliſſent la vie s'évanouiront comme un ſouffle ; ma Muſe ceſſera de m'inſpirer, & pour tout dire enfin, tu ne ſeras plus aimée.





L'AUTOMNE,

PASTORALE,

OU HILAS ET ÆGON,

A M. WYCHERLEY,

TRADUITE DE L'ANGLOIS DE POPE.

SOUS l'ombrage que forment les branches étendues d'un hêtre majeſtueux, Hilas & Ægon chantent leurs vers champêtres. L'un pleure une amante infidelle, & l'autre une maîtreſſe abſente. Les noms de Délie & de Doris retentiſſent dans le bocage. Vous, Nymphes de Mantoue, prêtez-moi votre ſecours ſacré; inſpirez-moi : je chante les vers champêtres d'Hilas & d'Ægon.

Toi que les neuf Sœurs douerent du génie de Plaute, des graces de Térence, & du feu de Ménandre; toi dont l'eſprit nous éclaire & le caractere nous charme, qui nous gouvernes par la juſteſſe de ton jugement, & nous ravis par le feu de ton imagination : toi, à qui une longue obſervation a appris à lire dans les cœurs, vois la peinture naïve de l'amour des bergers, leurs paſſions exemptes d'artifice, & daigne écouter leurs tendres plaintes.

Phebus, prêt à deſcendre dans les bras de Thétis, brilloit d'une clarté ſereine, & les nuages pommelés étoient rayés d'une lumiere de pourpre, quand le triſte Hilas fit retentir les airs de ſes gémiſſements mélodieux, enſeigna aux rochers à pleurer, & aux montagnes à gémir.

Allez, dit-il, zéphirs légers, portez mes ſoupirs à Délie; faites parvenir mes tendres chants à ſes oreilles. Semblable à une triſte tourterelle ſéparée de ſa compagne, je pleure ſon infidélité, & les

échos, qui environnent ces bords, ne répetent que mes accents plaintifs : ainſi loin de ma Délie, je gémis en vain ; elle eſt ſourde à mes cris, comme les vents qui les emportent ; comme eux elle eſt ſans pitié pour moi, & je demeure abandonné.

Allez, zéphirs légers, portez-lui mes ſoupirs. Depuis ſon abſence, les oiſeaux négligent leurs chants, les arbres refuſent leurs ombrages, les lys penchent leurs têtes flétries. O vous, fleurs qui paſſez avec le printemps ! vous, oiſeaux qui ceſſez vos ramages quand l'été fait place à l'automne ; & vous, arbres qui vous dépouillez aux approches de l'hiver ; parlez ? l'abſence n'eſt-elle pas mortelle pour ceux qui aiment ?

Allez, zéphirs légers, portez mes ſoupirs à Délie. Que les champs qui la retiennent deviennent ſtériles ; que chaque fleur meure ſur ſa tige, & que chaque arbre ſe deſſeche : que tout périſſe, enfin, excepté ma Délie ! Mais, que dis-

je ? où m'emporte ma douleur ? Non, non, que dans les lieux qu'elle habite le printemps regne toujours, & que les fleurs naiſſent ſous ſes pas : que les roſes épanouies ornent les chênes noueux, & que l'ambre liquide découle de chaque épine.

Allez, zéphirs légers, portez-lui mes ſoupirs, & dites-lui que les oiſeaux ceſſeront d'entonner leurs chants du ſoir, les vents de ſouffler, les branches ondoyantes de s'agiter, & les ruiſſeaux de murmurer, avant que je ceſſe de l'aimer. Non, les fontaines jailliſſantes pour le Berger altéré, le gazon embaumé pour le Laboureur fatigué, les brouillards pour les Alouettes, & le brillant éclat du ſoleil pour les Abeilles, n'ont pas autant de charmes que ſa vue en a pour moi.

Allez, zéphirs légers, pourtez-lui mes ſoupirs. Reviens, Délie, reviens ; qui peut t'arrêter encore ? A travers les rochers & les antres, ton nom retentit ſans ceſſe, & chaque écho le répete aux cavernes

cavernes & aux montagnes. Vous, puiſſant Dieu du ſommeil, qui favoriſez les Amants par des ſonges enchanteurs, & qui flattez quelquefois les erreurs de mon eſprit, montrez-moi ma bergere aimée? ... Mais que vois-je? c'eſt elle; elle vient..... Ceſſez maintenant, mes triſtes plaintes; & vous, zéphirs légers, ceſſez auſſi de lui porter mes ſoupirs.

Enſuite Ægon chanta, & tandis que les bocages de Windſor l'écoutent & l'admirent, vous, Muſes, répetez ce que vous-mêmes inſpirez. Vous, côteaux, retentiſſez, retentiſſez de mes triſtes vers. Je me plains, en mourant, de la parjure Doris: je chante mes peines, errant ſur ces montagnes qui diminuent de circuit à meſure qu'elles s'élevent, & ſe dérobent enfin dans les cieux, en perdant de vue les vallées; tandis que le Bœuf, épuiſé de fatigue & de chaleur, revient nonchalamment du labour; que des tourbillons de fumée s'élevent du

ſommet des villages, & que l'ombre rapide gliſſe ſur les gazons obſcurcis. Retentiſſez, côteaux, retentiſſez de mes triſtes accents.

A l'ombre de ces peupliers, ſouvent nous paſſions nos jours; ſouvent ſur leurs écorces je gravois ſes vœux amoureux, tandis qu'avec des guirlandes de fleurs elle ornoit leurs branches courbées. Ces guirlandes ſe ſont flétries; le temps a effacé de ces écorces les ſerments que j'y avois tracés. Ainſi ſon amour s'eſt éteint, ainſi mes eſpérances ſe ſont évanouies. Retentiſſez, côteaux, retentiſſez de mes triſtes vers.

Maintenant l'éclatante Arcturus ranime les prairies fertiles, les fruits dorés brillent ſur les branches chargées; les grappes fécondes s'enflent de ce jus délicieux, & les baies rougeâtres de l'épine colorent les bocages en orangers. Hélas! toute la nature eſt reconnoiſſante, & récompenſe par ſes dons les travaux du laboureur vigilant. Doris eſt la ſeule in-

grate pour toujours. Retentiſſez, côteaux, retentiſſez de mes triſtes regrets.

Les Bergers m'appellent à grand cris: Tes Moutons, diſent-ils, ſont abandonnés, & deviendront la proie des loups... Hé! que me ſerviroit-il de conſerver mon troupeau, tandis que je me perds moi-même! Le dieu des forêts accourt aux accents de ma voix plaintive, & me demande quelle puiſſance magique s'eſt emparée de moi & cauſe ma douleur, ou quels yeux ont dardé ſur moi leurs regards empoiſonnés. Hélas! quels yeux pourroient m'émouvoir que ceux de l'infidele Doris? ou quel pouvoir magique exiſteroit-il, ſi ce n'eſt celui de l'amour? Retentiſſez, côteaux, retentiſſez de mes triſtes vers.

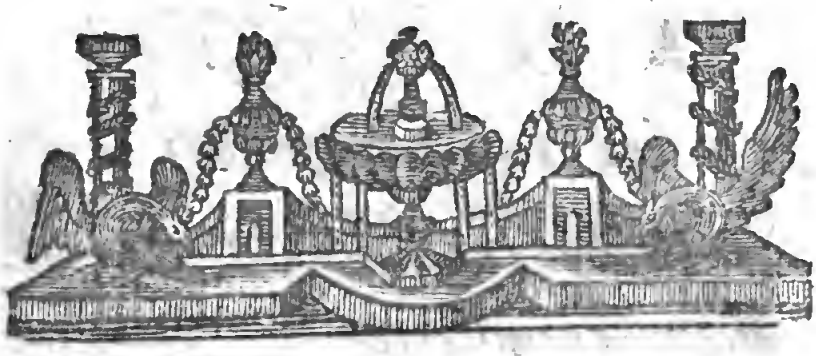
Je pourrois fuir les Bergers, m'éloigner de mes troupeaux & des plaines fleuries; renoncer au genre-humain, à tout l'Univers enfin, excepté à l'amour. Je te connois cependant, Dieu perfide,

plus violent que l'Océan irrité, plus cruel que les tigres errants dans les ſables de Lybie; tu fus arraché des entrailles brûlantes de l'Etna, engendré par les ouragants furieux : tu naquis dans le tonnerre. Retentiſſez, côteaux, retentiſſez de mes triſtes accents.

Vous, bois, que j'ai tant chéris, & vous, brillant aſtre du monde, recevez mes derniers adieux; en me précipitant dans ces vallons, de la cime de ces rochers eſcarpés, je vais mettre fin à mes peines. Et vous, montagnes, ſeules confidentes de mes ſoupirs, vous ne retentirez plus des plaintes d'un malheureux.

Ainſi chantent les Bergers juſqu'à l'approche de la nuit, le ciel étant encore coloré d'une lumiere rougeâtre & défaillante. Alors la roſée, en humectant la terre, orne de perles les bocages, & le ſoleil, en s'éloignant de notre horiſon, aggrandit les ombres.

FIN.



AVERTISSEMENT.

Les Pieces ſuivantes ſont de M. Rossel, *qui a déjà donné* l'Hiſtoire du Patriotiſme François, *avec quelques autres Ouvrages, & qui eſt l'Editeur des* Mêlanges de Littérature, de Morale & de Phyſique. *L'Auteur de cette Collection a bien voulu lui permettre*

AVERTISSEMENT.

de les faire imprimer à la ſuite de ſes Œuvres, afin d'en completter le ſeptieme Volume, qui, ſans cette addition, ſe ſeroit trouvé trop peu conſidérable.

DISCOURS

SUR

LA LÉGÉRETÉ,

PRONONCÉ par le P. PORÉE, Professeur de Rhétorique au College de Louis-le-Grand, en 1725;

SUR CETTE QUESTION:

Est-ce avec fondement, ou non, qu'on accuse les François de légéreté?

TRADUIT DU LATIN.

C'EST une maxime généralement reçue, que les Peuples, ainsi que les climats, ont leur nature particuliere, & qu'ils ne different pas moins entr'eux

que leur pays. Les Grecs & les Romains étoient bien convaincus de cette vérité; eux qui avoient coutume de désigner le génie de chaque Nation par des traits auxquels on ne pouvoit se méprendre, donnant en partage la mollesse aux Syriens, la perfidie aux habitants de Tyr, aux Thraces la férocité, la lâcheté aux Béotiens, à d'autres, d'autres vices & d'autres défauts, comme autant de qualités provenants de la nature du sol, & affectées aux hommes qui l'habitoient.

C'est sans doute sur le même principe que les divers Peuples de l'Europe se distinguent aujourd'hui par des caracteres propres, comme par autant de marques que la nature a imprimées à chacun. L'Anglois est courageux, mais cruel; l'Espagnol a de la grandeur d'ame, mais il est fier; l'Italien est prudent, mais dissimulé; l'Allemand est fort & robuste, mais lent & tardif; & nous, François nous sommes francs & since-

res, mais inconſtants & légers. Je n'examine point ſi ces différents portraits conviennent ou non aux Nations qui nous environnent : elles ont aſſez bonne opinion d'elles-mêmes pour croire qu'ils ne ſont tracés que par la main de l'envie & de la calomnie. Je demande ſeulement ſi c'eſt à tort ou avec raiſon qu'on reproche la légéreté aux François ; & je fais d'autant plus volontiers cette demande, que bien loin de nous offenſer d'un pareil reproche, nous avouons preſque hautement que nous le méritons ; ſoit que l'ancienneté de ce blâme nous porte à le croire bien fondé, comme ſi le temps donnoit plus de vraiſemblance à la calomnie ; ſoit que l'autorité d'un Tite-Live ou d'un Jules-Céſar, deux hiſtoriens déchaînés contre le nom François, nous en impoſe, comme ſi la plume d'un ennemi & d'un rival, ne devoit pas au moins nous paroître ſuſpecte ; ſoit que le nom qu'on nous donne en latin, nous jette dans l'erreur par ſon

équivoque, comme ſi les Francs, nos ancêtres, en prenant le nom des Gaulois qu'ils ont vaincus, avoient contracté en même-temps la légéreté de l'oiſeau avec lequel ces peuples avoient une dénomination commune; ſoit que nous nous laiſſions perſuader par les diſcours de nos voiſins, comme ſi nous ne ſavions pas que le voiſinage enfante la rivalité, & que la rivalité eſt la mere de la médiſance & de l'envie; ſoit que nous nous abuſions ſur le genre même du défaut qu'on nous attribue, comme ſi nous ne devions être que légérement touchés du reproche de légéreté qu'on nous fait; ſoit enfin que trompés par notre propre ſentiment, nous croyions mériter en tout point cette injuſte accuſation, parce qu'en effet, nous éprouvons que nous ſommes légers ſur certains objets; comme ſi quelques taches de laideur, répandues ſur un corps bien fait, devoient le rendre abſolument difforme à nos yeux.

Quoi qu'il en ſoit, qu'on nous accuſe de légéreté, je le veux; mais voyons en quoi nous ſommes légers, & juſqu'où nous nous permettons de l'être; examinons ſi notre légéreté eſt dangereuſe ou innocente; ſi elle eſt répréhenſible ou digne d'éloge. Si l'on trouve que nous ſoyons légers en tout, ou ſeulement dans quelques points eſſentiels, je paſſe condamnation. Mais ſi, graves & ſolides ſur les objets ſérieux, nous ne ſommes légers que ſur les choſes légeres, de quel droit nous en feroit-on un crime? de quel droit nous refuſeroit-on la confiance? Or, j'oſe avancer, avec autant de vérité que de confiance, que le caractere du François eſt de montrer de la fermeté où il en faut, de la légéreté où il eſt permis d'en avoir; deux propoſitions dont le développement ſervira tout enſemble à notre Apologie, & au partage de ce Diſcours.

Souffrez, Meſſieurs, que je vous juſtifie aujourd'hui d'une imputation odieu-

ſe, dont on vous noircit injuſtement, & à laquelle vous êtes trop faciles à ſouſcrire. Je ne vous demande pas une indulgence aveugle & ſans bornes; mais je vous conjure ſeulement de ne pas nuire à votre propre cauſe. Si je parlois devant les peuples les plus jaloux de votre gloire, je me flatterois encore de les faire revenir de leur préjugé contre vous; je les forcerois à convenir que vous ne méritez pas le reproche de légéreté qu'on vous fait. Serez-vous les ſeuls qui ne vous rendrez pas juſtice? les ſeuls contraires à vos intérêts? S'il eſt vrai que vous ſoyez auſſi légers qu'on le prétend, faites-le voir, du moins, en réformant une bonne fois le jugement déſavantageux que vous portez contre vous-même; & apprenez que le François eſt conſtant où il le faut, & léger où il eſt libre de l'être.

PREMIERE PARTIE.

Examiner le parti qu'il faut prendre en toute occaſion, c'eſt prudence ; le ſuivre quand on l'a pris, c'eſt la marque d'un eſprit ſolide ; s'écarter de cette regle, eût-on d'ailleurs toute la gravité poſſible, on eſt toujours un homme léger ; l'obſerver, cette regle, fût-on léger ſur d'autres articles, on n'en doit pas moins paſſer pour être ferme & conſtant. Quels ſont donc les devoirs principaux auxquels chaque peuple eſt aſtreint, & auxquels il fait gloire d'être fidele ? Ces quatre, ſi je ne me trompe; c'eſt de retenir conſtamment la forme de gouvernement qu'on a choiſie ; de conſerver la réputation qu'on s'eſt acquiſe dans les armes ; de garder inviolablement la foi des traités ; de ne changer jamais le culte de religion qu'on a adopté. Voyons ſi les François ont manqué à quelqu'un de ces devoirs généraux & indiſpenſables.

Le premier devoir de chaque peuple eſt de demeurer fermement attaché à l'eſpece de gouvernement qu'il a embraſſée : il faut qu'il imite, en quelque ſorte, l'ordre conſtant & invariable des étoiles, dont les unes, pareilles en grandeur, ou à peu près, & deſtinées à rouler dans un cercle commun, nous repréſentent l'image d'une république ; les autres, plus petites, & placées autour d'un aſtre plus grand, nous offrent celle d'une monarchie, parcourant ainſi la vaſte étendue des Cieux par une révolution conſtante, dont le mouvement ſe fait remarquer à peine, & dans une harmonie que les ſiecles n'ont point dérangée.

Or, quelle Nation dans le monde a conſervé plus long-temps la forme de ſon gouvernement, & fut plus jalouſe de la maintenir, que la Nation Françoiſe ? Seroit-ce le peuple Hébreu ? qui, bientôt ennuyé de l'heureuſe liberté qu'il goûtoit ſous la domination paiſible des

Juges & des Chefs, qui le gouvernoient au nom du Seigneur, les abandonna, avec autant de folie que d'impiété, pour ſe donner des Rois : dignes de rencontrer les Maîtres les plus méchants, pour avoir rejetté le meilleur de tous.

Seroient-ce les Romains ? qui, partiſans plus furieux qu'éclairés d'un gouvernement libre, ſe créerent ſucceſſivement des Rois, des Conſuls, des Tribuns, des Dictateurs, des Empereurs, & enfin des Tyrans : dignes, en cherchant la liberté par tous les crimes, de tomber dans l'opprobre de la ſervitude & de l'eſclavage.

Seroient-ce les Vénitiens ? qui, amateurs auſſi zélés qu'éclairés de la liberté, ſont venus à bout d'appuyer ſur un ſable mouvant les fondements d'une république inébranlable ; mais qui eurent moins de peine à enchaîner les flots d'une mer en courroux, qu'à réprimer les murmures d'une populace ſéditieuſe. L'autorité y fut long-temps balancée en-

tre le peuple & les grands; ces derniers l'uſurperent enfin : dignes, peut-être, de nous le diſputer pour la durée de leur empire, pourvu qu'ils conviennent que la forme du nôtre eſt plus ſtable encore.

Seroient-ce les Anglois? qui, également incapables, & de jouir de la liberté, & de ſupporter la ſervitude, ſe firent pendant un temps une eſpece de gouvernement, où le Prince & les Sujets régnoient tous enſemble, & qui, depuis, ravirent à un de leurs Rois le ſceptre avec la vie, pour ſe ſoumettre à un inconnu, qui les gouverna ſans titre, ſans droit, ſans couronne, ſe ſouillant ainſi d'un parricide affreux, que leurs deſcendants déteſtent ſans doute: dignes d'éprouver un eſclavage d'autant plus honteux, qu'ils ont plus ſacrilégement foulé aux pieds l'autorité royale.

Seroient-ce les Eſpagnols, qui nous vantent avec tant d'emphaſe leur origine & leur liberté? Mais ne ſait-on pas

qu'assujettis d'abord à la domination des Goths, ils passèrent ensuite sous celle des Maures, & qu'ayant enfin secoué le joug de leurs tyrans, ils formerent, non sans peine, un Royaume, où le sceptre fut premiérement déféré par les Grands, & devint, avec le temps héréditaire; dignes, par leur grandeur d'ame, & par les vicissitudes qu'éprouva leur empire, de rencontrer un Roi plus grand par l'élévation de son cœur, que par celle de son rang; un Roi que sa naissance appella au trône, d'où la piété le fit descendre, & où son amour pour ses sujets le fit remonter (1).

Seroient-ce les peuples de Germanie, ces rivaux des anciens Romains, aussi jaloux qu'eux de leur liberté, & non moins amis des révolutions? Mais qui ne sait qu'après avoir eu tour à tour des Rois, des Ducs, des Empereurs, ils se sont composé une sorte de gouver-

(1) Charles-Quint.

nement, qui n'eſt ni une Monarchie ni une République, mais qui tient de l'une & de l'autre, où l'on voit le ſceptre porté par un ſeul, & l'autorité répartie entre pluſieurs; dignes d'avoir un Empire d'autant plus foible, que la puiſſance en eſt plus partagée.

Où trouverons-nous donc cette ſtabilité de gouvernement que nous cherchons, ſi ce n'eſt chez les François? Libres ſous un Monarque (car c'eſt être libre que d'obéir par amour) à peine ont-ils éprouvé le plus léger changement dans leur Monarchie, depuis tant de ſiecles qu'elle ſubſiſte. Dévoués à un ſeul Maître, ils le réverent comme un Roi, ils le chériſſent comme un pere, dignes de l'emporter ſur tous les autres peuples, autant par la ſolidité de leur Empire, qu'ils l'emportent ſur eux par la conſtance de leur attachement pour leurs Souverains.

Mais, dira-t-on, nous n'avons pas eu les mêmes raiſons de rien changer

à l'ancienne conſtitution de notre état, qu'ont eu la plupart des autres peuples. Plût au ciel que la France en eût toujours été exempte ! Mais un tel prodige étoit plus à ſouhaiter qu'à eſpérer. Nous avons vu ſur le trône des Rois fainéants, dont les mains foibles & nonchalantes ne pouvoient ſoutenir le poids de leur ſceptre. Nous avons vu des Maires ſuperbes & arrogants, qui, ſous prétexte de défendre l'autorité royale, l'uſurpoient toute entiere. Nous avons vu des Grands, entreprenants & ambitieux, qui déchiroient la France par leurs factions, & qui ſe formoient, pour ainſi dire, un Royaume dans le Royaume même. Nous avons vu le peuple dépouillé de prérogatives qui lui étoient cheres, & aſſujetti à des nouveautés qui ne devoient pas lui plaire ; en un mot, nous nous ſommes trouvés dans toutes les circonſtances fatales qui ont amené le renverſement de tant de trônes & le bouleverſement de tant d'Empires, ſans

tres peuples, & incapable de recevoir la loi d'une femme. Je dis plus; nous ne voulons pas même d'un Souverain qui n'auroit de droit au trône que par les femmes. Vous diriez que le ſceptre s'aviliroit à nos yeux, en paſſant par leurs mains, & en deviendroit moins propre à ſe faire reſpecter d'un peuple auſſi noble que le peuple François.

De quel titre vous prévalez-vous, ambitieux Edouard? Votre Mere fut aſſiſe ſur le trône des Francs; prétendriez-vous y monter vous-même? En vain vous vous en flattez. Vous avez, j'en conviens, défait nos plus fortes armées, chargé nos Rois de chaînes, conquis la plupart de nos Provinces; vous êtes maître de preſque toute la France, mais vous ne l'êtes pas des François. Il vous reſte à triompher de leur conſtance; vous ne la vaincrez jamais. Toutes leurs pertes, tous les revers qu'ils ont eſſuyés, ne leur feront point changer de ſentiment; & ils ne quitteront

les armes que lorſqu'ils auront repouſſé loin de leur trône un Prince qui n'y a de droit que celui qu'une femme lui a donné; tant ils mettent d'intérêt à conſerver une loi qu'ils regardent comme le fondement de leur Monarchie. Mais cette Monarchie ne ſubſiſteroit pas longtemps, s'ils n'étoient auſſi conſtants dans les combats, qu'ils ſont attachés à leur gouvernement.

Nos rivaux les plus jaloux, avouent que notre ardeur dans les combats eſt extrême, & plus qu'humaine; mais ils prétendent en même-temps qu'elle n'a que le premier choc, & qu'elle ſe rallentit auſſi facilement qu'elle s'allume. Si cela eſt, comment avons-nous vaincu tant de fois les peuples les plus opiniâtres à la guerre? L'opiniâtreté ne cede qu'à la conſtance. Comment avons-nous pris tant de villes, que l'art & la nature ſembloient rendre imprenables? Contre une longue & courageuſe réſiſtance, n'a-t-il pas fallu employer une atta-

que plus longue encore, & plus courageuſe? Comment avons-nous ſoutenu les efforts réunis de l'Europe entiere liguée contre nous? Ne falloit-il pas qu'il y eût dans le petit nombre de nos ſoldats autant de nerf & de courage, qu'il y en avoit dans les armées innombrables de nos ennemis? Comment enfin l'emportons-nous ſur les peuples les plus belliqueux, par la durée de notre Monarchie? On conſerve les empires par les mêmes moyens qu'on les acquiert, c'eſt-à-dire par la force des armes. Plus un Etat a ſubſiſté long-temps, plus il a dû avoir de vigueur pour ſe maintenir. Moins il a duré, au contraire, moins ſes habitants ont dû avoir de courage & de conſtance.

Que ſont devenus les Aſſyriens, qui les premiers fonderent un Empire, & qui régnerent le plus long-temps? Treize cents ans n'étoient pas écoulés, que la molleſſe, énervant leur courage, fit tomber leur puiſſante Domination. Que

ſont devenus les Medes, qui ravirent aux Aſſyriens, & le titre de Monarchie, & la gloire des combats? Il ne fallut que trois cents ans, ou guere plus, pour leur faire perdre, tout-à-la fois, leur Empire, & tout l'éclat de leurs triomphes. Que ſont devenus les Perſes, ſi fameux par la grandeur de leurs armées & de leurs richeſſes? Ils s'emparerent du trône des Medes, & après deux ſiecles de ſplendeur & de proſpérité, ils devinrent la proie des Macédoniens, & reconnurent les Grecs pour leurs maîtres & leurs vainqueurs. Que ſont devenus les Macédoniens eux-mêmes, & tous les peuples de la Grece, qui remplirent le ciel & la terre de leurs héros diviniſés? Après bien des révolutions, arrivées en aſſez peu de temps, ils ont tellement dégénéré des mœurs héroïques de leurs ancêtres, qu'il ne leur en reſte aujourd'hui que le langage. Que ſont devenus les Romains, dont la valeur avoit ſubjugué preſque

tout

tout l'Univers ? En moins de treize cents ans, pendant leſquels ils eurent tantôt une République, & tantôt une Monarchie, ils perdirent tellement le goût des armes, qu'ils parurent nés plutôt pour être les ſpectateurs oiſifs, que les héros des combats. Que ſont devenus enfin les Vandales, les Huns, les Goths, peuples barbares, mais belliqueux, dont le nombre acheva d'écraſer les Romains, déjà ſuccombants ſous le poids de leur propre grandeur? Quelques âges les virent s'agrandir & s'élever, & ils tombèrent tout-d'un-coup avec fracas ; ſemblables au tonnerre, qui vient précédé de la foudre, & qui s'évanouit en grondant.

Il n'en eſt pas de même de la valeur Françoiſe : depuis plus de treize cents ans elle ne s'eſt pas démentie, & elle eſt encore la même aujourd'hui. Il eſt des peuples plus robuſtes que nous, je veux le croire, quoique l'orateur Romain nous donne la force pour partage ; mais

il n'en eſt point qui aient été plus conſtamment braves & courageux. Je compare ces peuples, plus vigoureux que nous, à ces grands chênes, dont la tige ſe rompt plutôt que de plier ; ils réſiſtent aux tempêtes, juſqu'à ce qu'ils ſoient briſés ou déracinés par les ouragans : ils tombent alors, mais ils ne ſe relevent plus. Nous, au contraire, nous reſſemblons à ces arbres plus flexibles, qui ſe prêtent à la fureur des vents : s'il arrive que l'effort de ces derniers les courbe juſqu'à terre, bientôt ils ſe redreſſent d'eux-mêmes, & vainqueurs de l'orage, reportent leur tête ſourcilleuſe juſqu'aux cieux. Ainſi l'on nous a vus dans certaines circonſtances céder au nombre & à la force de nos ennemis ; mais vaincus quelquefois, jamais nous ne fûmes entiérement abattus, & nous ſortîmes toujours avec gloire des guerres les plus longues & les plus funeſtes.

Rechercher la gloire des armes, & garder la fidélité dans ſes traités, ſont

deux vertus bien différentes, & rarement on les trouve réunies dans un même peuple. En effet, il eſt bien difficile de tenir des conventions qu'on a le pouvoir d'enfreindre impunément : Cette bonne foi paroît n'appartenir qu'au plus foible ; le plus fort s'en croit diſpenſé. Cependant nous nous fîmes, en tout temps, une loi de n'y manquer jamais ; auſſi ſinceres dans nos promeſſes, que prompts à voler aux armes. Si vous ne m'en croyez pas ſur ma parole, comme il eſt naturel de ſe défier d'un homme qui ſe vante, j'emploierai les témoins.

Anglois, répondez. Vous fîtes jadis un de nos Rois priſonnier dans le combat (1). Vous l'emmenâtes au-delà des mers, pour le renfermer dans votre tour fameuſe ; après quatre ans de priſon, vous le laiſſâtes revenir en Fran-

(1) Jean II.

ce; mais ne le vîtes-vous pas auſſi-tôt ſe rembarquer, pour aller prendre la place d'un ſeigneur François, priſonnier avec lui, qui s'étoit évadé? Action héroïque, & digne d'un Régulus. A toutes les repréſentations qu'on lui fit pour l'en détourner, ce Prince généreux & magnanime ne répondit autre choſe, ſinon, *que la bonne foi, fût-elle bannie de chez tous les Princes, devoit trouver un aſyle dans le cœur d'un Roi de France.*

Je réclame votre témoignage, peuples d'Afrique. Vous fîtes priſonnier Louis IX, Prince dont la piété égaloit le courage, mais dont le Ciel éprouva quelquefois la vertu par des malheurs. Il convint avec vous du prix de ſa rançon. De retour dans ſes Etats, ne vous renvoya-t-il pas la ſomme entiere que vous lui demandiez, en vous faiſant remarquer l'erreur de votre calcul, dont il ne tenoit qu'à lui de profiter : perſuadé que la bonne foi devoit être gardée avec toutes les Nations du mon-

de, & à quelque prix que ce fût.

Italiens, je vous prends à témoins, n'avez-vous pas été forcés d'admirer la généroſité de Louis XII, qui abandonna à Maximilien les fruits & les émoluments d'une guerre dont il a preſque ſeul ſoutenu tout le fardeau, triomphant ainſi de ſon allié par ſon déſintéreſſement, comme il avoit triomphé de ſes ennemis par ſon courage.

La Flandre me ſervira encore de témoin. François I a la plus belle occaſion de ſe rendre maître des Pays-Bas; il n'avoit qu'à retenir en ſa puiſſance l'Empereur Charles-Quint, lorſque ce Prince imprudent lui demanda un paſſage par la France, pour aller châtier les Flamands révoltés. François I lui avoit donné ſa parole, & la lui tint. L'Europe vit alors une preuve bien éclatante de notre bonne foi : un Roi faire à un Empereur, ſon rival, l'accueil qu'on fait à un Etranger qu'on révere, l'embraſſer comme ſon ami, le ſuivre com-

me ſon compagnon, le laiſſer aller comme un allié dont on eſt ſûr, & lui donner les témoignages de la plus noble cordialité, malgré toutes les raiſons qu'il avoit de ſoupçonner la franchiſe de cet Empereur ; aimant mieux paroître trop crédule trop que défiant.

Enfin, pour ne pas parcourir toutes les régions où nous avons laiſſé des monuments de notre bonne foi, je ne veux que le ſuffrage de nos voiſins. Ne nous ont-ils pas trouvés, dans tous les temps, auſſi prompts & faciles à conclure la paix, que fermes & conſtants pour la maintenir ? Me trompé-je ? N'entends-je pas toute l'Europe élever la voix contre moi, & m'accuſer d'adulation ? Dites, ſi vous l'oſez, Anglois, que l'inconſtance nous fait rompre nos traités ; vous qui, tant que vous avez pu vous ſoutenir dans un coin de la France, n'en avez jamais conclu avec nous un ſeul ſur lequel on pût compter : toujours prêts à effacer avec votre épée ce

que votre plume n'avoit tracé qu'avec peine ; ſortant à regret de nos provinces ; y revenant toujours avec empreſſement, plus légers que les vents qui enfloient vos voiles, plus inconſtants que les flots qui portoient vos vaiſſeaux : ſi vous fûtes conſtants, ce n'eſt que dans le deſſein d'envahir notre Royaume.

Accuſez-nous de légéreté dans nos promeſſes & nos conventions, peuples de Sicile & d'Italie, vous qui, ſouvent domptés par notre courage, nous avez toujours vaincus par la ruſe ; échappant de nos mains, non avec l'effort audacieux du lion, mais avec la ſubtilité trompeuſe du ſerpent, promettant tout dans la crainte, ne tenant plus rien quand elle étoit paſſée, & reprenant auſſi-tôt tout ce qu'elle vous avoit forcés d'accorder.

Appellez-nous violateurs de traités, vous Eſpagnols, dont le Roi Ferdinand V trompa nos Rois dans toutes les occaſions où il put les tromper impu-

nément. Louis XII se plaignit hautement d'en avoir été trahi deux fois. Ferdinand, en convenant du fait, osa néanmoins accuser ce Monarque de mensonge; pourquoi? parce que Louis XII ne se plaignoit d'avoir été trompé que deux fois, tandis qu'il l'avoit été plus de dix.

Récriez-vous contre notre peu de foi, peuples d'Allemagne, vous que Charles-Quint dépouilla de cette ancienne simplicité qui faisoit votre caractere, pour vous former à tous les artifices de la politique la plus rafinée. Depuis ce temps, toujours fermes & inébranlables dans les combats, vous avez cessé de l'être dans vos promesses; sinceres par nature, vous êtes devenus faux par art; vous avez appris à feindre, par la seule crainte de ne pas paroître assez défiants.

Dites que nous ne respectons pas nos traités, vous Hollandois, qui tant de fois avez violé ceux que vous aviez conclus avec nous; trahissant la France plu-

tôt, à la vérité, par foibleſſe que par mauvaiſe volonté; ôtant votre confiance à vos vrais alliés, pour la donner à vos ennemis; vous liant tantôt avec une Puiſſance, & tantôt avec l'autre, ſelon que la crainte ou l'eſpérance vous conduiſoit, ſans vous attacher jamais à aucune; unis entre vous par le lien le plus étroit, & ne voyant rien de ſacré que votre intérêt.

Aiguiſez contre nous vos plumes ſatyriques, Ecrivains mercenaires d'Allemagne & des Pays-Bas, vous dont les ouvrages ſeroient peu vendus, s'ils n'étoient remplis de traits injurieux contre nous, auſſi groſſiers que le ſont ceux qui achettent vos écrits; publiez dans vos libelles, qu'on ne peut faire aucun fond ſur nos promeſſes & nos ſerments. Je ne vous oppoſerai que le ſeul Jules de l'Echelle, Italien d'origine, Allemand d'éducation & François de domicile, témoin, par conſéquent, oculaire; témoin d'autant moins ſuſpect, que ſa

critique eſt plus libre & plus hardie. Que dit donc cet Auteur? Que nous ſommes légers & inconſtants ſur pluſieurs objets, mais qu'à l'égard des alliances & des traités, aucune Nation du Monde ne les obſerva plus religieuſement que la Nation Françoiſe.

Mais quoi! n'aurions-nous jamais failli en ce point? Plût au Ciel que nous n'euſſions rien à nous reprocher ſur cet article! Oui, nous l'avouons ſans peine, nous avons rompu plus d'une fois des engagements ſolemnellement formés par nous avec d'autres peuples; mais dans quel temps? dans les commencements de notre Monarchie; dans ces temps d'ignorance, où les Francs encore groſſiers, & preſque barbares, méconnoiſſoient le droit des gens, & ne ſuivoient que la loi des armes. Dans quel temps encore? lorſqu'on impoſoit à nos Rois priſonniers des conditions dures & odieuſes, qu'on ne pouvoit exiger d'eux ſans injuſtice, & qu'ils ne pouvoient

accepter ſans opprobre. Dans quel temps enfin ? lorſque nos rivaux, ſe jouant ouvertement ou en ſecret de notre franchiſe, conjuroient entre eux notre perte, formoient des alliances, faiſoient des préparatifs de guerre, & nous autoriſoient non-ſeulement, par leur exemple, à rompre la paix, mais nous en faiſoient même une néceſſité.

Dans toutes les autres circonſtances, nous fûmes toujours conſtamment fideles à nos engagements, & nous le ſerons encore, s'il eſt poſſible, plus que jamais, ſous la régence d'un Prince juſte & éclairé, qui peut être trompé, à la vérité, défaut commun à tous les hommes, mais qui ne ſauroit tromper, caractere propre des Condés. Sa ſageſſe ſaura entretenir au-dehors la paix qu'il fait régner au-dedans, & qui ſera bientôt auſſi durable ſous la minorité du jeune Monarque, qu'elle le fut ſous l'empire du vieux Saturne. Héros dans la guerre, le grand Condé montra

à l'Europe conjurée contre nous, combien nous étions redoutables dans les combats. Héros dans la paix, ſon petit-fils apprendra à l'Europe pacifiée combien nous ſommes fideles dans nos traités & dans nos promeſſes.

Il eſt un quatrieme devoir, dans l'obſervation duquel la conſtance eſt encore plus indiſpenſable; devoir de tous les temps & de tous les pays; devoir impoſé à tous les hommes en général, & à chacun en particulier : c'eſt le culte de la Religion. C'eſt ici ſur-tout que notre conſtance s'eſt fait remarquer; non ſans avoir eſſuyé de violents aſſauts, des chocs terribles, mais ſans avoir jamais ſuccombé. Nous eûmes à lutter, en trois temps différents, contre trois héréſies diverſes, l'une étrangere, l'autre voiſine, la troiſieme inteſtine & domeſtique. Différents ennemis, différents combats, ſuccès différents.

Sous le regne de Clovis ſe répandoit de toutes parts l'héréſie de l'impie Arius;

Défendue par les Evêques, ſoutenue par les Empereurs, préconiſée par les femmes, accréditée par le ſuffrage des peuples les plus puiſſants, cette erreur faiſoit les progrès les plus rapides. Ce n'étoit plus de l'Orient que nous venoit la lumiere, mais une nuit épaiſſe, qui, enveloppant l'Univers de ſon ombre, ſembloit obſcurcir la divinité même de Jeſus-Chriſt ; & comme dans une tempête une nuée orageuſe eſt pouſſée & remplacée par une autre, l'Arianiſme ne fut pas plutôt chaſſé de l'Orient, qu'une héréſie non moins abominable y vint s'établir, & infecter les Cours des Empereurs ; l'héréſie d'Eutichès : erreur affreuſe, qui, par le plus monſtrueux mêlange, confondoit les deux natures de l'Homme-Dieu. Dans cet aveuglement, preſqu'univerſel, quel danger ne courut pas la France, d'être entraînée dans le naufrage général, & de ſe laiſſer ſéduire par l'une ou l'autre de ces erreurs ? Car, hélas ! nous nous laiſſons aller au

torrent de l'exemple pour la foi comme pour les mœurs. Cependant Clovis, avec toute ſa Nation, mépriſa les nouveautés Orientales. Inviolablement attaché aux dogmes de l'Egliſe Romaine, il aima mieux croire tout ſeul à ſes oracles infaillibles, & ſuivre la vérité, que d'embraſſer l'erreur, & de s'égarer avec tous les peuples & les Rois de la terre. Le monde chrétien avoit été étonné de ſe voir tout-à-coup Arien. Voici un prodige plus grand encore : c'eſt un Roi de France ortodoxe dans un ſiecle Arien ou Eutychéen.

Après avoir triomphé de ces héréſies étrangeres, il fallut long-temps après nous armer de nouveau contre une autre plus voiſine ; mais non moins redoutable, contre celle des Albigeois ; héréſie déteſtable, enfantée & nourrie dans le Languedoc, formée des reſtes impurs du Manichéiſme, & de l'erreur des Gnoſtiques, d'autant plus conta-

gieuſe, qu'elle étoit plus infâme; car, ſemblable à un torrent bourbeux, qui plus il entraîne de limon, plus il ſouille aiſément les campagnes ſur leſquelles il ſe répand, plus une erreur autoriſe d'abominations, plus elle gagne & s'accrédite parmi les peuples qui l'avoiſinent. Il fallut donc oppoſer une forte digue au torrent de cette erreur qui nous menaçoit de ſi près. Nous l'oppoſâmes; ce n'eſt point aſſez. Nous chaſſâmes l'héréſie de retranchements en retranchements, de villes en villes, de provinces en provinces, juſqu'à ce que laſſée enfin des vains efforts qu'elle fit pour ſe ſoutenir, elle fut contrainte de ſortir de la France, & de ſe ſauver en murmurant chez les peuples étrangers.

Mais de plus grands combats étoient réſervés à notre conſtance. La France vit tout-à-coup ſortir de ſon ſein l'héréſie que Calvin enfanta dans les ténebres, & qui anéantiſſoit le culte divin, ſous prétexte de le rétablir, en nous pré-

ſentant un Dieu ſans miſéricorde ; des Hommes ſans liberté ; des Temples ſans Autels ; des Sacrements ſans réalité, cherchant ainſi à bâtir une Egliſe nouvelle ſans chef, ſans regles, ſans fondements ſur les ruines de l'ancienne.

Cette héréſie étoit domeſtique, elle étoit opiniâtre, & armée. Nous ne pûmes la combattre ſans déchirer nos propres entrailles. Nous l'avons combattue, & le ſuccès à couronné notre conſtance. Elle s'étoit emparée de nos places par ſurpriſe ; nous l'en avons chaſſée. Ses mains ſacrileges avoient érigé des temples, nous les avons abattus. Elle nous avoit enlevé un grand Roi, (1) nous le lui avons repris. Elle avoit envahi la plus grande partie du Royaume, nous lui avons ravi ſes conquêtes. Elle a lutté pendant un ſiecle pour ſe fixer en France, & pendant un ſiecle auſſi, nous avons fait nos efforts pour la chaſſer ou l'exterminer, & notre conſtance en eſt venue à bout.

(1) Henri IV.

Comparez maintenant, Peuples étrangers, votre perſévérance dans le culte avec la nôtre. Mais que dis-je? C'eſt à regret que nous l'emportons ſur vous en ce point. Nous ne voudrions pas vous le céder, à la vérité; mais nous gémiſſons de notre victoire.

Allemagne, que ton ſort me paroît à plaindre! ſéduite par les rêveries d'un Moine apoſtat, d'un Prêtre débauché, échauffée par ſes clameurs ſéditieuſes, tu entras tout-à-coup en fureur. Tu oſas attaquer le chef de la Religion. Tu déchiras le ſein de l'Egliſe. Tu mis en pieces ſes membres; les meurtres, les vols, les ſacrileges n'aſſouvirent point ta rage, & ta frénétique ivreſſe ſemble durer encore.

Suede, Dannemarck, Royaumes où le Chriſtianiſme étoit jadis ſi floriſſant, que je plains aujourd'hui votre deſtin! Vous fûtes enveloppés dans l'horrible incendie que Luther, armé du flambeau de l'héréſie, alluma dans toute l'Allemagne, & vous dormez encore paiſi-

blement ſur l'affreux bûcher où votre premiere Religion fut immolée.

Je ſuis touché de votre aveuglement, nobles & fideles Cantons, vous qui, entraînés par les diſcours, dirai-je d'un Prêtre (1), ou d'un Gladiateur, d'un homme certainement plus propre à faire de vous des ſoldats que des théologiens, avez fait un honteux divorce avec l'Egliſe & avec vous-mêmes. Auſſi peu ſcrupuleux de manquer de foi à Dieu, que vous craignez d'en manquer aux hommes, & non moins opiniâtres dans vos erreurs.

Angleterre, ton malheur m'afflige; tu éprouvas tour-à-tour dans un de tes Souverains, tantôt un défenſeur, tantôt un perſécuteur de ta foi. Auſſi indulgente pour ſes opinions que pour ſes amours, tu fis ton Souverain Pontife de ton Roi. Tu choiſis celui qui te donnoit des loix, pour te preſcrire les re-

(2) Zvingle.

gles de ton culte, & de ta croyance. Un ſchiſme déplorable fut le prix de tes lâches complaiſances pour Henri VIII. Aujourd'hui environnée de mille fantômes de Religions, tu ſembles les approuver toutes & n'en embraſſes aucunes.

Hollande, j'ai pitié de ton ſort. Auſſi raſſurée contre les flots écumants de la Mer, que tu l'es peu contre le déluge d'erreurs & d'héréſies qui ſe répand dans ton ſein, tu oppoſes aux uns une digue éternelle, tandis que tu laiſſes pénétrer les autres juſqu'au milieu de tes villes. D'un côté je te vois tellement fortifiée contre l'élément dont tu es entourée, que tu ſembles ſupérieure à tous ſes efforts; de l'autre tu es ſi peu défendue contre le torrent des opinions condamnées par l'Egliſe, que la foi du plus grand nombre de tes habitants a déjà fait le plus triſte naufrage.

Eſpagne, ton zele pour la foi eſt louable ſans doute, le ſuperſtitieux Judaïſme

& le Mahométiſme infâme, ſont enfin bannis de tes états. Tu mérites le glorieux ſurnom de *Catholique*. Titre auguſte dont tu ſoutiens toute la grandeur. Mais j'en ſuis peu étonné. Tu aurois peut-être beaucoup moins de religion, s'il t'étoit plus libre de n'en point avoir.

Pour toi, France, la plus chrétienne des Monarchies, malgré la plus grande liberté de croyance, & ſi nous comptons les ſiecles, la plus conſtamment attachée à l'Egliſe Catholique; nous n'avons qu'à te féliciter. Le vaiſſeau précieux de ta foi fut ſouvent agité; mais jamais ſubmergé, & comme nous l'augurons, ne le ſera jamais.

Que l'erreur nouvelle ſortie des Pays-Bas, n'alarme point ta Religion. C'eſt un ſerpent tortueux, qui tantôt fait entendre des ſifflements menaçants, & tantôt des gémiſſements capables d'attendrir; mais tu as vaincu d'autres monſtres, & tu triompheras encore de celui-ci. C'eſt

la victoire que demande pour toi au Ciel notre Souverain Pontife, Benoît XIII, qui releve la ſainteté de ſon nom, par celle de ſa conduite, & qui étoit déjà parvenu à la plus ſublime vertu, avant qu'il fut élevé à la plus ſublime dignité. C'eſt le vœu de Louis XV, Prince doué d'une piété au-deſſus de ſon âge, & héritier de toutes les qualités de Louis-le-Grand; mais ſur-tout du zele que ce Monarque montra pour la Religion. C'eſt le vœu de tous les Princes du ſang Royal, & en particulier de Louis Duc d'Orléans, Prince auſſi ſoumis à la voix de l'Egliſe, qu'il l'eſt aux ordres du Monarque. C'eſt le vœu du Prince de Condé, dont l'eſprit ſage & éclairé ne paroît pas moins ennemi de la nouveauté dans les affaires de Religion, que dans celles de l'Etat. Le Ciel l'exaucera, ſans doute, ce vœu unanime de toute la France. C'eſt ce que nous avons lieu d'attendre des travaux immenſes du ſavant Cardinal, Evêque de Meaux, le

modele de l'ancienne diſcipline, & l'oracle de la foi des premiers ſiecles ; du zele infatigable de ſes illuſtres confreres ; de la ſage vigilance du Nonce Apoſtolique, Miniſtre auſſi agréable au Roi, qu'interprete fidele du Souverain Pontife ; des efforts réunis de tous les Princes de l'Egliſe Gallicane ; Prélats, dont la doctrine égale le zele & la vertu ; enfin, des prieres ferventes de tous les gens de bien. Laiſſons frémir en vain les méchants qui voient chaque jour diminuer leur nombre ainſi que leurs eſpérances. La fleur de la nouveauté commence à ſe paſſer. Le maſque de l'erreur eſt tombé, & nous laiſſe appercevoir l'héréſie de Calvin au travers du fard qui la couvre encore.

Raſſurés par tant d'heureux augures, François, n'en doutez point, vous gagnerez votre cauſe. Et la conſtance que vous eûtes en tout temps à maintenir la forme de votre gouvernement ; à ſoutenir votre réputation dans les armes ;

à remplir vos engagemens & vos promeſſes, vous l'aurez auſſi pour defendre votre Religion. Ainſi, vous apprendrez à l'Univers que vous êtes conſtants où il faut l'être, je crois l'avoir démontré; & que ſi vous êtes légers, ce n'eſt que dans les choſes où il eſt permis de l'être. C'eſt ce qui me reſte à vous prouver dans le ſeconde partie de ce Diſcours, où je prendrai auſſi un ton plus léger & moins grave.

SECONDE PARTIE.

Un homme eſt vîte à la courſe, léger à la danſe, on ne lui en fait pas un crime. Pourquoi ? Parce qu'il a de la vîteſſe & de la légéreté où il en faut. Voyons donc en quoi notre inconſtance ſe découvre. C'eſt, ſi je ne me trompe dans les termes qui compoſent notre langue, dans nos modes pour les ajuſtements, dans notre goût pour les édifices, dans notre paſſion pour les jeux, & les autres arts d'agrément & de plaiſir. Tels

ſont les objets ſeuls, ou du moins les principaux, ſur leſquels ſe manifeſte notre légéreté. Mais examinons ſi en ce point nous ne méritons pas plutôt des éloges que du blâme, ou tout au moins de l'indulgence.

Horace, vous dont le goût étoit ſi exquis, & le jugement ſi ſûr, que penſez-vous des mots dont une langue eſt compoſée? Vous les comparez aux feuilles que le vent agite, & qui ſe renouvellent tous les ans. Il eſt donc permis de ſubſtituer de nouveaux mots aux termes qui ont vieilli; oui; & il le ſera toujours, tant que la langue ſera ſoumiſe à l'uſage, qui en eſt l'arbitre & la regle: tel a été le ſort de langue d'Athenes; tel eſt celui de toutes les langues du monde, tant qu'elles ſont vivantes & en vogue parmi les hommes, elles ſont ſuſceptibles de changements.

Mais n'eſt-il pas à craindre que la pureté d'une langue, ne ſouffre de la liberté qu'on à d'y haſarder de nouveaux

veaux mots ? Sans doute, ſi on uſe de cette liberté ſans jugement & ſans goût ; mais c'eſt l'induſtrie & la ſagacité qui réglent nos caprices : & la fineſſe de notre goût ſe montre juſques dans notre inconſtance. Juſqu'à préſent, la langue françoiſe n'a pas lieu de ſe repentir de notre legéreté. En effet, quel tort lui avons-nous fait par notre inconſtance ? Nous l'avons purgée de termes barbares qui la défiguroient ; d'expreſſions dures qui la rendoient déſagréables ; de mots vuides de ſens qui l'affoibliſſoient ; de termes empoulés qui l'enfloient ; de termes ridiculement pompeux, que la vérité rejettoit ; de termes enfin, dérivés du grec avec trop d'affectation, qui lui ôtoient de ſa noble ſimplicité. Si notre langue peut ſe plaindre de notre légéreté à cet égard, que le fer ſe plaigne donc de la lime qui lui enleve ſa rouille ; l'or du feu qui le purifie, & le diamant du ſable qui le polit & rend ſon éclat plus vif.

Quels heureux changements, au contraire, notre légéreté n'a-t'elle pas opérés dans notre langne ? Les mêmes que la main habile de l'ouvrier produit ſur l'ivoire & ſur la pierre précieuſe. Elle lui a donné de nouvelles graces ; elle l'a ornée & embellie. Elle l'a enrichie de termes brillants ſans fard, coulants ſans fadeur, énergiques ſans dureté, élégants, naturels, & propres à énoncer tout ce qu'on veut dire ou écrire. Déjà le diſcours familier à ſes manieres de parler enjouées & agréables. Le genre Epiſtolier, ſon ſtyle ſimple & non recherché. La fable, ſes expreſſions naïves ; l'Epigrame, ſes pointes légéres & piquantes ; la Satyre, ſes tournures mordantes & pleines de ſel ; l'Ode, ſes tours harmonieux & ſublimes ; la Tragédie, ſes termes pompeux & lugubres ; la Comédie, ſes plaiſanteries & ſes bons mots ; l'Epopée même ſe montre parmi nous avec toute ſa nobleſſe & toute ſa candeur. Toutes les ſciences qui ont paru

ſi long temps muetes en France, ou qui ne pouvoient ſe faire entendre que par le ſecours de la langue des Romains, ſont devenues éloquentes de nos jours, & ne manquent plus de termes pour s'exprimer en François. La Théologie en à pour développer ſes myſteres. La Philoſophie en à pour expliquer les ſecrets de la Nature. Les Mathématiques en ont pour enſeigner leurs calculs & leurs dimentions. Les Arts en tout genre que nous cultivons, parlent auſſi notre langue, nous avons pour les apprendre, autant de termes propres & choiſis, que d'inſtruments commodes pour les perfectionner. Otez-nous cette légéreté qui nous rend ſi fertiles à inventer de nouveaux mots, vous verrez bientôt diſparoître toutes les richeſſes de notre langue, vous la verrez comme autrefois, maigre, languiſſante, pauvre, défigurée & dépouillée des mots même les plus néceſſaires dans le commerce de la vie. Rendez-nous là-cette légéreté acti-

ve & laborieuſe, notre langue deviendra plus riche de jour en jour. Elle ſera (& elle l'eſt déjà) la premiere de toutes les langues vivantes: elle l'emportera ſur la langue Allemande par ſa douceur ; ſur l'Angloiſe par ſa délicateſſe ; ſur l'Italienne par ſa nobleſſe ; ſur l'Eſpagnole par ſon naturel, & elle ne ſera pas ſeulement la Reine de toutes les langues ; mais la langue de tous les Rois. déjà, elle eſt admiſe à la cour de tous les Princes de l'Europe, dans leurs Conſeils, à leurs tables & ſur leurs théatres : s'ils ſe plaignent de ſa légéreté, ce n'eſt que dans la crainte de la voir changer au moment où ils ſe flattent de la mieux ſavoir ; à-peu-près comme on voit s'envoler de deſſus leurs perſonnes nos modes qu'ils ne ceſſent de blâmer en ne ceſſant de les imiter.

Si les Etrangers n'accuſoient que notre luxe exceſſif & ſans bornes, qui confond tous les rangs & toutes les conditions, ils auroient ſans doute raiſon ;

mais qu'ils nous faſſent un crime de cet amour pour la nouveauté, qui nous porte à changer la forme ou la couleur de nos habillements, c'eſt ce qui nous paroît de la plus grande injuſtice. En effet, pourquoi ne ſeroit-il pas permis à l'homme d'imiter la Nature, qui prend une parure différente à toutes les ſaiſons : & qui ſe couvre d'un noir ſombre en Hyver ; d'un verd riant au Printemps ; d'un jaune éclatant en Été ; & d'un pourpre agréable en Automme. Quoi ! Elle changera d'habillements, & avec grace, juſqu'à quatre fois dans l'année, & l'on nous blâmeroit d'en changer trois fois ! Faudroit-il donc nous vêtir comme les oiſeaux, qui portent toujours le même plumage. N'eſt-il pas plus prudent & plus convenable de nous conformer aux vues de la Nature ? Si elle n'a affecté à l'homme, en le formant, aucun vêtement particulier, n'eſt-ce pas pour lui laiſſer la liberté de s'en choiſir un à ſon gré ? On ra-

conte d'un Peintre qui avoit l'imagination plaiſante, qu'ayant à repréſenter dans un tableau tous les Peuples avec leurs différentes manieres de s'habiller, les peignit tous vêtus à la façon de leur pays, excepté le François, auprès duquel il ſe contenta de peindre des étoffes de diverſes couleurs & une paire de ciſeaux, comme pour le laiſſer maître de ſe tailler un habit à ſon goût, & de la couleur qu'il voudroit. Ce que le génie du Peintre exécuta dans cette occaſion, la Nature ne l'a-t-elle pas fait en formant les animaux? Elle a couvert les uns de poils, les autres de plumes: il n'y a que l'homme auquel elle n'a donné aucune parure propre, afin que tout ſervît à l'orner ou à le couvrir; la toiſon de la brebis, les entrailles du ver à ſoie, le ſang de la cochenille, l'écorce des arbres, les métaux, les perles, les diamants & toutes les dépouilles de la terre. La plupart des hommes ont profité de ce bienfait ineſtimable de la nature;

mais comme des eſclaves, qui avec la couleur de leur livrée, qu'ils n'oſent changer, portent en tous lieux les marques de leur ſervitude. Pour nous, en ne nous aſſujettiſſant à aucune ſorte d'habillements, nous faiſons voir la liberté de notre état, & la nobleſſe de notre origine. Nous recevons des mains de la nature la matiere de nos vêtements; mais nous lui donnons telle forme qu'il nous plaît, & nous la conſervons, tant qu'elle nous fait plaiſir.

Qu'on ne diſe pas que notre goût, changeant pour les habits, nuiſe à leur élégance, ni même à leur propreté. Tous nos ajuſtements, (je parle de ceux des hommes, & non pas de ceux des femmes auxquelles je laiſſe le ſoin de juſtifier, ſi elles peuvent, leur légéreté exceſſivement capricieuſe en ce point,) tous nos ajuſtements, dis-je, ont de l'honnêteté & de la grace par eux-mêmes; ou en acquierent par la maniere dont nous nous en ſervons. Semblables

à ce philoſophe (1) qui, (choſe étonnante dans un philoſophe) avoit tant d'adreſſe & de goût pour s'habiller, que toutes ſortes d'habits lui alloient bien.

Je veux cependant que notre légéreté introduiſe quelques défauts dans nos habillements. Cette légéreté les corrige auſſi-tôt, enſorte que le mal & le remede coulent de la même ſource. Ainſi, nous nous ſommes défaits de la vieille mode de porter des haut-de-chauſſes d'une largeur exceſſive, mode que nous tenions des anciens Gaulois, & que nous avons renvoyée aux Suiſſes. Ainſi nous avons quitté & abandonné aux Eſpagnols cet habillement court fait en forme de cuiraſſe qui ne couvroit l'homme qu'à demi; & ſembloit le partager par le milieu du corps. Ainſi nous avons relégué chez les Grecs cette chauſſure théatrale, dont ils furent les auteurs, & ou le pied & la jambe ſe

(1) Cyrénée.

trouvoient également embarraſſés pour marcher. Ainſi en retranchant ſucceſſivement ce qu'il y avoit d'incommode, & de défectueux dans notre habillement; nous ſommes parvenus à nous en faire un qui nous allât bien dans tous les temps, & dans tous lieux; commode dans le particulier, & décent en public, propre pour la guerre, comme pour la paix, pour le repos, comme pour le travail; un habillement qui monte juſqu'au cou ſans l'étrangler, qui tombe ſur les genoux, ſans traîner juſqu'à terre; qui couvre les bras, ſans les ſurcharger; qui ſerre le corps, ſans le gêner; qui, loin de gâter la taille, la fait paroître avec plus d'avantage; un habillement enfin, qui ſied ſi bien aux hommes de tout âge & de tout état, qu'il ſemble n'avoir plus beſoin de changement; & en effet, depuis long-temps on n'y en a fait aucun.

Je ſais quels ſiniſtres préſages de prétendus maîtres dant l'art politique, tirent

de la moindre atteinte portée aux coutumes anciennes d'un Etat. Je ſais que des devins de Babylone prédirent la ruine de l'empire des Perſes, pour avoir vu un glaive Perſan transformé en épée Macédonienne. Mais ne nous effrayons pas des vaines prophéties de ces hommes qui annoncent les révolutions : nos modes, toujours changeantes, n'ont rien changé, juſqu'à préſent, à la conſtitution de notre Monarchie. Je dis plus ; ſi l'on peut ajouter foi aux rêveries de la ſcience augurale, ce ſeroit à nos voiſins, qui imitent nos ajuſtements à l'envi, à trembler pour leurs gouvernements, & non point à nous, qui n'avons jamais copié aucun de leurs uſages, dans la maniere de nous habiller. Auſſi un Ecrivain Flamand, dont j'ignore le nom, s'efforce-t-il de perſuader aux Suiſſes & aux Allemands, qu'ils ſeront bientôt tout François, s'ils continuent à en prendre les modes : prédiction flatteuſe pour nous. Mais que

cet Auteur calme ſes craintes, & que les peuples qu'il cherche à alarmer par ſes menaces, ſe raſſurent. Si nous ſommes charmés de leur fournir des modes, nous n'ambitionnons point de leur donner des loix. Nous ne voulons régner ſur eux que par notre goût. S'ils ont un joug à redouter, ce ſera le même auquel nous ſommes aſſujettis, celui de l'uſage, tyran des Nations, différent par-tout, nulle part plus agréable & plus léger qu'en France. Mais ſi c'eſt pour nous un plaiſir de preſcrire ainſi, à des peuples libres & indépendants, la forme de leurs ajuſtements, ce que les Romains même ne purent faire à l'égard des peuples qu'ils avoient vaincus, ce n'en eſt pas un moindre pour eux, de nous ſuivre & de nous obéir en ce point. Qu'ils jouiſſent donc des fruits précieux de notre légereté, fertile en nouvelles modes; qu'ils la blâment tant qu'ils voudront dans leurs diſcours, pourvu qu'ils la juſtifient par leur cou-

duite ; mais qu'ils viennent voir de plus près, si notre légéreté n'a pas nui, du moins, à nos édifices.

Voyagez en France, généreux Allemand, si vos occupations vous le permettent ; car vous le pouvez d'ailleurs en toute sûreté, n'y ayant plus de guerre entre vous & nous. Daignez entrer dans quelques-unes de nos maisons : vous y verrez, comme autrefois, la simplicité, la candeur, la franchise peintes sur nos visages ; nous n'avons point changé à cet égard. Mais vous trouverez quelque différence dans nos bâtiments. Vous n'y appercevrez pas, comme jadis, une porte basse & étroite, où vous auriez peine à passer ; mais une entrée noble & spatieuse, qui ne vous gênera en aucune maniere. Vous ne monterez plus par des degrés tournants & malaisés, où vous n'auriez pu sans danger avancer un pied devant l'autre ; mais un escalier large & commode, où vous marcherez aussi sûrement que sur un

plancher uni. On ne vous conduira pas dans des appartements écrasés & obscurs, où vous auriez cherché le jour en plein midi; mais dans des sallons bien ajourés, & ornés de glaces, où vous serez agréablement surpris de voir un autre vous-même venir à votre rencontre, & votre image se multiplier autour de vous. Nos édifices ne sont plus couverts de ces toîts élevés en pointes, & dont la pente difforme, descendant presque jusqu'à terre, changeoit la moitié de la maison en grenier; mais d'un toît coupé à la hauteur convenable, & relevé par une corniche élégante. Tous les étages sont également habitables, & par leur gaieté, vous invitent à y monter.

Voulez-vous à présent que je vous mene à une de nos campagnes? Vous retrouverez la ville au milieu des champs. Tout vous y paroîtra changé, mais en bien. Vous n'irez plus chercher la maison enterrée au pied d'une montagne,

ou cachée dans la ſombre épaiſſeur d'une forêt. Autrefois vous ne l'auriez rencontrée qu'en vous précipitant dedans; aujourd'hui, placée ſur le penchant d'une colline, ou bâtie au milieu d'une plaine riante, elle ſe préſente de loin à tous les regards. Pour y arriver, vous n'aurez point à franchir ces foſſés profonds, qui la rendoient également inacceſſible aux amis & aux ennemis; mais vous y ſerez conduit par une allée large & facile, qui vous fera connoître que vous entrez, non dans un pays ennemi, mais chez des perſonnes qui ſe feront une fête de vous recevoir. Aux environs, vous ne verrez point d'eaux croupiſſantes & marécageuſes, dont les habitants importuns ſemblent inſulter, par leurs croaſſements, tous ceux qui viennent rendre viſite au maître de la maiſon; mais des jets-d'eau agréables, qui, par leur murmure, ſemblent ſe réjouir lorſque vous arrivez, ou ſe plaindre, quand vous ſortez, de ce que vous par-

tez ſi-tôt. Vous n'entrerez pas dans un château flanqué d'épaiſſes tours, & qui aura plus l'air d'une place forte, que d'un lieu de plaiſance; mais dans une maiſon d'une architecture gaie & leſte, d'un aſpect charmant, recevant le jour de tous les côtés; telle, en un mot, que l'auroit ſouhaitée ce Romain, qui en vouloit une toute compoſée de fenêtres. Vous y chercherez en vain ces ſculptures & ces peintures antiques, appliquées ſur les murs, ornements travaillés avec plus de ſomptuoſité que de goût. Ils ne ſont plus d'uſage; ils ſont remplacés par une nudité ſimple & noble, qui demande peu de travail, mais qui a toute la grace & l'élégance imaginable.

Quand vous aurez parcouru tous ces objets, je vous prierai de me dire, ſi notre légéreté, qui a fait tant d'heureux changements à nos édifices, qui les a élevés, éclairés, agrandis, dégagés, égayés, embellis, vous paroît encore auſſi blâmable. Quoi! aimeriez-

vous mieux que nous imitaſſions la conſtance ridicule des Chinois, qui, voyant pour la premiere fois des vaiſſeaux d'Europe, en admirerent la grandeur, la hardieſſe & la légéreté, & refuſerent cependant d'en faire de ſemblables ; pourquoi ? parce que leurs ancêtres leur avoient appris une autre maniere de les conſtruire ; comme ſi c'étoit un crime d'ajouter aux découvertes de nos peres, de perfectionner leurs inventions, & que parce qu'ils ont ſouvent manqué de goût, il ne nous fût pas permis d'en avoir davantage.

Mais que vois-je ? c'eſt un repas qui vous eſt offert pour vous délaſſer de votre promenade ; il fut préparé à la hâte, mais il n'en ſera pas moins exquis : tout y ſera nouveau pour vous ; les ragoûts, les aſſaiſonnements, excepté le vin. On vous en donnera du vieux. Ici je ne crains pas que vous nous reprochiez faſtidieuſement notre inconſtance ; vous l'approuverez ſûrement, ſi

vous avez le palais délicat. Tant de mêts apprêtés à la nouvelle mode, réveilleront agréablement votre apétit. Après le repas, on vous invitera à jouer, non pour vous gagner votre argent, mais pour vous amuſer. On apportera des cartes; on vous propoſera un nouveau jeu. Quoi! dites-vous, encore un nouveau jeu! & vous l'approuvez! Je ne le blâme ni ne l'approuve. Je ne trouve de repréhenſible dans le jeu que ce qui n'eſt pas jeu. J'y déſapprouve l'emportement, l'intérêt, la tromperie; mais je n'y ſaurois blâmer la légéreté: ſa nature même eſt d'être léger; c'eſt un divertiſſement qu'on doit pouvoir prendre & quitter quand on veut.

Mais laiſſons-là le jeu: voici d'autres amuſements. C'eſt une troupe choiſie de muſiciens qui veulent vous donner le plaiſir d'entendre un nouveau concert. Quoi? Vous écriez-vous? Du nouveau juſques dans la muſique! Oui du nouveau; & ſi vous le trouvez bon,

nous vous ferons voir encore des danſes nouvelles, & compoſées ſur des airs d'un goût abſolument nouveau. Quoi! vous oſez me propoſer de pareils divertiſſements? Pourquoi non? Ils nous plaiſent. Ignorez-vous donc, me direz-vous, ce que le ſage Platon penſoit, non-ſeulement du jeu; mais de la danſe & de la muſique; par quelles loix ſéveres il défendoit la nouveauté dans ces arts comme funeſte aux états? Je le ſais, j'ai admiré ce Légiſlateur; mais je n'ai jamais été de ſon avis ſur ce point. Comment me perſuader, en effet, que la fortune d'un empire dépende des inflexions plus ou moins fortes qu'un chanteur donne à ſa voix, ou que les ſauts hardis d'un danſeur, puiſſent en ébranler la conſtitution? Que ce Philoſophe s'en alarme, s'il veut, & qu'il appréhende ces malheurs pour ſa république imaginaire, & mal établie. La nôtre eſt appuyée ſur des fondements trop ſolides, pour craindre que

les cadences d'une voix brillante, ou les mouvements d'une danſe animée puiſſent la renverſer jamais. Ce n'eſt pas que j'approuve dans le chant cette langueur voluptueuſe qui l'affadit; dans la danſe cette moleſſe lubrique qui la rend indécente. Je voudrois qu'on fût plus ſévere ſur l'un & ſur l'autre; mais puiſque ces arts ſont faits pour l'amuſement, ſans donte il y faut de la variété, qui eſt la mere du plaiſir, & non une ennuyeuſe monotonie qui engendre le dégoût & la ſatiété. Or, qui leur donnera cette variété agréable & charmante ſi ce n'eſt la ſagacité d'un eſprit curieux & léger? ſemblable en ce point à l'abeille induſtrieuſe, qui voltige de fleur en fleur, ſans s'arrêter long-temps ſur la même, & en tire ces ſucs exquis, dont elle compoſe une liqueur digne des Dieux, c'eſt-à-dire, des hommes qui ont le goût fin & délicat.

Que le pareſſeux Frêlon n'inſulte donc plus l'Abeille adroite & laborieuſe;

que les peuples ſans goût & ſans génie, s'il en eſt de tels, ceſſent donc de nous faire un crime de notre légéreté, de cette légéreté, qui n'a rien de nuiſible par elle-même; qui eſt la ſource de mille agréments; qui ne ſe montre que dans les choſes légeres, ſans exclure la gravité dans les choſes graves, & qui bien loin d'être ennemie de la conſtance, ſemble lui donner la main pour joindre l'agréable à l'utile. Et nous, François, mépriſons un reproche auſſi mal fondé; non que ce reproche dût nous paroître mépriſable, s'il étoit juſte; mais parce que c'eſt la ſeule ignorance ou l'envie qui nous le fait, & parce qu'il eſt de la généroſité d'un cœur françois de le pardonner.

FIN.

DISCOURS

QUI a remporté le prix en 1771, ſur l'Utilité & les avantages d'une Société académique, conſacré en méme-temps à la Religion & aux Lettres (1).

SI les Lettres ornent l'eſprit, c'eſt à la Religion à former le cœur. Les premieres peuvent bien faire les hommes célebres, les philoſophes profonds, les ſavants qu'on admire; ces hommes enfin dont le génie éclaire l'Univers, & dont les noms ſont ſûrs de voler à la poſtérité. Mais c'eſt à la ſeconde à faire les vrais ſages, les amis ſolides, les magiſtrats integres, les citoyens ver-

(1) Ce Diſcours a été couronné à l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen.

tueux, ces hommes, enfin, juſtes & irréprochables, dont la conduite & les mœurs raviſſent notre vénération, & ſe font décerner des autels.

Je ſais que les Lettres profanes toutes ſeules pevent donner auſſi des vertus à l'homme; mais quelles vertus, ſi nous les comparons à celles que la Religion inſpire! Elles n'en ſont qu'une vaine ombre, elles n'en ont que l'éclat trompeur, ſans en avoir la force ni la ſolidité. Vertus toutes morales, elles ne ſont guere même que des vices déguiſés, pour me ſervir de l'expreſſion du célebre Auteur des Maximes. Si elles foulent l'orgueil aux pieds, c'eſt par un autre orgueil; ſi elles dédaignent les roſes de la volupté, ce n'eſt pas pour ſe couronner des épines de la mortification. Les vraies vertus ſont celles que le Ciel couronne, & il ne couronne que celles qu'il voit marquées du ſceau du Chriſtianiſme.

Qu'il ſeroit donc à ſouhaiter que

l'homme ne ſéparât jamais l'étude de la Religion, qui donne les vertus, de la culture des Lettres, qui ne donnent que les connoiſſances; qu'il ne négligeât pas ſon cœur pour ne ſonger qu'à ſon eſprit; & qu'en devenant plus ſavant, il devint auſſi toujours plus vertueux & plus ſage!

Tel a ſans doute été le but du premier Sage qui forma une Académie. Socrate ſongeoit bien plus à rendre ſes diſciples meilleurs, qu'à les rendre plus éclairés: il leur parloit bien plus ſouvent de ce qu'ils devoient faire, que de ce qu'ils devoient ſavoir; il aimoit mieux leur tracer des leçons de ſageſſe que des préceptes d'éloquence.

Tel a été, ſur-tout, le but de la plupart des philoſophes chrétiens, qui, après les Socrate & les Platon, ont inſtitué des Sociétés littéraires.

Qu'on en juge par le ſoin qu'ils ont eu preſque tous d'exiger, dans chaque ouvrage propoſé à l'émulation des jeunes

Littérateurs, un hommage particulier pour la Divinité. En impoſant cette loi ſi ſage aux athletes que l'amour de la gloire conduit dans la carriere, qu'ont prétendu ces pieux Inſtituteurs? ſinon leur faire entendre que le laurier d'honneur qu'on fait briller à leurs yeux, eſt bien moins deſtiné à couronner leurs talents, que leurs mœurs & leurs vertus; que leurs ſuccès les plus brillants ſeroient comptés pour rien, s'ils n'étoient au moins avoués par la Religion; que la ſcience enfle l'eſprit & l'égare, à moins que cette Religion ſainte ne lui prête le fil précieux qui doit le guider dans le dédale immenſe des connoiſſances humaines, & le ramener à l'Auteur des merveilles qu'il a parcourues.

Qu'on en juge encore par les titres auguſtes de Saints & de Saintes, ſous l'invocation deſquels la plupart des Académies chrétiennes ſe font gloire d'être érigées. Pourquoi auroient-elles été chercher

chercher dans nos Temples & ſur nos Autels ces patrons & ces protecteurs ? ſi ce n'eſt pour apprendre d'eux que toutes les ſciences humaines ne ſont que vanité, ſi elles ne nous conduiſent à la ſcience éminente qui fait les ſaints.

Mais, il faut en convenir, quelques pieuſes qu'aient été les intentions de leurs illuſtres Fondateurs, la Religion n'eſt pas toujours l'objet principal de ces Sociétés ſavantes & reſpectables. La culture des Sciences & des Arts ſemble abſorber toutes leurs veilles & tous leurs efforts. Dans pluſieurs, la Religion n'a que le ſecond rang ; elle n'y entre guere que comme un acceſſoire ; à peine oſe-t elle s'y montrer encore. Les foibles hommages qu'on lui réſerve, ſont, hélas ! toujours relégués aux dernieres lignes d'un diſcours ſouvent tout profane, & ſemé même quelquefois des maximes les plus anti-chrétiennes.

Ce n'eſt pas de ces Sociétés-là que

j'ai aujourd'hui à relever les avantages : J'ai à parler de celles qui, comme la vôtre, Meſſieurs, conſacrent avec un zele égal, & tout-à-la-fois, leurs travaux & leurs veilles à la gloire des Lettres & de la Religion ; qui ſe font une loi inviolable de ſubordonner le profane au ſacré, & d'enchaîner, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, les Muſes même au char de la Religion, pour augmenter & embellir ſon triomphe. C'eſt de celles-là que je dirai, qu'il n'eſt point d'établiſſement plus utile au maintien & au progrès de notre auguſte Religion, ni plus glorieux pour les Lettres elles-mêmes.

Quoi de plus propre, en effet, à ſoutenir & à étendre l'empire de la Religion ſainte que nous profeſſons, que de voir tout ce qu'il y a de plus éclairé dans une Nation ſe réunir pour la préconiſer & la défendre ? L'impiété qui s'efforce de la faire paſſer pour la

Religion du peuple crédule & ignorant, & qui ſemble n'avoir plus que cette derniere arme à eſſayer contre elle, doit demeurer confondue en voyant des hommes, non moins ſavants, non moins éclairés, non moins profonds que la plupart de ceux qui affichent l'incrédulité, ſe ranger hardiment ſous l'étendart de la Religion, en prendre hautement la défenſe, exalter ſa morale divine, juſtifier ſes dogmes ſaints, venger ſa gloire par les écrits les plus brillants & les plus ſolides, & en même-temps par les mœurs les plus pures & les plus aimables.

Tel eſt le ſpectacle flatteur que nous donnent tous les jours les Sociétés illuſtres dont je parle. La Religion y trouvera toujours des adorateurs vrais, des panégyriſtes zélés, des partiſans ſinceres.

S'agit-il de défendre ſes dogmes ſaints, avec les armes de l'autorité? elle y trouve des Théologiens profonds

qui accableront ſes adverſaires de tout le poids de la plus vaſte érudition, de toute la force des écritures ſacrées & des conciles. S'agit-il de repouſſer les ſophiſmes adroits, les objections ſpécieuſes du Théiſte ou de l'Athée ? elle y trouve des hommes habiles, qui les réduiront en poudre par les ſeules armes du raiſonnement. S'agit-il de réprimer les miſérables railleries du libertin bel-eſprit ? elle y trouve des hommes graves & vertueux, dont un ſeul mot, un ſeul regard ſuffiront pour les confondre & les réduire au ſilence. Elle y trouve enfin des plumes brillantes & fidelles, pour écrire ſes faſtes édifiants ; des bouches éloquentes, pour annoncer ſes oracles ; des voix harmonieuſes & ſublimes, pour chanter ſes héros & ſes triomphes.

Non, tant que de pareils hommes ſe déclareront pour la Religion, l'incrédulité audacieuſe ne ſe vantera pas impunément de lui enlever les plus

beaux génies de l'Univers, & de ne lui laiſſer que les vains hommages d'un peuple ſtupide & facile à tromper.

Dans le ſiecle penſeur où nous vivons, ce ſeroit peut-être un préjugé contre la Religion, que de la voir, en effet, abandonnée de tout ce qui ſe pique de réfléchir & de penſer, ou plutôt, ce ne ſeroit encore que la honte & le malheur de l'eſprit.

Mais le préjugé tombe à la vue des Sociétés ſavantes dont je trace ici le tableau ; & l'eſprit ſemble ſe laver lui-même du crime qu'on lui impute, & qui n'eſt hélas ! que celui du cœur. Ce n'eſt que dans ſon cœur que l'Impie nie la Divinité ; & il n'eſt que trop vrai que l'incrédulité n'auroit peut-être jamais ſéduit les grands-hommes qu'elle nous vante, s'ils n'avoient eu de grandes foibleſſes à ſe pardonner.

Ainſi, Religion ſainte, l'injure qu'on prétendoit vous faire, de n'être que la Religion de la ſuperſtitieuſe igno-

rance, ſe trouve vengée de la maniere plus triomphante, par ces Corps célebres, qui vous dévouent leurs talents & leurs lumieres.

Mais ce n'eſt pas-là le ſeul avantage qui en réſulte pour votre gloire. Combien leur exemple ne doit-il pas vous gagner de partiſans & d'adorateurs ? Combien leurs écrits charmants & profonds ne doivent-ils pas ramener ſous vos loix d'incrédules & d'impies ? Que leurs diſcours ſavent vous rendre plus aimable encore ! Que leurs mœurs vous attirent d'hommages ! Qui oſeroit attaquer votre honneur, ſous les yeux d'un de ces Lettrés ſavants & vertueux, qui ſe conſacrent à prendre votre défenſe ? Combien ſa préſence en impoſe dans ces cercles brillants, où vous ſeriez ſi ſouvent l'objet des railleries d'une foule d'eſprits ſuperficiels & frivoles ! C'eſt-là, ſur-tout, qu'ils remportent chaque jour pour vous les victoires les plus ſignalées.

Oui, je ne crains pas de le dire, ces hommes précieux ſont quelquefois plus de conquêtes à la Religion, que les diſcours les plus véhéments des Miniſtres mêmes de l'Evangile.

Ceux-ci ne ſont guere retentir leurs voix éloquentes que dans nos Temples ſaints, où l'incrédule ne va pas les entendre. Conſacrés la plupart à une vie ſolitaire & retirée, ils ſe rencontrent rarement ſur le théatre des ſociétés, où la Religion reçoit chaque jour des attaques ſi violentes.

Ceux-là, au contraire, ſe trouvent ſans ceſſe au milieu de ſes ennemis; ils vivent même, ils ſont confondus avec eux : ils connoiſſent leur maniere de combattre, leurs forces, les armes mêmes qu'ils emploient dans leurs aſſauts journaliers; & loin d'en être déconcertés, ils ſavent l'art de les repouſſer. Jamais la Religion n'eſt attaquée impunément devant eux. Que dis-je ? leur préſence ſeule contient ces détracteurs,

& les force, pour l'ordinaire, à un ſilence reſpectueux, qui, quoiqu'affecté, n'en eſt pas moins pour elle le plus beau triomphe.

Les premiers ſont ſuſpects aux gens du monde, qui ne voient en eux que des hommes intéreſſés à ſe procurer de la conſidération, & à faire valoir l'état qu'ils ont embraſſé, & ils ne ſe diſpenſent que trop ſouvent de les écouter, plus encore de les croire.

La malignité n'a pas le même reproche à faire aux ſeconds. Si on les voit préconiſer la Religion chrétienne, & s'armer d'un ſaint zele pour la défendre, comme leurs éloges ne peuvent être ſoupçonnés d'être dictés par un eſprit d'intérêt ou d'ambition, comme leur zele eſt libre & volontaire, les plus incrédules ſont plus diſpoſés à profiter de leurs diſcours, & à ajouter foi à leurs paroles.

Auſſi quel charme ſecret n'éprouvons-nous pas à entendre les gens de

Lettres, tels que nous les ſuppoſons, parler de cette Religion divine; car elle eſt quelquefois auſſi l'objet de leurs entretiens. Comme ils en parlent ſans affectation, nous les écoutons ſans défiance. Eloignés également du ton dogmatique & impoſant de la chaire & de l'école, leurs converſations ont je ne ſais quoi de touchant qui perſuade; la vérité ſemble avoir plus d'attraits dans leur bouche. On parle ſi éloquemment des choſes qu'on aime ! Le moindre mot qui leur échappe à l'avantage de la Religion, eſt un trait de lumiere qui raffermit le chrétien équivoque, & rappelle le doute dans l'ame de l'incrédule : bien différents mêmes de cette claſſe de Lettrés, qui parlent encore de la vertu ſans croire à la Religion, ils parlent de l'une & de l'autre avec cette franchiſe & cette aſſurance qui annoncent la conviction. On eſt preſque étonné aujourd'hui de voir de la Religion aux gens de Lettres, & la ſurpriſe que

nous cauſe ceux d'entr'eux qui en font paroître, nous empêchent de rougir d'en avoir, & d'en montrer nous-mêmes.

Leurs écrits ne ſont pas moins perſuaſifs que leurs entretiens. Quelle douce impreſſion ne font pas ſur nous ces ouvrages précieux, que la Religion ſemble avoir dictés elle-même au génie! où la vertu reſpire ſous les graces de la diction la plus pure; qui, enfantés par les plumes les plus élégantes, renferment, avec l'onction de la plus ſublime morale, toutes les richeſſes de l'eſprit & de l'imagination; où nous rencontrons à chaque pas des portraits ſi grands de la Divinité, des preuves ſi frappantes de la Religion, des tableaux ſi capables de nous rendre le vice odieux, des peintures ſi propres à nous faire adorer la vertu!

Ces ſortes d'ouvrages ne ſont pas ſans doute, auſſi rares qu'on le penſe. Combien n'en pourrois-je pas citer qui

ſoutiennent encore tous les jours la Religion ; & nourriſſent la piété de leurs lecteurs ! Et tant qu'il exiſtera des Sociétés animées de l'eſprit dont nous parlons, nous pourrons nous flatter d'en voir éclorre des écrits de cette nature.

Ce n'eſt pas, Religion ſainte, que vous ayiez beſoin des efforts de l'eſprit humain pour établir & aſſurer votre empire. Vous n'avez employé que la foibleſſe pour triompher de la force, & vous ſortirez, par vous-même, toujours victorieuſe de tous les combats que vous livrera l'enfer. Mais ſi le ſang des Martyrs vous fut agréable autrefois, les veilles des ſavants qui vous conſacrent aujourd'hui leurs plumes, ne ſauroient vous déplaire. Auſſi ſemblez-vous attacher à leurs travaux la plus flatteuſe de toutes les récompenſes ; c'eſt de travailler pour leur propre gloire, en travaillant pour la vôtre.

C'eſt rappeller les Lettres à leur deſ-

tination la plus noble & la plus auguſte, que de les employer aux objets ſacrés de la Religion. Filles du Ciel, elles ſemblent n'être deſcendues ſur la terre que pour y publier les grandeurs, les merveilles de la Divinité, & y chanter les charmes de la vertu; en un mot, que pour y être les panégyriſtes & les les interpretes de la Religion.

Voyons-les chez le premier peuple qui les cultiva, chez le peuple Hébreu; elles n'y ſont occupées qu'à décrire, tantôt les cérémonies pompeuſes de ſon culte, tantôt à célébrer les victoires remportées ſur les ennemis de ſon Dieu, tantôt à gémir ſur les déſordres d'un peuple foible, & enclin à l'idolâtrie; tantôt à réveiller ſon courage & ſa foi, par les récits les plus pompeux des prodiges opérés en ſa faveur; tantôt enfin, à lui retracer les tableaux les plus magnifiques de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté du Dieu qu'il commençoit à méconnoître. La plume de

l'hiſtorien, la lyre du prophete, s'y joignent à l'envi à l'encenſoir du Lévite, pour rendre hommage au vrai Dieu.

Suivons les Lettres de la Paleſtine, dans le ſein de la Grece & de l'Italie: elles y trouvent malheureuſement la plus monſtrueuſe ſuperſtition, donnant des loix à un peuple de génies. Leur flambeau tout ſeul ne ſuffit pas pour diſſiper les ténebres de l'erreur: c'eſt à la vraie Religion qu'il appartient de répandre le jour de la vérité, & de faire fuir la nuit du menſonge, comme le ſoleil écarte les ombres & les nuages. Et cette Religion ſainte, dont elles venoient de célébrer les grandeurs chez le peuple de Dieu, ne les ſuivit pas dans ces contrées nouvelles. Qu'arriva-t-il? Par l'abus le plus déplorable de l'eſprit humain, elles s'enchaînerent, ſi je puis m'exprimer ainſi, aux autels mêmes de l'idolâtrie. Elles en conſacrerent les cérémonies abſurdes, les

gloire & leur premiere ſplendeur, en ne les faiſant plus ſervir qu'à l'honneur, à la pompe, à l'affermiſſement de la ſeule Religion, faite pour honorer Dieu & l'homme tout enſemble.

C'eſt, ſans doute, ce que s'efforça de faire le premier de nos Rois qui appella les Lettres en France. Tous ceux qui avoient l'honneur d'être de cette Société ſavante, qu'il avoit établie au milieu même de ſa Cour, & dont il ne dédaignoit pas d'être le chef, aimoient à ſe diſtinguer entr'eux par les noms des Ecrivains ſacrés, qu'ils ſe donnoient de préférence aux noms des Auteurs profanes, mêmes les plus vantés. Charlemagne y portoit celui de David, ſans doute pour ſe rappeller ſans ceſſe l'uſage auguſte que ces génies ſublimes avoient fait des Lettres, & celui qu'ils en devoient faire eux-mêmes.

C'eſt ce que font encore aujourd'hui ces Sociétés littéraires & chrétiennes, auxquelles celles de Charlemagne ſemble

avoir ſervi de modele. Et quel uſage plus noble & plus grand le Chrétien peut-il faire en effet de ſon eſprit & & de ſes talents ? Sera-t-il moins zélé pour l'honneur de ſa Religion, que l'infidele ne l'étoit pour la ſienne ? Y trouvera-t-il des ſujets moins grands, moins propres à faire briller toute la beauté de ſon génie, que le littérateur païen n'en trouvoit dans les abſurdités de ſon culte, & de ſa morale ? Quelle erreur de le penſer ! Non, ne craignons pas que notre Religion manque d'objets pour exercer nos talents ; craignons plutôt que nos talents ne manquent aux ſujets qu'elle peut nous préſenter.

En effet, quel fonds riche & inépuiſable n'offre-t-elle pas à la plume & au génie de l'homme de Lettres qui lui dévoue ſes travaux !

Vous ſentez-vous l'ame aſſez forte, aſſez élevée, pour emboucher la trompette héroïque ? quels ſujets plus grands, plus magnifiques que ceux que la Reli-

gion vous offre à chanter, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans l'ordre de la foi? Combien de génies ſe ſont immortaliſés dans cette carriere, & égalés, peut-être, aux Homere & aux Virgile? Il n'eſt perſonne d'entre nous qui, dans ce moment, ne ſe retrace la gloire dont brilleront à jamais les chantres divins de la mort d'Abel, de la Jeruſalem délivrée, de la Henriade & du Paradis perdu.

Votre imagination ſe ſent-elle capable de ces élans ſublimes, de cette grandeur d'idées, de cette force de ſtyle, qui caractériſent la poéſie lyrique? La Religion va vous fournir des ſujets dignes de vos accords majeſtueux, dignes de toute la pompe de vos images, & de toute l'élévation de vos penſées; les ſujets qui ont rendu ſi raviſſante la Lyre du ſaint Roi, & par leſquels les Rouſſeau, & les le Franc ſe ſont peut-être élevés au-deſſus des Horace & des Pindare.

Votre génie ſe ſent-il de l'attrait pour le cothurne grave & majeſtueux? Pour-

quoi recourir aux Héros du Paganiſme ou de la fabuleuſe antiquité? La Religion a des Héros plus dignes de la ſcene, & dont les vertus, repréſentées & miſes en action, ſont capables de produire ſur le cœur humain les plus grands effets dont la tragédie ſoit ſuſceptible. Les Auteurs de Polieucte & d'Athalie ont juſtifié ce que j'avance.

Je pourrois parcourir ainſi tous les genres de Littérature, & montrer qu'il n'en eſt aucun où l'homme de Lettres ne pût acquérir de la gloire, en ſe conſacrant à celle de la Religion.

Mais il n'eſt pas néceſſaire, ſans doute, pour remplir l'objet dont il s'agit, que ſon génie embraſſe toujours des ſujets de Religion auſſi directs & auſſi particuliers; non, il peut prendre l'eſſor, & s'égayer ſur la ſcene immenſe & variée de la Nature. Mais les objets, mêmes prophanes, ſe conſacreront, pour ainſi dire, entre ſes mains. L'abeille induſtrieuſe ſait tirer du miel de toutes les fleurs.

S'il chante donc les plaiſirs innocents, les graces légeres, les charmes de l'amitié, les douceurs de la tendreſſe, les attraits de la beauté, ſes portraits n'auront jamais rien dont puiſſe s'offenſer l'honnêteté la plus ſévere. L'aimable décence conduira ſes pinceaux délicats & brillants Il ne peindra pas le vice avec les couleurs & les traits de la vertu.

S'il ſe couvre du maſque enjoué de Thalie, en peignant les ridicules que la ſociété enfante ; ſa plume hardie n'en attachera pas aux objets que la Religion conſacre ; & en couvrant de honte les faux-dévots, il fera reſpecter la vraie dévotion.

S'il ſe livre à l'étude plus ſérieuſe de la morale, en établiſſant les principes inviolables des mœnrs & des devoirs de l'homme, quel éloge n'aura-t-il pas naturellement à faire de la morale chrétienne ?

S'il eſſaie de pénétrer dans les profondeurs dangereuſes de la Nature, il

prendra le flambeau de la Religion pour y deſcendre, & en bâtiſſant le ſyſtême du monde, il ne renverſera pas le trône de la Divinité.

Ainſi tous ſes écrits, ſans porter directement l'empreinte ſacrée de la Religion, pourront encore être avoués par elle, & tourner à ſa gloire. Et ne craignons pas qu'ils en parviennent moins ſûrement à l'immortalité, parce qu'ils ne reſpireront ni les obſcénités du libertinage, ni les hardieſſes de l'impiété. Le Temple de mémoire ſeroit-il moins ouvert aux Lettres ſacrées qu'aux Ecrits profanes? N'y auroit-il plus que les ouvrages qui combattent les mœurs ou la Religion, qui auroient droit à la célébrité, & qu'on trouveroit marqués au coin du goût & du génie.

Mais indépendamment de cette renommée incertaine & fragile, que ſemble rechercher ſi avidement l'Homme de Lettres, quelle douce ſatisfaction pour lui de n'avoir point à ſe reprocher

un jour les témérités d'une plume libertine & audacieuſe, les égarements d'un eſprit orgueilleux, les erreurs d'une imagination trop libre, de n'avoir point à rougir des productions de ſon génie; de pouvoir ſe rendre le témoignage flatteur qu'il n'a employé toutes ſes veilles, conſacré tous ſes talents, qu'à l'avantage & au bonheur des hommes, & à la gloire de la Divinité & de la vertu.

Que de ſemblables Ecrivains deviennent chers à la Société ! Ce ne ſeront pas leurs Ecrits qui y répandront le trouble & le ſcandale ; qui alarmeront tour-à-tour la pudeur & la foi de leurs lecteurs indiſcrets; qui ébranleront juſqu'à la fidélité & à la ſoumiſſion des Citoyens pour leurs Maîtres légitimes; qui armeront enfin contr'eux le bras flétriſſant de la Juſtice, & provoqueront les foudres mêmes de l'Egliſe. Non, l'eſtime, l'amour du public ſe joignent à l'admiration qu'on a pour eux. L'é-

loge de leur cœur vient toujours à la ſuite de celui qu'on fait de leur eſprit; bien différents, hélas ! de ces hommes malheureuſement trop célebres dont on n'admire les talents, qu'en gémiſſant ſur l'abus qu'ils en ont fait.

A cette récompenſe, déjà ſi flatteuſe pour l'homme d'eſprit, je pourrois en ajouter une autre bien ſupérieure, à laquelle il n'a pas moins droit de prétendre, en faiſant de ſes talents l'uſage que nous avons dit. C'eſt la ſeule même digne de l'eſprit, puiſqu'elle eſt éternelle comme lui : la ſeule que le ſavant doive ſe propoſer, s'il ne veut pas vérifier à ſon égard ce qu'on a dit de tant d'autres, que leurs lumieres ont égarés; qu'ils ſont loués où ils ne ſont plus, tandis qu'ils ſont tourmentés, peut-être, où ils ſont.

Tels ſont, ſi je ne me trompe, les avantages particuliers aux Sociétés académiques, qui cultivent en même-temps la Religion & les Lettres.

Puiſſent donc ces Sociétés ſavantes & chrétiennes ſe multiplier pour l'honneur de l'une & pour la gloire des autres ! Puiſſent-elles, Vierge ſainte ; car on ne peut ſéparer votre gloire de celle de la Religion ; puiſſent-elles, dis-je, dans les différents travaux qu'elles s'impoſent, ne pas oublier vos grandeurs auguſtes ! Qu'elles ſe déclarent contre tous les ennemis de votre gloire ! Puiſſe en particulier le privilege admirable de votre Conception immaculée, être publié & reconnu dans tous les lieux que le ſoleil éclaire ! Et qui pourroit douter encore, que le ciel vous eût honoré de cette éminente prérogative ? Qui pourroit croire que celui qui a fait de ſi grandes choſes pour vous, vous eût laiſſé un ſeul inſtant ſous le ſceau de la réprobation ? Quoi ! la Mere du Tout-Puiſſant ſoumiſe au pouvoir de l'enfer ! Celle qui devoit mettre au monde le Dieu de toute pureté, atteinte de la ſouillure originelle ! La ſource de la grace infec-

tée du poiſon du péché! ces idées impliquent & révoltent. Non, Vierge auguſte! l'anathême qui frappa tous les enfants de la déſobéiſſance, ne tomba pas ſur vous. Deſtinée avant les temps à concourir au prodige étonnant de la Rédemption, jamais vous ne fûtes un ſeul moment ſous les liens honteux de la captivité. C'eſt vous qui écraſâtes la tête redoutable du ſerpent, dont le ſouffle impur avoit donné la mort à toute la Nature humaine; vous qui, ſemblable à l'Arche victorieuſe des flots, fûtes portée comme en triomphe au milieu du naufrage univerſel. Que votre gloire eſt donc ineffable! Quel langue pourroit la célébrer dignement? mais agréez du moins nos efforts, & accoutumée aux louanges ſublimes des eſprits céleſtes, ne dédaignez pas les foibles éloges que vous conſacre l'eſprit humain.

FIN.

LOUIS

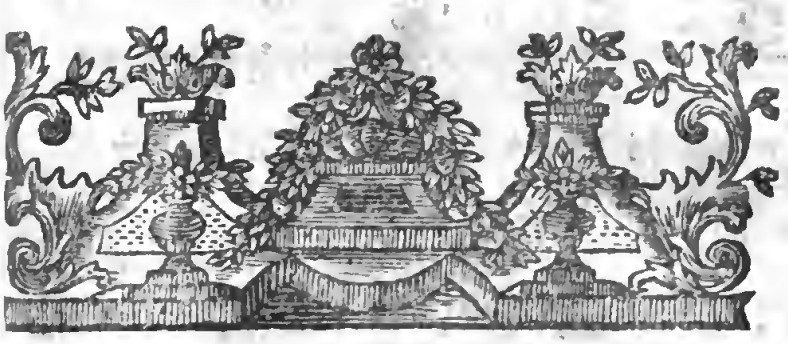
LOUIS IX,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

LOUIS IX, Roi de France.
PHILIPPE, fils de Louis IX.
MARGUERITE, Reine de France.
CÉLIE, ſuivante de la Reine.
ALMODAM, Soudan d'Egypte.
ACMET, Général des Mammelus.
OSMAN, Officier des Mammelus, connu ſous le nom d'OCTAR.
IBRAHIM, Renégat, confident du Soudan.
MELECK, confident d'Acmet.
TROUPE DE MAMMELUS, qui ſont les Gardes du Soudan.

La Scene eſt dans un Palais du Soudan; ſur les bords du Nil.



LOUIS IX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ACMET, MELECK.

MELECK.

Tout retentit, Acmet, du combat qu'à Maſ-
soure,
Au camp de nos rivaux, a livré ta bravoure.
On porte juſqu'aux cieux ton nom & tes exploits.
Ces redoutables Francs ſont réduits ſous nos loix.

On ſait qu'à ton bras ſeul on doit cette victoire:
Le Soudan pourra-t-il jamais payer ta gloire.

ACMET.

Je commande, Meleck, aux vaillants Mammelus,
Et mon ambition n'aſpire à rien de plus;
Mais ſi de ſes rivaux l'Egypte eſt délivrée,
Des miens ma gloire, hélas! eſt encore entourée:
Te le dirai-je enfin? Acmet n'eſt pas vengé;
Et les lauriers nombreux dont mon front eſt chargé,
Ne mettent point ma tête à l'abri de la foudre:
Elle peut éclater & les réduire en poudre.

MELECK.

Lorſqu'aux plus doux tranſports tout l'Empire eſt livré,
De quel chagrin ſecret te vois-je dévoré?
Tout le ſang des Croiſés a coulé dans nos plaines:
Que peux-tu craindre encor, quand Louis a des chaînes?

ACMET.

Mon rival n'en a point, & pourroit m'en donner.
De mon ſombre chagrin ceſſe de t'étonner:
Je devrois le cacher; mais ta foi m'eſt connue,
Et mon cœur ſans danger peut s'ouvrir à ta vue.

Oui, le Soudan lui-même eſt l'odieux rival
Dont je dois craindre ici le pouvoir trop fatal ;
C'eſt de lui que ma main brûle de ſe défaire.
Tu connois ſon humeur & farouche & légere :
Aujourd'hui, de ſes dons tu me vois accablé,
Demain, à ſes ſoupçons je puis être immolé.
Je me ſouviens encor de la tendre Sophie,
Et par qui, dans ces lieux, elle me fut ravie.
Cet affront, cher Meleck, dans mon ame eſt tracé ;
Tous les dons du tyran ne l'ont point effacé.
Le moment eſt venu de venger ma tendreſſe,
Et d'aller de ſes fers affranchir ma maîtreſſe.
Ma trop juſte vengeance, enfin, peut éclater ;
Nos ſoldats ſont à moi ; qui pourra m'arrêter ?
L'intérêt de l'Egypte à ma flamme ſe lie :
Le ſceptre d'Almodam opprime la patrie.
Si mon bras d'un tyran la délivre en ce jour,
Je comblerai ma gloire, en vengeant mon amour.
Sur ton zele, Meleck, aujourd'hui je m'appuie ;
Puis-je compter ſur toi ?

MELECK.

Diſpoſe de ma vie ;
Mais dans un tel deſſein avant de t'engager,
Songe de quel rival tu prétends te venger.

ACMET.

Plus le péril eſt grand, plus il charme mon ame.

MELECK.

Mon cœur a deviné le desir qui t'enflamme.

ACMET.

Tu te trompes, au trône Acmet ne prétend pas;
Jamais l'ambition n'y conduira mes pas.
Tu connois mon ardeur pour la gloire & les armes:
Je fus nourri, Meleck, dans le sein des alarmes.
L'éclat du diadême a peu d'attraits pour moi,
Et le fer d'un héros vaut le sceptre d'un Roi.

MELECK.

A qui songes-tu donc à donner la couronne?

ACMET.

Avant de le donner, soyons maîtres du trône.
Je veux un Roi, Meleck, dont le cœur noble & grand,
Ait toutes les vertus qui manquent au Soudan,
Qui se fasse chérir & craindre tout ensemble;
Enfin, je veux un Roi, Meleck, qui me ressemble.
Mais songeons, avant tout, à gagner nos soldats:
Vas, pour notre dessein, t'assurer de leurs bras.

Trace-leur du Soudan l'injuſte violence ;
Fais paſſer dans leur cœur ma haine & ma vengeance.
Je réſerve à mes ſoins le temps & le moment
Où leurs bras s'armeront pour mon reſſentiment.
Almodam en ce lieu m'ordonne de l'attendre :
Sur le ſort des Chrétiens les conſeils qu'il va prendre,
Me régleront, Meleck ; quel que ſoit ſon deſſein,
Le ſort des priſonniers dépendra de ma main.

SCENE II.

ACMET, OCTAR.

OCTAR.

L'IMPLACABLE Soudan va dans cette journée,
Des Francs, nos ennemis, tracer la deſtinée ;
Sa fureur à la mort ſemble les réſerver :
Acmet, il en eſt un que je voudrois ſauver.
Au nom de cette foi que mon cœur t'a jurée,
Fais qu'Almodam reſpecte une tête adorée.
Je parle de ce Roi vaillant & malheureux,
Qui gémit parmi nous ſous des fers rigoureux.

Acmet, mes yeux l'ont vu dans nos plaines sanglantes,
Signaler contre moi ses armes foudroyantes :
En vain de ses soldats les rangs sont enfoncés ;
Les champs du Nil couverts de ses morts entassés :
Par son bras seul encor la victoire arrêtée,
Suspend sur les deux camps sa palme ensanglantée.
Ton fer, semant par-tout le carnage & l'effroi,
Ne cherchoit que Louis ; je l'avois devant moi ;
Et lorsqu'au désespoir tout son camp s'abandonne,
Seul il conserve encore un air que rien n'étonne.
De sueur & de sang son front noble est souillé.
Nos pas, à son aspect, vingt fois ont reculé.
Il tombe, par son poids son bouclier l'entraîne ;
Mais rien ne dompte encor sa valeur plus qu'humaine ;
Il combat à genoux, de nos dards accablé,
Et tout ce qui l'approche est encore immolé.
On diroit qu'au milieu du plus affreux carnage,
La mort de Louis seul respecte le courage.
Lasse enfin de frapper, & cédant au destin,
Sa formidable lance échappe de sa main.
Je m'approche ; il reçoit les fers que je lui donne ;
Son front noble & serein m'attendrit & m'étonne.
J'admire ce monarque, à mes pieds abattu ;
Je pleure en l'enchaînant : c'est moi qui suis vaincu.

Acmet, du fier Soudan appaiſe la colere ;
Qu'il épargne les jours d'un Roi que je révere:
Envers un ennemi montre-toi généreux.
Que pourra le Soudan refuſer à tes vœux ?

ACMET.

Si j'ai quelque pouvoir ſur le cœur de mon Maître,
Octar, ce Roi vivra....

Après un moment de réflexion.

Je ferai plus, peut-être.
De le combattre, hélas ! que n'ai-je eu le bonheur !
Mais le ſort trop jaloux m'a ravi cet honneur.

OCTAR.

Un triomphe plus beau, c'eſt de briſer ſa chaîne.

ACMET.

Tu connois du Soudan la fureur inhumaine.

OCTAR.

Sur ce Maître puiſſant je connois ton pouvoir.
En faveur des vaincus tu ſauras l'émouvoir.
Mais je ſens qu'en ces lieux il eſt prêt à ſe rendre.
Je te quitte, & te laiſſe un Héros à défendre.

Il ſort.

SCENE III.

ALMODAM, ACMET, IBRAHIM.

ALMODAM.

CES Croisés, dont le nombre effrayoit l'Univers,
Qui devoient nous donner & leur culte & des fers,
Nous chasser de ces lieux, berceau de leurs mysteres,
Plus profanés par eux, que par nous & nos peres;
Ces conquérants fameux gémissent sous mes loix:
Un esclavage affreux termine leurs exploits.
Leur Roi même, leur Roi, si fier, si redoutable,
A connu que son bras n'étoit pas indomptable.
Sur le sort de ce Roi, que je tiens dans mes fers,
Je viens apprendre ici vos sentiments divers.
Dois-je enfin consulter ma trop juste vengeance,
Ou bien en sa faveur écouter ma clémence?
Vos avis, en ce jour, vont régler mes desseins,
Et d'un Roi prisonnier décider les destins.

IBRAHIM.

Au lieu de recueillir les fruits de la victoire,
Trop souvent l'on s'endort sur le char de la gloire.

Ecraſez, ou toujours craignez un ennemi;
Le Chrétien dans les fers n'eſt vaincu qu'à demi,
Soudan, tant qu'il reſpire, il eſt encore à craindre.
Il trahit le vainqueur aſſez grand pour le plaindre.
Je fus, je fus jadis adorateur du Chriſt,
Et de ſes ſectateurs j'ai reconnu l'eſprit.
Du Muſulman heureux ils plaignent l'ignorance,
Et prennent pour l'inſtruire & la Croix & la lance.
On leur dit au berceau que le Dieu des humains
Ne reçoit que l'encens allumé par leurs mains;
Que les autres mortels ne ſont que des victimes,
Dont le ſang réprouvé ſert à laver leurs crimes.
Ainſi leur zele affreux, ſur tes heureux ſujets,
Vient, le fer à la main, expier ſes forfaits.
Chrétiens, je vous quittai plein de vos anathêmes;
J'ai trouvé de l'appui parmi ces peuples mêmes
Que vous oſez nommer barbares, corrompus;
Ce n'eſt que loin de vous qu'on trouve des vertus.
J'arrive ſur ces bords, & quand tout m'abandonne,
Grand Prince, ta bonté m'appelle au pied du trône:
Heureux ſi mes conſeils, Soudan, & mes ſouhaits,
Pouvoient venger mon cœur, & payer tes bienfaits.
Ne crois pas que je veuille, ennemi de la France,
Contre tes priſonniers allumer ta vengeance;
C'eſt ton ſeul intérêt qui fait parler mon cœur.
Il eſt beau, je le ſais, d'enchaîner ſa fureur;

Mais il eſt des rivaux dont l'orgueilleuſe audace
Semble triompher même en recevant ſa grace.
Leur courage jamais n'eſt aſſez abattu,
Et traiter avec eux, c'eſt en être vaincu.
Vois du Prince chrétien les légions terribles,
Fondre, le fer en main, ſur tes Etats paiſibles,
Porter de tout côté leur brigandage affreux,
Déſoler un pays que tu rendois heureux.
Vois Louis, ſeul auteur de ces triſtes ravages,
Et juge ſi ſa mort doit venger tant d'outrages.

ALMODAM.

Et ton avis, Acmet?

ACMET.

Si j'étois écouté,
Avec le Roi chrétien tu ferois un traité;
Autant que les Croiſés l'Egypte le deſire;
La gloire & l'intérêt t'invitent d'y ſouſcrire.
Des Francs, tes priſonniers, arbitre ſouverain,
Almodam, je le ſais, leur ſort eſt dans ta main:
Tu peux les renvoyer ſur leurs rives lointaines,
Ou les laiſſer périr ſous le poids de tes chaînes:
Mais telles ſont les loix qu'adopte ma valeur:
Avec un ennemi qui brave ma fureur,
Ma fierté ne connoît ni relâche, ni treve;
Mais le vois-je abattu, Soudan, je le releve;

J'embraſſe ma victime au lieu de l'égorger.
La clémence ſied bien à qui peut ſe venger.
Au conſeil d'Ibrahim mon avis eſt contraire ;
Ton priſonnier n'eſt pas un captif ordinaire :
Qu'il ſoit auteur des maux que le Nil a ſoufferts,
Tous ces maux ſont vengés, quand Louis a des fers.
Crains de trop écouter la fureur qui t'anime:
Sans doute nos malheurs la rendent légitime ;
Mais la mort de ce Roi ne les finiroit pas.
Les rives de la Seine ont encor des ſoldats,
Et Damiette même en eſt encor remplie.
Soudan, les ſeuls Chrétiens diſperſés dans l'Aſie,
Pourroient de leur armée inonder tes Etats.
Pourquoi courir encore à cent nouveaux combats,
Lorſqu'au ſein des plaiſirs, couronné par la gloire,
Tu peux goûter en paix le fruit de ta victoire ?
Ne crois pas mon avis dicté par la terreur ;
A ton intérêt ſeul j'immole ma valeur.
Si l'on connoiſſoit moins mon bras & mon courage,
Ma bouche ici tiendroit un tout autre langage;
Mais on connoît Acmet ; & ſi, malgré tes droits,
Son avis à tes yeux peut avoir quelques poids,
Au Roi ton priſonnier tu ſongeras à vendre
Un traité qu'en ce jour il oſe à peine attendre.

Un traité dont par toi les articles preſcrits,
Feront dans tes tréſors couler tout l'or des lis.
Ibrahim, ébloui du droit de ta victoire,
A flatté ton courroux... J'ai parlé pour ta gloire.

ALMODAM.

Par ton conſeil, Acmet, je me ſens entraîné.
Qu'aujourd'hui devant moi ce Roi ſoit amené;
Qu'il ſorte de priſon, & qu'on briſe ſa chaîne:
La clémence en mon cœur a fait taire la haine.
Je ne veux point de ſang ſouiller un ſi beau jour;
Mais qu'en ces lieux, Acmet, & ma garde, & ma Cour,
En pompe autour de moi ſe range & m'environne,
Que la terreur éclate autour de ma perſonne;
A ce Prince ſi fier, abaiſſé devant moi,
Je prétends en vainqueur faire entendre ma loi.

SCENE IV.

ALMODAM, IBRAHIM.

IBRAHIM.

J'APPLAUDIS au traité que ta bonté projette ;
Mais je crains les retours d'une paix indiscrete.
Avec les Rois chrétiens vingt Soudans ont traité ;
Quelle treve avec eux a jamais subsisté ?
Contre les Musulmans une haine éternelle,
Sur ces funestes bords sans cesse les rappelle.
Au moindre oracle encor de leurs prêtres fougueux,
Tu verras tous les Francs revoler en ces lieux,
Te rapporter encor mille guerres cruelles,
Et remplir l'Univers de croisades nouvelles.
Il eût fallu, peut-être, un exemple effrayant,
Pour contenir, Seigneur, au fond de l'Occident
Ces Rois que contre nous déchaîne la vengeance ;
Mais puisque vers la paix incline ta clémence,
Qu'au moins avant de rendre aux Francs la liberté,
Les liens les plus forts assurent ton traité.

ALMODAM.

Que me conseilles-tu ?

IBRAHIM.

Le moyen ſeul capable
D'enchaîner loin de toi leur fureur indomptable,
D'arrêter à jamais ces armements divers
Qu'on voit fondre en ces lieux des bouts de l'Univers.
Que Louis jure ici d'abjurer ſa croyance,
De marcher ſur la Croix d'un pas plein d'aſſurance,
Plutôt que de rentrer au ſein de tes Etats,
Et de troubler le Nil par de nouveaux combats :
Voilà le ſeul ſerment que le Chrétien révere ;
Il croiroit du Ciel même allumer la colere,
Voir tous les éléments contre lui conjurés,
S'il violoit jamais des nœuds auſſi ſacrés.

ALMODAM.

Avant que les Chrétiens ne quittent ce rivage,
Je ſaurai profiter d'un avis auſſi ſage.

Il ſort.

SCENE V.

IBRAHIM *seul.*

PUISSE ce noir conseil, par ma haine inventé,
Mettre un heureux obstacle à cet affreux traité!
Puisse-t-il du Soudan suspendre la clémence,
Et contre les Chrétiens ranimer sa vengeance!
Employons, s'il le faut, l'horrible trahison;
Qu'ils soient tous égorgés au fond de leur prison!
Puisse enfin cette Croix, dont l'image accablante,
En ces lieux, nuit & jour, me trouble & me tourmente,
Par le massacre entier des prisonniers chrétiens,
Voir tomber sur ces bords son culte & ses soutiens.

Il sort, en voyant arriver Marguerite.

SCENE VI.

MARGUERITE, CÉLIE.

MARGUERITE.

LE traître nous évite; il craint de nous apprendre
Le dessein qu'au Soudan sans doute il a fait prendre.

CELIE.

O Ciel ! dans quel pays, dans quels triſtes climats,
Un zele trop aveugle a-t-il conduit vos pas !
Dans ce revers cruel, au moins votre préſence
De la perte du Roi conſoleroit la France.

MARGUERITE.

Célie, ai-je pu voir mon époux & mon fils,
Franchir ainſi, ſans moi, tant d'immenſes pays ?
De mon ſexe, en partant, j'ai vaincu la foibleſſe,
Et je dois mon courage à ma ſeule tendreſſe :
L'amour a tout bravé. Qu'aurois-je fait, hélas !
Au milieu d'un Royaume où le Roi n'étoit pas ?
Rappelle-toi ces jours & de deuil & de larmes,
Où Louis expirant me cauſa tant d'alarmes ;
Toute la Cour en pleurs ſoupiroit avec moi,
Et la France trembloit pour les jours de ſon Roi.
Il demande la Croix d'une voix languiſſante,
Reçoit ce bois ſacré de ſa main défaillante,
Jure d'aller venger ſur le fier Sarraſin
Le ſang de nos Chrétiens, verſé par Saladin.
O prodige ! ſoudain il renaît à la vie,
Et déjà tout s'apprête à voler en Aſie.
L'Europe avec tranſport arme tous ſes vaiſſeaux,
Pour porter ſur les mers un peuple de héros.
Juſqu'aux ſources du Nil leur valeur & leur zele
Ont déjà repouſſé le croiſſant infidele ;

Dans ces climats lointains mes pas les ont ſuivis,
Hé! que devois-je craindre à côté de Louis?
Parmi ces chevaliers, cette ardente nobleſſe,
Dont la foule, en partant, autour de moi ſe preſſe!...
Mon fils, mon tendre fils n'a pas quinze ans encor,
Et déjà vers la gloire il prend un noble eſſor,
Rien n'a pu l'arrêter; ſon ardeur téméraire
A voulu ſuivre, hélas! ſes oncles & ſon pere.
O moment de terreur & de calamité!
Lorſque les yeux en feu, le bras enſanglanté,
Nous le vîmes, Célie, arriver dans ma tente;
Je tombai dans tes bras, conſternée & mourante,
Quand j'entendis ce cri dans les airs confondu:
Le Roi lui-même eſt pris, hélas! tout eſt perdu!
Dans cette affreux palais bientôt on nous entraîne.
Roi, Princes & Soldats, tout eſt chargé de chaîne;
Mon fils ſeul n'en eut pas, & c'eſt l'unique appui
Qu'en cette Cour barbare on laiſſe à mon ennui.
Entre ſon pere & moi ſon amour ſe partage;
Son aſpect, ſes diſcours ſoutiennent mon courage;
Je ne ſais que par lui des nouvelles du Roi...
Mais qu'il tarde à venir! tout accroît mon effroi.
On parloit d'un traité qui devoit ſe conclure;
Mais mon cœur d'Ibrahim redoute l'impoſture.
Je ne ſais quoi, Celie, augmente mes ſoucis:
Pour les calmer, hélas! allons chercher mon fils.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

RASSUREZ-VOUS, Madame; oui, par ſon ſeul courage,
Le Roi triomphera du ſort qui nous outrage.
Ses gardes, pénétrés de reſpect & d'effroi,
Semblent moins entourer un priſonnier qu'un Roi.
L'auguſte Majeſté brille ſur ſa perſonne;
Auſſi grand dans les fers qu'il l'étoit ſur le trône,
De ces barbares même il a gagné le cœur.
Et déjà l'on commence à plaindre ſon malheur.
A l'aſpect de ſes fers leurs ames s'attendriſſent;
Sa douceur les ſéduit, ſes diſcours les raviſſent.....
Mais, Madame, lui-même, il ſe montre à vos yeux.

SCENE II.

MARGUERITE, PHILIPPE, LOUIS.

LOUIS.

OUI, Madame, c'eſt moi; Rendons-en grace aux Cieux.

MARGUERITE.

Je vous revois, ô Ciel !

LOUIS.

On m'a repris ma chaîne.
Si l'on ne m'a flatté d'une eſpérance vaine,
Aujourd'hui, le Soudan avec moi doit traiter.
C'eſt l'avis qu'en priſon l'on vient de m'apporter.
Quand j'ai vu la victoire abandonner nos armes,
Et tout mon camp rempli d'épouvante & d'alarmes.
De nos bras réunis les efforts ſuperflus,
Mes Chevaliers par-tout repouſſés & vaincus,
Madame, oui, le Ciel de cet affreux carnage,
Par un nouveau miracle à ſauvé mon courage.
Mais pour le nom Chrétien, en ce jour de revers,
Si je n'ai pu mourir, j'ai mérité des fers.

Ces fers ſont teints encor du ſang de mes bleſſures,
En proie en ma priſon aux peines les plus dures,
Je me flattois, hélas, d'un triomphe plus beau..
Qui, grand Dieu, chaque jour j'attendois qu'un bourreau
Vint au nom du Soudan me demander la vie,
Que les traits au combat ne m'avoient point ravie.
Ces lieux marqués encor par les pas du Sauveur,
Arroſés de ſon ſang, baignés de ſa ſueur,
Me ſembloient un tombeau trop digne de ma cendre;
Tout mon ſang pour la Croix brûloit de s'y répandre.
O Madame! ô mon fils! la tendreſſe en mon cœur
Se hâtoit d'étouffer ces accès de ferveur;
Mon ame frémiſſoit à l'aſpect du ſupplice;
J'étois trop foible encor pour un tel ſacrifice.
De mes timides vœux le Ciel s'eſt contenté:
Au lieu de mon arrêt, on m'annonce un traité.

MARGUERITE.

Puiſſe-t-il relever la gloire de nos armes,
De tout votre Royaume appaiſer les alarmes,
Et de ces bords affreux m'éloigner pour jamais!
Mais à quel prix, Seigneur, nous vendra-t-on la paix?

LOUIS.

Hé! pourquoi ces terreurs, quand votre époux
reſpire!
A ma honte jamais me verra-t-on ſouſcrire?
Je ſais traiter, Madame, avec mes ennemis,
Sans ſouffrir qu'on attente à l'honneur de mes lis.
Juſqu'au dernier ſoupir j'en prendrai la défenſe.
Le ſort n'a point encor abattu ma conſtance.
Soyez-en aſſurée; en ſignant cette paix,
Je ne ſignerai pas l'opprobre des François.

PHILIPPE.

Avec quels doux tranſports votre Peuple fidele,
Ces ſujets, dont l'amour en France vous rappelle,
Iront ſur le rivage attendre vos vaiſſeaux,
Et verront ſur les mers arriver vos drapeaux!
Ils ne ſongeront plus à nos triſtes défaites:
Pour eux votre retour vaut toutes les conquêtes.

LOUIS.

Pour moi-même, mon fils, quelles félicités,
De revoir ces ſujets qu'à regret j'ai quittés!
Oui, je condamnerois mon ſtérile voyage,
S'il avoit à mon Peuple apporté du dommage,
Aubien de mon Etat mes ſoins avoient pourvu,
Sur mon Trône, en partant, j'ai laiſſé la vertu.

Blanche de mon Royaume a pris en main les rênes,
Et la mienne en ces lieux a rencontré des chaînes,
Mais contre le deſtin je ne puis murmurer:
Quoique faſſe le Ciel, l'homme doit l'adorer.
Je voyois en ces lieux nos amis & nos freres
Opprimés pour la foi de nos ſacrés myſteres:
Leurs larmes & leurs cris, contre leurs oppreſ-
ſeurs,
A tous les Rois Chrétiens demandoient des ven-
geurs.
Des Chétiens outragés! quelle cauſe plus belle
Pouvoit armer, mon fils, mon courage & mon
zele!
Solyme retombée au pouvoir des Soudans,
Son Temple ſaint en proie aux impurs Muſul-
mans,
Antioche captive, Edeſſe dévaſtée,
La Croix que ſur ces bords Bouillon avoit plantée
Expoſée au mépris du Sarraſin vainqueur,
Que de titres, grand Dieu! conſacroient ma va-
leur.

MARGUERITE.

Déplorable valeur! trop funeſte courage!

LOUIS.

Non. Le Ciel m'appelloit ſur ce lointain rivage;
Mais

Mais avant de marcher vers ces exploits nouveaux,
J'ai repouſſé l'Anglois, & ſoumis mes vaſſaux:
Eux-mêmes, ces vaſſaux, qui m'ont haï peut-être,
Mais dans leur haine encore attachés à leur maître,
De ma flotte puiſſante ont preſſé l'armement;
Leur ardeur à me ſuivre approuvoit mon ſerment:
Mais l'Enfer, ennemi du Chriſt & de ma gloire;
De mes drapeaux heureux détacha la victoire.
Parmi mes légions le déſordre eſt entré,
A mille excès divers j'ai vu mon camp livré.
Le Ciel nous a punis. La famine & la peſte
Ont porté parmi nous un ravage funeſte.
De nos braves guerriers j'ai vu périr la fleur,
De l'air empoiſonné la fatale vapeur,
Sans gloire & ſans combat conſumoit mon armée;
Le Nil ne voyoit plus ſur ſa rive alarmée,
Que des ſoldats mourants, au front pâle, abattu.
Pour nous vaincre, le fer devenoit ſuperflu.
Cependant ces guerriers, qui ſe traînent à peine,
Demandent à grands cris qu'au combat je les mene;
Qu'ils ſont à craindre encore! oui, leur bras languiſſant
A fait plier vingt fois les forces du Croiſſant.
Je vois encore Artois, (c'étoit mon digne frere)
Tout cede à ſa valeur, hélas! trop téméraire
D'un gros de Mammelus il eſt enveloppé,
Et périt loin du camp de mille traits frappé.

Mes Comtes, mes Barons, animés au carnage,
Déſeſpérés de voir ſuccomber leur courage,
Accablés par le nombre, & forcés en tous lieux,
Viennent, percés de coups, expirer ſous mes yeux:
De leurs corps tout couverts de ſang & de pouſſiere,
Ces Héros, en mourant, me font une barriere;
Et pour mettre le comble à tant d'affreux revers,
Un Roi de France, ô Ciel! ſe voit chargé de fers.
De nos fiers ennemis nous voilà donc victimes,
Moins domptés par leurs bras, que vaincus par nos crimes;
Mais lorſque tout combloit l'horreur de mes deſtins,
Du Seigneur, en ſecret, j'adorois les deſſeins.
Dans ſa puiſſante main j'ai mis ma confiance;
Il ne m'a point trompé dans ma ferme eſpérance.
Madame, & toi, mon fils, allez dans la priſon
Apprendre à nos ſoldats leur prochaine rançon.

SCENE III.

LOUIS, OCTAR.

OCTAR.

D'UNE prochaine paix on répand la nouvelle,
Et peut-être, grand Roi, tu la dois à mon zele.
Depuis que de ma main ta main reçut des fers,
J'ai toujours en ſecret partagé tes revers;

J'ai preſſé cette paix, & j'apprends avec joie
Qu'en tes Etats enfin le Soudan te renvoie.

LOUIS.

D'où te viennent pour moi ces nobles ſentiments?
Qu'ai-je fait pour gagner le cœur des Muſulmans?

OCTAR.

Ces ſentiments, grand Roi, que ma bouche t'exprime,
Sont bien dus aux Héros que le malheur opprime.
Dans ce combat affreux, fatal même au vainqueur,
Où tu fis admirer & craindre ta valeur,
Mon ame à ton aſpect attendrie & charmée,
D'un zele ardent pour toi ſe ſentit enflammée:
Eh! quel cœur inſenſible, en ce cruel moment,
N'eût pas plaint un rival qui ſe montroit ſi grand!
Oui, ſi j'avois pu ſuivre un tranſport légitime,
Epriſe des vertus de ton cœur magnanime,
Cette main, ſous les yeux des deux camps étonnés,
T'auroit repris les fers qu'elle t'avoit donnés.

LOUIS.

Je ne puis qu'admirer cette tendreſſe extrême;
Octar, le nom de grand te convient à toi-même.
Pour moi, du ſeul vrai Dieu je ſuis adorateur,
Et ma Religion fait toute ma grandeur.

Si je te vois touché du malheur qui m'accable ;
Je le dois à ce Dieu ; dont la main ſecourable
Tourne comme il lui plaît les eſprits & les cœurs,
Et nous fait des amis de nos perſécuteurs.
Le zele que pour moi ton ame ici reſpire,
Octar, ce n'eſt pas moi, c'eſt Dieu qui te l'inſpire.

OCTAR.

Un auguſte penchant, par d'inviſibles nœuds,
Sur la terre toujours unit les malheureux.
De ta haute valeur, de ta rare conſtance,
Quelque ſoit ſur mon cœur l'empire & la puiſſance,
Ah! ma propre diſgrace accroît ſans doute encor
Le ſenſible intérêt que je prends à ton ſort.
Mes aïeux étoient Rois, Seigneur, & de leur gloire
Ce palais à mes yeux trace encor la mémoire.
La fortune s'acharne à me perſécuter,
Et je défens un trône où j'aurois dû monter.
Oſman eſt mon vrai nom, grand Prince, & mes ancêtres
De ces vaſtes Etats jadis furent les maîtres.
Par cent ſéditions l'Empire déchiré,
Aux mains de ſes tyrans vit ſon ſceptre livré.
La race des Oſmans, par Almodam proſcrite,
Sur ces bords malheureux périt, ou prit la fuite:

Echappé du carnage, en proie à mes deſtins,
Je cherche par la gloire à charmer mes chagrins.

LOUIS.

Ce que j'apprends, Octar, de ta haute naiſſance,
Te donne un droit nouveau ſur ma reconnoiſſance.
Ton amitié m'eſt chere & combleroit mes vœux,
Si la même croyance en reſſerroit les nœuds.
Le zele que ton cœur à me marquer s'empreſſe,
Du ſang dont tu ſortis me prouve la nobleſſe.
Quel malheur, que la foi n'éclaire pas tes yeux!
Une ame auſſi ſublime eſt faite pour les Cieux.
Je voudrois adoucir le deſtin qui t'outrage;
Mais tu me vois moi-même au ſein de l'eſclavage.
S'il eſt vrai que la paix m'en délivre en ce jour,
Tu trouveras, Octar, un aſyle en ma Cour.
Je t'offre en mes Etats une retraite ſûre,
Et mes ſoins de ton ſort adouciront l'injure:
Ton cœur peut y penſer. La France, quelquefois,
De la perte d'un trône a conſolé les Rois.

OCTAR.

De grand cœur cette main s'offriroit à la France;
Mais je vois le Soudan qui vers ces lieux s'avance,
Grand Roi, je me retire.

SCENE IV.

LOUIS, ALMODAM, GARDES.

ALMODAM.

ARBITRE de ton ſort,
Je tiens entre mes mains & ta vie & ta mort.
Ton ſang devroit payer les malheurs de la guerre ;
Mais pouvant le lancer, j'ai poſé mon tonnerre,
Et ſans te reprocher, dans ma juſte douleur,
Tous les maux qu'à l'Egypte a cauſé ta fureur,
Pour montrer ma clémence au ſein de la victoire,
Je veux, en ce grand jour de triomphe & de gloire,
Achever de te vaincre en te donnant la paix.

LOUIS.

Du vainqueur, aujourd'ui, Soudan, je l'attendois ;
Mais apprends que Louis n'aime pas qu'on le brave ;
Je ſuis ton priſonnier, & non pas ton eſclave.
Les lauriers qu'au combat m'a dérobé ta main,
Ils t'ont coûté trop cher, pour en être ſi vain.
Par le ſort des combats je me vois ta conquête ;
Mais malgré mes malheurs & ma triſte défaite,

Almodam, j'ai de quoi te payer ma rançon ;
La paix que tu me rends, Soudan, n'eſt point un don.
Sur ces murs orgueilleux, qu'ont ſubjugué mes armes,
Mon pavillon encor jette au loin les alarmes.
Je te les rends, ces murs, pour prix de ma rançon,
J'y joindrai l'or encor que j'offris en priſon,
Et tu le recevras, compte ſur ma promeſſe,
Avant que mes vaiſſeaux ne ſortent de la Grece.

ALMODAM.

A ces conditions je t'accorde la paix ;
Mais qui ſera garant des offres que tu fais ?

LOUIS.

Moi, Soudan.

ALMODAM.

Ma prudence exige un autre gage.

LOUIS.

Mes Princes, s'il le faut, reſteront en ôtage.

ALMODAM.

Pour garant du traité je demande un ſerment.

LOUIS.

Ma parole en eſt un.

ALMODAM.

On l'enfreint aiſément.
Je dois me défier de l'aveugle courage
Qui pouſſa tes vaiſſeaux ſur ce fatal rivage.
L'homme craint peu les fers qu'il a pu ſe donner,
Sa Religion ſeule a droit de l'enchaîner.

LOUIS.

Pour calmer, Almodam, ta triſte défiance,
Oui, je vais du Ciel même atteſter la puiſſance:
En levant les yeux au Ciel.
Grand Dieu! toi qui des cœurs perces l'obſcurité
Sois témoin, en ce jour, de ma ſincérité.

ALMODAM.

Tu viens de t'enchaîner par un ſerment horrible;
Mais j'en veux un encore à tes yeux plus terrible.
Jure ici d'abjurer & ton culte & ta foi,
Si du traité jamais tu trahiſſois la loi.

LOUIS.

Loin de moi, loin de moi ce ſerment qui m'outrage!
Ah! plutôt que mon cœur par un tel vœu s'engage,
Fais-moi, fais-moi ſouffrir mille tourments divers:
Moi blaſphémer la Croix!... qu'on me rende mes fers.

ALMODAM.

Tu m'oſes défier ? ....

En s'en allant.

Captif plein d'arrogance,
Songe que ton deſtin dépend de ma clémence.

SCENE V.

LOUIS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

PAR l'eſpoir du traité qui leur promet la paix,
J'ai porté l'alégreſſe au cœur de nos François.
Pour vous féliciter, toutes les voix s'uniſſent,
Et du nom de Louis les priſons retentiſſent.
L'un vous nomme ſon pere, un autre plus hardi,
Pardonnable tranſport ! vous nomme ſon ami.

LOUIS.

Ces noms ſi doux, ſi chers, que le ſoldat me donne,
Qu'à ſon zele aiſément mon amour les pardonne !
Ces titres ſi flatteurs, qui pourroit les blâmer ?
Philippe, heureux les Rois qu'on oſe ainſi nommer !
Du véritable amour c'eſt-là le pur hommage ;
Ah ! la crainte aux tyrans tient un autre langage.

J'aime que mes François m'appellent leur ami.
Mon fils, mérite un jour l'honneur de l'être auſſi.
Sous la tente, à la Cour, avec eux tout m'égale;
Le trône entre eux & moi ne met point d'inter-
valle.
Mais les vois-je au combat preſſés autour de moi?
Ah! je ne ſens qu'alors tout l'orgueil d'être Roi.
Arbitre de leurs droits, ils m'abordent ſans crain-
tes;
Comme au pere de tous ils m'apportent leurs
plaintes.
Souvent au ſein d'un camp je dicte mes arrêts;
Un tronc d'arbre eſt mon ſiege, un feuillage eſt
mon dais.
Je me flattois, hélas! mais trop vaine eſpérance!
De pouvoir dès demain les remener en France.
Que de bienfaits mes mains auroient verſés ſur eux!
J'en ai fait des héros, j'aurois fait des heureux;
Et pour rendre immortels leur gloire & leur cou-
rage,
De la Croix déſormais je voulois que l'image,
Monument éclatant de mérite & d'honneur,
Servît à décorer & payer la valeur.
Mais cette aurore, hélas! qui paroiſſoit nous
luire,
S'eſt montrée un inſtant, & déjà ſe retire.
Dans de nouveaux malheurs je me vois replongé.
De nos forfaits le Ciel n'eſt point aſſez vengé.

Défenſeur de la Croix, peut-être à notre zele
Il veut apprendre enfin l'art de vaincre pour elle:
Mon fils, c'eſt de mourir.

PHILIPPE.

On n'a donc rien conclu;
L'intraitable Soudan...

LOUIS.

Mon fils tout eſt rompu.

SCENE VI.

LOUIS, PHILIPPE, ACMET, MELECK, GARDES.

ACMET, *tenant une chaîne.*

CETTE main à regret te rapporte ta chaîne.
A l'ordre du Soudan j'obéis avec peine.
Mais ces fers odieux, que t'envoie Almodam,
Il ne tiendroit qu'à moi de les rendre au Soudan;
On pourroit de Louis prendre ici la défenſe,
Grand Roi!...

LOUIS, *avec indignation & ſurpriſe.*

N'acheve pas un diſcours qui m'offenſe.
En donnant ſon épée à Acmet.
Prends cette épée, Acmet; qu'Almodam courroucé,
Ne venge que ſur moi le ſang qu'elle a verſé:

Tiens, dis-lui qu'en ce jour il peut m'ôter la vie,
Me traîner au ſupplice, & non me rendre impie.

PHILIPPE.

Quoi ! ce glaive, au combat ſi terrible autrefois,
Vous ſouffrez ? ...

LOUIS.

Du vainqueur, mon fils, je ſuis les loix.
Si ce fer fut terrible, il ceſſe ici de l'être.
A Acmet.
Et toi, hardi gerrier, moins généreux que traitre,
C'eſt à toi de remplir les ordres de ton Roi.
T'aurois-je bien compris?... ce que j'attends de toi,
Si tu veux éviter mon mépris & ma haine,
Acmet, c'eſt de m'aider à remettre ma chaîne.
Acmet lui remet ſa chaîne, & les Gardes l'emmenent.

PHILIPPE.

On enchaîne mon pere ! ...
Aux Gardes.
Ah ! ne m'arrêtez pas,
Gardes, que je le ſuive en priſon, au trépas.
Il ſuit les Gardes.

SCENE VII.

ACMET, MELECK.

ACMET.

MELECK, un grand projet occupe ma penſée;
Ma troupe à nous ſervir paroît-elle empreſſée?

MELECK.

De ton juſte courroux pénétrant les deſſeins,
Nos Mammelus ſont prêts à ſeconder nos mains.
Ils brûlent ſur ton front de voir une couronne,
Et déjà leurs deſirs te portent ſur le trône.

ACMET.

Empêchons, cher ami, que ces nobles tranſports,
Avant la fin du jour n'éclatent ſur ces bords.
Je te l'ai dit, un trône a pour moi peu de charmes:
Je préfére au repos le bruit affreux des armes.
J'aime à combatre enfin, non à tracer des loix;
Mais ſans régner, Meleck, je puis faire Rois.

MELECK.

Celui dont la valeur a conſervé l'Empire,
Paroît ſeul à mes yeux digne de le conduire.

ACMET, *en lui montrant l'épée de Louis.*

Je veux qu'en ce grand jour, à jamais célébré,
De l'Univers entier mon choix ſoit admiré....

Vois-tu ce fer, auteur de tant de funérailles ;
La main, qui le porta dans le sein des batailles,
Porteroit bien, sans doute, au défaut d'un Soudan,
Le sceptre trop pesant pour les mains d'Almodam.
Mais dans un autre temps tu sauras ma pensée.
Hâtons-nous de finir la trame commencée.
De nos soldats encor vas contenir l'ardeur.
Pour mieux nous en servir, modérons leur fureur.

SCENE VIII.

ALMODAM, ACMET, IBRAHIM.

ALMODAM *à Acmet.*

Eh bien, mon prisonnier a-t-il repris sa chaîne?

ACMET.

Au fond de son cachot ta garde le remene.
Voilà le glaive aussi que Louis m'a rendu.
Tout le sang qu'au combat ce fer a répandu,
Ton captif sur lui seul demande qu'on le venge.

ALMODAM.

Oui, je saurai punir son insolence étrange.
Vas l'en instruire, Acmet.

SCENE IX.

ALMODAM, IBRAHIM.

IBRAHIM.

Quoi! Seigneur, ce ſerment,
Qui devoit de la paix être le ſûr garant,
Louis oſe aujourd'hui devant vous s'en défendre!
Il refuſe la paix que vous voulez lui rendre!
Ah! ſans doute ſon cœur, à la guerre obſtiné,
Craignoit par ce ſerment d'être trop enchaîné.

ALMODAM.

Loin d'elle avec horreur ſa fierté le rejette.

IBRAHIM.

Ah! l'on peut y forcer ſa bouche trop diſcrette.
Plus ſon perfide cœur paroît s'en éloigner,
Plus il aſſurera la paix qu'il doit ſigner.
Je me trompe, Soudan, ou ces feintes alarmes
Sont pour ſauver le droit de reprendre les armes:
Lorſque ſincérement l'on prétend s'obliger,
Par des liens trop forts craint-on de s'engager?
Sur le ſerment, Seigneur, demeurez inflexible.

ALMODAM.

Mais s'il met à la paix un obſtacle invincible? ....

J'ai perdu des ramparts, je veux les recouvrer.
La paix seule aujourd'hui peut m'y faire rentrer.
Par elle Damiette aussi-tôt m'est rendue :
Si j'immole Louis, Damiette est perdue.

IBRAHIM.

Par quelques Francs encor ses murs mal défendus,
Seigneur, au premier choc vont vous être rendus.
Ce reste malheureux, échappé du carnage,
Semble n'attendre plus qu'un honteux esclavage.
Du vainqueur, Almodam, soutenez mieux les droits :
Est-ce donc à Louis à vous tracer des loix ?
Du moins, pour le réduire, employez la menace.
L'aspect d'un échaffaut sera plus efficace.
Puisqu'il semble braver votre juste fureur,
Faites luire à ses yeux le glaive d'un Licteur.
Menacez d'immoler son fils même à sa vue.
Nous verrons si son ame, alarmée, éperdue,
Refuse le serment qu'elle feint d'abhorrer.

ALMODAM.

Eprouvons ; mais mon cœur est prêt à se livrer
A toute la fureur d'un vainqueur qu'on offense,
Si son orgueil encor mépriſe ma clémence....
Engage, si tu peux, ce Prince à m'obéir ;
Par un nouveau refus, qu'il craigne de m'aigrir.

Il sort.

SCENE X.

IBRAHIM *seul.*

NON, il ne fera pas, quelque sort qui l'opprime,
Un serment odieux, où son cœur voit un crime ;
Ainsi de ce refus le Soudan indigné,
Vengera sur les Francs son traité dédaigné.
Et toi, dont les Edits puniſſoient le blaſphême,
Toi, qui de tes Etats me proſcrivit toi-même,
Comme un profanateur qui trahiſſoit ſa foi,
Par un blaſphême auſſi je me venge de toi.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOUIS *ſeul dans la priſon, & chargé de chaînes.*

VOILA le terme affreux qu'en tremblant j'enviſage ;
Où devoit donc, ô Ciel ! aboutir mon voyage ?
Etoit-ce-là, grand Dieu ! ce que m'avoient promis
Ces ſonges, dont l'image à mes ſens aſſoupis,
Au bout d'une carriere & rapide & brillante,
Me montroient ta Croix ſainte en ces lieux triomphante.
Pour voler au ſecours de ton peuple accablé,
Des portes du tombeau ta voix m'a rappellé.
Tu me guidois toi-même en ces vaſtes retraites;
J'y voyois tous mes pas marqués par des conquêtes.
Déjà par-tout vainqueur du Turban frémiſſant,
Aux pieds de tes Autels je briſois le Croiſſant ;
Mais ta main à mes yeux cachoit l'affreux calice
Qu'à mes crimes, ſans doute, apprêtoit ta juſtice.
Non, ce n'eſt pas, Seigneur, par nos ſanglants combats
Que tu veux à la Croix ſoumettre ces climats.

Sans nos foibles efforts, ta puiſſance ſuprême
Fait triompher la Croix par la Croix elle-même.
Hé! que ſont à tes yeux nos plus brillants exploits?
Hélas! des jeux cruels, dont s'occupent les Rois;
Des fléaux, dont ſouvent, au défaut du tonnerre,
Ta redoutable main frappe & punit la terre.
C'eſt au ſein de l'opprobre, & ſur les échaffauts,
Que ta Religion va chercher ſes héros.
Ah! la guerre toujours enfante trop de crimes!
Au lieu de nos combats, tu voulois des victimes.
Des victimes!.... hélas! en immolant Louis,
Dans ta colere, ô Ciel! ſauveras-tu mon fils?
Et que devient la Reine avec moi priſonniere?....
Je vois lever ſur eux une main meurtriere...

En ſe levant.

Barbares, arrêtez.... Que d'objets de terreur
De mes triſtes deſtins viennent combler l'horreur!

SCENE II.

LOUIS, IBRAHIM.

IBRAHIM.

LE Soudan de nouveau par ma bouche t'invite
Au ſerment, dont ton cœur ſi juſtement s'irrite.

LOUIS.

Que ne viens-tu plutôt, au nom de ton Soudan ;
Au plus Chrétien des Rois préſenter un turban,
Et m'inviter, perfide, à ſuivre ton exemple.

IBRAHIM.

J'atteſte ici, grand Roi, le Ciel qui nous contemple,
Et dont l'œil redouté voit le fond de mon cœur,
Que j'ai tout employé pour fléchir ton vainqueur.

LOUIS.

Songe, ſonge plutôt à fléchir pour toi-même,
Du Dieu que tu quittas la vengeance ſuprême ;
Déjà ſon foudre eſt prêt à te précipiter.
Ton zele m'eſt ſuſpect, ceſſe de le vanter.
C'eſt peut-être toi ſeul, dont la noirceur extrême
Au Soudan aujourd'hui ſuggéra ce blaſphême ;
Et ſi ce Roi barbare inſulte au nom Chrétien,
C'eſt qu'il croit que nos cœurs reſſemblent tous au tien.

SCENE III.

LOUIS, OCTAR.

OCTAR, *d'un air empreſſé.*

L'IMPLACABLE Soudan, par un ordre ſiniſtre,
De ſes arrêts cruels a mandé le Miniſtre.
On apprête en ces lieux un ſpectacle ſanglant;
Songe à te dérober au glaive menaçant.
Pour ta fuite au rivage une voile s'apprête,
Suis-moi. Par les détours d'une route ſecrete
Au vaiſſeau qui t'attend je vais guider tes pas.
Les Gardes ſont gagnés, fuyons, ne tardons pas.

LOUIS.

Moi fuir, Octar! jamais Louis n'a pris la fuite:
Ton amitié trop tendre en vain m'en ſollicite.
Eſt-ce à moi que s'adreſſe un ſi lâche conſeil?
Ton courage peut-il m'en donner un pareil?

OCTAR.

Ton bras, Monarque auguſte, eſt ici ſans défenſe
Et pourquoi d'un vainqueur affronter la vengeance?

LOUIS.

Quoi! je pourrois quitter tous ces braves guerriers
Que ma fuite en ces lieux laiſſeroit priſonniers?

SCENE IV.

LOUIS *seul.*

Et vous, Dieu tout-puissant, daignez veiller sur eux;
Conduisez le vaisseau qui les reporte en France;
Contre mon propre cœur soutenez ma constance:
Et s'il faut que ces lieux deviennent mon tombeau,
Ma cendre pouvoit-elle en trouver un plus beau?..
Peut-être, en ce moment, Octar sur le rivage
S'empresse.... Leur départ me rend tout mon courage....
Mais que vois-je? grand Dieu! mon fils n'est pas sauvé;
Et le vaisseau d'Octar ne l'a point enlevé!

SCENE V.

LOUIS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Quoi! vous voulez qu'un fils de vos bras se sépare,
Et s'arrache sans vous à cette Cour barbare!

En recevant du Ciel le ſacré diadême,
Apprends d'abord, Philippe, à régner ſur toi-même,
Et ſonge à gouverner par l'amour & les loix
Un peuple généreux, qui fait tout pour ſes Rois.
Au culte du vrai Dieu reſte toujours fidele;
Avec mon trône enfin, hérite de mon zele.
Je n'ai plus qu'un avis, mon fils, à te donner.
C'eſt au pied de la Croix qu'on apprend à regner.

En l'embraſſant.

Il en eſt temps encor, vas rejoindre ta mere,
Et ne mets pas le comble au malheur de ton pere.

PHILIPPE.

Mon pere, pardonnez, ſi je déſobéis,
C'eſt la premiere fois.

LOUIS.

Tu m'accables, mon fils.
De te ſauver, hélas! il n'eſt plus d'eſpérance,
Et j'apperçois déjà le Tyran qui s'avance.
Je te verrai peut-être.... Ah! j'en frémis d'effroi.

SCENE VI.

LOUIS, PHILIPPE, ALMODAM, GARDES, UN LICTEUR *tenant une épée.*

ALMODAM.

Un reſte de bonté me ramene vers toi;
Tu peux fléchir encor ma vengeance indignée.
Prononce le ſerment, & la paix eſt ſignée.

LOUIS.

Avec mes ennemis j'ai fait mille traités:
Toujours de ma parole ils ſe ſont contentés.
Ma promeſſe, Almodam, eſt ſtable & ſolemnelle.
Vingt peuples te diront ſi j'y reſtai fidele.
Un blaſphême jamais ne devint mon garant,
Et ma Religion abhorre ton ſerment.

ALMODAM.

Ta fierté plus long-temps veut en vain s'en défendre.

En lui montrant le Licteur.

Vois, Louis, à quel ſort ton orgueil doit s'attendre.

LOUIS.

Pour l'obtenir de moi n'as-tu que ce moyen?
Et crois-tu que ce glaive épouvante un Chrétien?

ALMODAM.

Approche donc, Licteur.

PHILIPPE, *se jettant aux genoux du Soudan.*

Arrête c'eſt mon pere;
Suſpens, ſuſpens, hélas! un ordre ſi ſévere!
Par ces genoux, qu'embraſſe un fils trop malheureux,
Ah! révoque, Soudan, un arrêt rigoureux!

LOUIS, *au Licteur.*

Viens, Miniſtre cruel, viens dans le ſang du pere
Laver la lâcheté du fils qui dégénere.
Aux genoux d'un Soudan un héritier des lis!
Ne me trompai-je pas? Eſt-ce bien là mon fils?

ALMODAM, *à Louis.*

A fléchir ſous mes loix ton cœur héſite encore?

LOUIS.

Il ne fera jamais un ſerment qu'il abhorre.

ALMODAM.

Hé bien, vois ſous tes yeux ton fils aſſaſſiné.
Licteur...

LOUIS, *ſe jettant aux pieds du Soudan.*

Hé qu'a-t-il fait pour être condamné?
Arrête!..

En se relevant.

En quel état m'a réduit ma tendresse,
Mais mon cœur me pardonne une telle foiblesse.
Tu vois ce que jamais on ne vit avant toi,
Un pere, un tendre pere, oubliant qu'il est Roi,
Tomber à tes genoux & te demander grace,
Pour un fils innocent qu'on égorge à sa place.

ALMODAM.

Ton serment peut encor le soustraire à mes coups.
Et déjà trop long-temps je retiens mon courroux.

LOUIS.

Entre un crime & mon fils on veut que je choisisse,
Que j'outrage la Croix ou que mon fils périsse ?..
Mon fils, tu mourras donc... Ah! pere malheureux
Pourrois-je voir mon fils immolé sous mes yeux?
Non, non, trop tendre fils, & déjà la plus forte
Sur ma Religion ma tendresse l'emporte...
Mais qu'ai-je dit, ô Ciel! à mon sensible cœur
Pardonne cet instant de foiblesse & d'erreur.

Au Soudan.

Soudan, ordonne donc que l'on nous frappe ensemble,
Et qu'un même cercueil en mourant nous rassemble.

SCENE VII.

LES MÊMES, MARGUERITE.

MARGUERITE *arrivant précipitamment, & ſe jettant entre le Soudan & le Roi.*

CIEL! on égorge ici mon fils & mon époux.

LOUIS, *au Soudan.*

Cette victime encor manquoit à ton courroux.

MARGUERITE.

Suſpens, ſuſpens encor ton arrêt ſanguinaire,
Attends, barbare, attends: commence par la mere;
Mais avant que ſur nous s'épuiſe ta fureur,
Apprends, cruel Soudan, implacable vainqueur
A quoi va t'expoſer ta lâche barbarie.
De François Damiette eſt encore remplie;
Oui, tous ſes habitants par le fer égorgés,
Epoux, femmes, enfants dans les flammes plongés,
De Damiette en feu les murailles fumantes,
Atteſteront au Ciel tes cruautés ſanglantes.
Tes peuples expirants ſur les buchers vengeurs,
Ne pourront qu'à toi ſeul imputer ces horreurs.
Tous les Rois de la terre armés par la juſtice
Viendront, n'en doute pas, venger notre ſupplice,
Et le fer à la main, juſques ſous ces lambris,

Te demander, Tyran, les cendres de Louis,
Allumer en tous lieux la flamme meurtriere,
Et dans des flots de sang noyer l'Egypte entiere.

Almodam paroît intimidé par ce discours.

SCENE VIII.

LES MÊMES, IBRAHIM.

IBRAHIM, *à part.*

Il se laisse fléchir ; ranimons sa fureur.

A Almodam.

Je viens vous découvrir un secret plein d'horreur,
Ordonnez que d'ici le monde se retire.

ALMODAM, *aux Gardes.*

Emmenez ces Captifs.

Les Gardes les emmennent.

IBRAHIM.

Contre vous on conspire :
On cherche à susciter la révolte en ces lieux ;
Le trop coupable auteur de ce dessein affreux
Le visage levé n'ose encore paroître ;
Mais tout semble, Seigneur, vous le faire connoître.
J'ai vu vos Mammelus errants dans ce palais.
Leurs regards furieux, leurs discours indiserets

Semblent nous annoncer une émeute prochaine,
Vos jours ſont en danger ; ma terreur n'eſt pas vaine.

ALMODAM.

Quoi ! ſerois-je trahi par le perfide Acmet ?

IBRAHIM.

Ce redoutable chef doit vous être ſuſpect.

ALMODAM.

Lui ! lui ! qui pour ma gloire a montré tant de zele.

IBRAHIM.

Les offres des Chrétiens l'ont pu rendre infidele.

ALMODAM.

Ma ſurpriſe, Ibrahim, égale ma fureur.
Allons de ce myſtere approfondir l'horreur.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ACMET, MELECK.

MELECK.

D'UNE intrigue ſecrete en cette Cour formée,
Déjà du fier Soudan l'oreille eſt informée.
Nous n'éviterons pas ſa vengeance & ſes coups.
Si ſon affreux ſoupçon tombe aujourd'hui ſur nous.
Fuyons, n'attendons pas ſes arrêts redoutables.

ACMET.

La fuite, cher Meleck, nous rendroit plus coupables.
Que plutôt l'aſſurance éclate ſur nos fronts;
Ce n'eſt qu'en les bravant qu'on détruit les ſoupçons.

MELECK.

Pourras-tu d'Almodam ſoutenir la préſence?

ACMET.

Ie ſaurai de ſon cœur bannir la défiance;

Par ſon ordre, Meleck, je l'attends en ces lieux,
Et je vais ſans effroi me montrer à ſes yeux:
Mais à mes jours, ami, ſi tu vois qu'on attente,
Joins de nos Mammelus la troupe impatiente;
Pour leur chef après moi je t'ai déjà nommé;
Que par toi mon deſſein ſoit enfin conſommé.
Dans ce vaſte palais allume l'incendie;
Vas du ſerrail en feu retirer ma Sophie;
En me voyant périr, qu'elle apprenne en ce jour
Ce que pour ſes appas a tenté mon amour...
Mais je vois le Soudan. Vas de cette entrevue
Attendre près d'ici quelle ſera l'iſſue.

SCENE II.

ACMET, ALMODAM.

ALMODAM.

C'EST toi que je voulois, cher Acmet; envers moi
Je connois ton amour & ton zele, & ta foi.

ACMET.

Tu dois connoître auſſi cette main toujours prête
A te ſervir, Soudan, au péril de ma tête.

ALMODAM.

Peut-être je pourrai l'employer en ce jour.
Quelque complot, je crois, ſe trame dans ma Cour.

Cette émeute ſubite, en ta troupe arrivée,
Sans cauſe & ſans ſujet ne s'eſt point élevée

ACMET.

De pareils mouvements doivent peu t'alarmer.
Un ſeul de mes regards ſuffit pour les calmer.
De leurs derniers ſuccès l'orgueilleuſe arrogance,
Semble de ces guerriers enhardir la licence;
Mais leurs cris, leurs tranſports, peut-être immodérés,
Annoncent des vainqueurs, & non des conjurés.

ALMODAM.

Veille ſur cette troupe avec un nouveau zele.

ACMET.

C'eſt moi qui la commande, & je te réponds d'elle.

ALMODAM,

Acmet, du Roi chrétien je dois me défier.

ACMET.

Hé! que peut contre toi ce foible priſonnier,
Dont tu peux d'un ſeul mot trancher les deſtinées?

ALMODAM.

Ne peut il pas, Acmet, par ſes lâches menées,
Exciter en ces lieux quelque rebellion,
Et conjurer ma perte au fond de ſa priſon?

Ne peut-il pas enfin, dans sa fureur extrême,
Corrompre par ses dons mes Mammelus ! .. toi-même ?

ACMET.

Moi ? mais ton cœur assez doit connoître ma foi,
Et ces vaines terreurs sont indignes de toi.

SCENE III.

ALMODAM, ACMET, IBRAHIM.

IBRAHIM.

D'UNE mer en courroux votre Cour est l'image ;
Avant qu'il soit plus près, ah ! conjurez l'orage ;
Il croît à chaque instant ; vos soldats furieux,
Rempliſſent ce palais de cris séditieux.
De Gardes les prisons sont à peine entourrées,
Au pouvoir des Captifs elles semblent livrées ;
Et vos fiers Mammelus, courant de toutes parts,
Lançoient même sur moi de farouches regards.

ACMET.

Voilà donc, Almodam, l'adulateur timide,
Qui jette ces soupçons dans ton ame intrépide...
Qui d'un combat sanglant n'a jamais vu l'horreur ;
Tout le glace d'effroi : son ombre lui fait peur ;

Qu'un ſoldat ſur ſon front laiſſe voir un nuage,
D'une ſédition c'eſt pour lui le préſage.

IBRAHIM, *à Acmet.*

Tu regardes, Acmet, d'un œil bien aſſuré
Le péril trop certain où ton Prince eſt livré.

ACMET, *à Ibrahim.*

Au calme où tu me vois, tu devrois rendre grace;
Traître, pour m'outrager, tu choiſis bien ta place.
Si le reſpect ici n'enchaînoit ma fureur...
Tu verrois, comme Acmet ſe venge d'un flatteur.

ALMODAM, *à Acmet.*

Réprime devant moi ce ton plein de menace.
Vas joindre les mutins, & punis leur audace.

SCENE IV.

ALMODAM, IBRAHIM.

IBRAHIM.

De l'horrible complot formé contre tes jours,
Il en eſt temps, enfin, il faut rompre le cours.
Ce chef des Mammelus, ſi fier, ſi redoutable,
Seroit plus retenu, s'il n'étoit point coupable.
Ces bruits, ces mouvements dans ta troupe excités,
Quel autre que Louis les auroit ſuſcités?

Tu n'en peux plus douter, ſon or, ſes artifices,
Parmi tes Gardes même ont trouvé des complices.
Frappe, frappe, il eſt temps, d'un bras plus aſſuré,
Le coup que trop long-temps ta main a différé.
Tes offres, par Louis, fiérement repouſſées,
Ta Couronne, ta tête aujourd'hui menacées,
Tout, contre les vaincus en armant ta fureur,
Semble de ta vengeance accuſer la lenteur.

ALMODAM.

Se pourroit-il qu'Acmet, l'appui de mon Empire,
Aux offres de Louis ſe fût laiſſé ſéduire?

IBRAHIM, *à part.*

Tu n'en douteras plus, quand élargi par moi
Ce Prince ſans ſes fers paroîtra devant toi.

ALMODAM, *après avoir délibéré quelque temps.*

Oui, contre les Chrétiens la ſentence eſt portée,
Et je veux par Acmet la voir exécutée.
Mon ſoupçon contre lui trop long-temps combattu,
Veut encor par ce trait éprouver ſa vertu.
Vas, & qu'à m'obéir à l'inſtant il s'apprête,
S'il balance, ta main m'apportera ſa tête.

SCENE V.

ALMODAM, LOUIS.

LOUIS, *sans ses chaînes.*

POUR quel sujet, Soudan, me fais-tu revenir?

ALMODAM, *étonné.*

Quel traître à mes regards te permet de t'offrir?
Sans tes fers!

LOUIS.

Ibrahim m'a fait ôter ma chaîne,
Ton ordre seul, enfin, en ce lieu me ramene.

ALMODAM.

Mon ordre? Dis plutôt que quelques Mammelus
Par ton or en ma Cour gagnés & corrompus,
T'ont prêté leurs secours pour rompre cette digue,
Qui s'opposoit encore à ton horrible intrigue.

LOUIS.

Quelle est donc cette intrigue?

ALMODAM.

On connoît ton dessein,
Et ton air étonné veut le cacher en vain.

Je ne m'attendois pas à trouver tant d'audace
Dans un foible rival à qui j'avois fait grace ;
Le plus affreux complot par ta haine inventé,
Devoit être en ce jour le prix de ma bonté.

LOUIS.

Tes odieux soupçons ont de quoi me confondre.
Pour m'en laver, Soudan, devrois-je te répondre?
Cet outrage nouveau manquoit à mes malheurs:
C'eſt un prétexte encor que cherchent tes fureurs.
A d'indignes conſeils ton ame s'abandonne.
Je demande la paix, & non pas ta couronne.

ALMODAM.

Le refus que tu fais d'un trop juſte ſerment
M'eſt de ta perfidie un indice aſſez grand.

LOUIS.

Si l'aſpect du ſupplice à ma bouche coupable
Eût arraché jamais ce ſerment exécrable,
Peut-être avec raiſon je te ſerois ſuſpect.
Qui peut trahir ſon Dieu ne craint point un forfait.
Mais que ton ame éloigne un ſoupçon qui m'outrage.
Connois mieux ma franchiſe & ſur-tout mon courage.
De ſon ſein l'Univers auroit banni l'honneur,
Tu le retrouverois encore dans mon cœur.
Quand le Nil frémiſſant m'a vu ſur ſon rivage
Répandre dans ton camp l'alarme & le carnage;

Si le hasard alors t'eût conduit devant moi,
Ma présence auroit pu t'inspirer quelque effroi ;
Mais tranquille & paisible au sein de ces murailles,
Je n'ai plus d'ennemis hors du champ de batailles.

ALMODAM.

Ton aspect au combat m'auroit fait reculer ?
Hé bien, c'est à mon tour à te faire trembler.
Mon soupçon suffisoit pour te rendre coupable,
Ton orgueil aujourd'hui me rend inexorable.
Acmet viendra dans peu t'instruire de ton sort.

LOUIS.

Crois-tu m'intimider par l'aspect de la mort ?

ALMODAM.

Souviens-toi de ton fils, souviens-toi de sa mere,
De tous ces prisonniers dont tu te dis le pere,
Pour eux, du moins, pour eux tu craindras mon courroux.

LOUIS.

Barbare, qu'ont-ils fait pour mériter tes coups ?
Tyran, si dans ton cœur il n'est plus de clémence,
Ah ! sur moi seul au moins assouvis ta vengeance.

ALMODAM.

Du plus noir attentat justement supçonnés,
Ma fureur aujourd'hui vous a tous condamnés.

Il sort.

SCENE VI.

LOUIS *seul.*

O Dieu! de ta Croix sainte en prenant la défense,
Dans quel malheur affreux j'ai donc plongé la France?
O ma femme, ô mon fils, si versé dans ces lieux
Notre sang suffisoit pour appaiser les Cieux;
Oui, du cruel Soudan, l'arrêt injuste, horrible,
Pour mon cœur, je le sens, paroîtroit moins terrible.
De la guerre, grand Dieu, puisqu'ils sont les auteurs,
Daigne sur les Rois seuls en venger les malheurs....
Mais non, pour expier nos erreurs & nos crimes,
Non, ce n'est point assez du sang de trois victimes,
Tant de braves guerriers, soutiens de mes Etats,
Périront avec moi dans ces lointains climats.

SCENE VII.

LOUIS, MARGUERITE, PHILIPPE.

MARGUERITE.

UN ordre du Soudan de nouveau nous raſſemble,
On ne nous défend plus de nous trouver enſemble.
Je vous vois ſans vos fers! Ah! le Ciel en ces lieux,
Feroit-il luire encor quelque eſpoir à nos yeux,

LOUIS.

Il n'en eſt plus pour nous, hélas! tout nous opprime:
Votre époux ſans ſes fers n'eſt plus qu'une victime
Qu'on laiſſe errer encore avant de l'immoler.
Je voudrois vainement vous le diſſimuler.
Notre perte en ce jour, hélas! eſt arrêtée.
Contre tous les Captifs la ſentence eſt portée.
Et nous allons périr, (ce qui comble mes maux)
Comme des aſſaſſins qu'on livre à des bourreaux.
A cet arrêt barbare il falloit une excuſe,
Et d'une trahiſon le Soudan nous accuſe.

PHILIPPE.

On peut nous imputer de ſemblables horreurs !

LOUIS.

Du Ciel qui le permet reſpectons les rigueurs.
Au lieu de murmurer, adorons ſa juſtice,
Et comme un bienfait même, acceptons le ſupplice.
Madame, & toi, mon fils, ſur le trône autrefois,
Tout rampoit devant nous, nous n'étions que des Rois.
La Croix, avec éclat ſur nos fronts arborée,
Dans toute ſa grandeur ne s'étoit pas montrée.
La victoire pour elle eût flatté nos deſirs,
Mais au lieu de vainqueurs, elle veut des martyrs.

PHILIPPE.

Je vois venir Acmet d'un air fier & terrible.

SCENE VIII.

LOUIS, MARGUERITE, PHILIPPE, ACMET, *Troupe de Mammelus.*

ACMET, *ayant un ſabre nud à la main & s'adreſſant à Louis.*

VOIS-TU, Prince, en ma main briller ce fer horrible?
Hé bien, ce fer t'annonce ou le ſceptre, ou la mort.

LOUIS.

Qu'entends-je?

ACMET.

Je te fais l'arbitre de ton ſort.
Ce fer, ſi tu le veux, va te conduire au trône,
Ou t'abattre la tête, ainſi qu'on me l'ordonne.
Tandis qu'il eſt levé, tu peux guider mon bras.
L'implacable Soudan l'arma pour ton trépas,
Mais au lieu de ſervir ſon injuſte vengeance,
Dis un mot, & ce bras va prendre ta défenſe,
Et t'ouvrir juſqu'au trône un chemin aſſuré,
En délivrant le Nil d'un Tyran abhorré.

LOUIS.

Et voilà donc l'auteur du complot exécrable,
Dont le cœur d'Almodam a cru le mien capable!

ACMET.

Oui, c'eſt moi, c'eſt moi ſeul, mais quoique ſoupçonné
Mon forfait ſur le champ peut m'être pardonné,
Ma main à ce Tyran n'a qu'à porter ta tête.

LOUIS.

Je me ſens outragé par ton offre indiſcrete.
Puiſque tu m'as laiſſé le maître de mon ſort,
Je rejette le ſceptre & je choiſis la mort.

MARGUERITE.

O Ciel!

LOUIS.

Voudriez-vous applaudir à ſon crime?

ACMET.

Mais en plongeant ce fer dans ton cœur magnanime,
Louis ſerois-je donc moins coupable à mes yeux,
Qu'en le plongeant au ſein d'un tyran odieux.
Puiſqu'en ce jour affreux, quelque ſoit ſa victime,
Il faut pour ſe ſauver qu'Acmet commette un crime.

Entre deux attentats je choisis le moins grand;
D'un monstre je préfere à répandre le sang,
Et de ton ennemi je cours chercher la tête.
Mes gardes, suivez-moi.

LOUIS.

Perfide, arrête, arrête

PHILIPPE.

O mon pere, est-ce à nous d'arrêter sa fureur?

MARGUERITE.

Ah! c'est le Ciel, grand Roi, qui nous donne un vengeur.
Profitons, profitons de ce soudain orage,
Pour sortir du palais & courir au rivage.
Le vaisseau nous attend. Quittons ces bords affreux,
Et laissons ces bourreaux s'assassiner entre eux.

LOUIS.

Quoi! nous verrons des Rois la majesté trahie,
Le Soudan égorgé par sa troupe en furie!
Des mains de ces soldats courons le dégager.
De ses affreux soupçons puis-je mieux me venger?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, PHILIPPE.

MARGUERITE.

QUEL tumulte, mon fils, regne sur ce rivage!
Ce n'est par-tout que cris de révolte & de rage:
Et que fera le Roi parmi ces furieux?
Est-ce à lui de venger un tyran odieux?
Que je crains qu'en voulant arrêter ces rebelles
Il n'attire sur lui leurs armes criminelles.

PHILIPPE.

Ce n'est point à ses jours qu'en veulent ces soldats.

SCENE II.

MARGUERITE, PHLIPPE, CÉLIE.

CELIE, *empressée.*

SUR le sort de Louis ne vous alarmez pas,
Madame, je l'ai vu courant d'un pas rapide
Se jetter au milieu de la troupe homicide.

Ces mutins devant lui ſont de reſpect glacés,
Un ſeul de ſes regards les a tous terraſſés.
Mais leur chef écumant de colere & de rage,
Arrive, & ſes diſcours raniment leur courage,
Au palais du Soudan ils courent en fureur;
Et ſement ſur leurs pas l'épouvante & l'horreur.
Louis les ſuit encor dans ce tumulte horrible,
Et veut les arrêter de ſon bras invincible. . .
Mais lui-même, Madame, il revient en ces lieux.

SCENE III.

LES MEMES & LOUIS.

LOUIS *ému.*

LE crime & l'attentat triomphent à nos yeux.

PHILIPPE.

Mon pere, vous vivez!

LOUIS.

Devois-je vivre encore
Pour être ici témoin d'un forfait que j'abhorre!
Trois fois j'ai retenu l'aſſaſſin courroucé,
Trois fois avec effort ſon bras m'a repouſſé;
Rien n'a pu le fléchir, menaces, ni prieres,
Le fer étinceloit dans ſes mains meurtrieres.

Et

Et peut-être déjà, trop malheureux vainqueur,
Acmet, le traître Acmet l'a plongé dans ton cœur.

MARGUERITE.

C'étoit notre ennemi, nous ſerions ſes victimes ;
Le Ciel à la vertu fait ſervir tous les crimes.

LOUIS.

Quel langage ! quoi donc ! nous nous croirions vengés,
Quand, par un attentat, les cieux ſont outragés ?

SCENE IV.

LES MÊMES & OCTAR.

OCTAR.

VOTRE vainqueur n'eſt plus.

LOUIS.

O funeſte journée !

OCTAR.

Quoi ! votre cœur encor plaindroit ſa deſtinée !
Dans l'endroit où le Nil de ſes flots tortueux
Baigne de ce palais les murs majeſtueux,
Eſt un lieu, dont la crainte environne l'entrée.
Aux plaiſirs du Soudan retraite conſacrée,
Là, ſes femmes peut-être, en flattant ſon courroux,
Applaudiſſoient l'arrêt prononcé contre vous.

Soudain, des Mammelus la terrible cohorte
Arrive en rugiſſant, briſe, enfonce la porte.
Ibrahim s'y trouvoit. Il tombe ſous leurs coups;
Lui ſeul dans cette Cour conſpiroit contre vous.
Sa bouche en expirant vomit d'affreux blaſphêmes
Il maudit votre Dieu, votre culte & vous-mêmes.
Acmet, le fer en main, la fureur dans les yeux,
Redemande une femme enlevée à ſes feux.
La révolte en ces lieux fut pour elle excitée.
Cette femme à ſes yeux ſe montre épouventée,
Il s'arrête un moment, & pourſuit ſon rival,
Almodam éperdu dans ſon trouble fatal,
Sélance dans les flots qui baignent ce rivage,
Un ſoldat furieux le pourſuit à la nage,
D'un bras il fend les eaux, l'autre tient un poignard,
Dans le Nil Almodam cherche envain un rempart,
On l'atteint, on le frappe; & dans l'onde rougie,
Son ſang à gros bouillons s'écoule avec ſa vie.
Ah! j'en frémis encor. J'ai vu ſon corps ſanglant,
Contre les flots vainqueurs ſe débattre en mourant,
Surnager quelque temps ſur les vagues profondes.
Et ſous mes yeux enfin s'abymer dans les ondes.

LOUIS.

Ainſi, Roi malheureux, toi dont le front ſacré
Des peuples à genoux ſe voyoit adoré,
Le Ciel t'a fait tomber du faîte de la gloire,
De quoi ta donc ſervi l'orgueil de ta victoire?

O Soudan ! quels arrêts tu dictas contre nous !
A tes lâches ſoupçons tu nous immolois tous.
La mort a prévenu ton injuſte vengeance.
Ton cœur avoit peut-être encor de la clémence.
Ton ſerment, tes ſoupçons m'avoient bien outragé;
Mais je te pardonnois... Ah ! je ſuis trop vengé.

MARGUERITE.

Ciel ! j'entends approcher ces Guerriers ſanguinaires;
Gardez-vous d'éclater en plaintes téméraires.

LOUIS.

D'un Prince aſſaſſiné je dois venger les droits,
Madame, & leur montrer qu'il eſt encor des Rois.

SCENE V.

LES MÊMES & ACMET.

ACMET, *un glaive teint de ſang à la main.*

CONNOIS-TU de quel ſang ce fer eſt teint ?

LOUIS.

Perfide,
Je ne le vois que trop, & c'eſt toi, parricide,
Dont le fer aſſaſſin lâchement l'a verſé.

ACMET.

C'eſt le ſang d'un tyran qui t'avoit menacé,

Ce ſpectacle devroit te flatter davantage.
Je m'attendois à voir mieux traiter mon courage;
Mais en vain aujourd'hui tu feins de me haïr,
La mort d'un ennemi doit cauſer du plaiſir.

LOUIS.

Hé bien! lâche aſſaſſin, la mienne doit t'en faire;
C'eſt trop peu d'un forfait pour ta main ſanguinaire:
Tourne ſur moi ce fer qui me remplit d'horreur;
Pour l'ôter à mes yeux, cache-le dans mon cœur.
C'eſt donc-là cet Acmet, dont les terribles armes
Répandoient en tous lieux la crainte & les alarmes,
Et qui dans ce combat ſi funeſte pour nous
Déſiroit contre moi de ſignaler ſes coups!
Eſt-ce-là la valeur qne tu m'as fait paroître?

ACMET.

Acmet va dans l'inſtant te la faire connoître;
Reſpecte davantage un bras qui t'a vengé.

LOUIS.

Perfide, de ce ſoin t'avois-je donc chargé?
T'avois-je demandé cet horrible ſervice?
Quoi! de ton crime encor me rendras-tu complice?
Sans doute en expirant le Soudan l'aura cru.
Viens, frappe, & que ma mort lui prouve ma vertu.

ACMET *à part.*

Lorſqu'il m'accuſe même il faut que je l'admire.
Tout le rend à mes yeux digne de notre empire.
En élevant la voix.
Approchez Mammelus les armes à la main,

LOUIS.

De nous défendre, Acmet, nous n'avons pas deſſein.

SCENE VI.

LES MÊMES, MELECK, *Troupe de Mammelus.*

OCTAR *à Acmet.*

ACMET, par l'amitié que ton cœur m'a jurée,
Je t'en conjure épargne une tête adorée,
Envers les priſonniers montre-toi généreux.
Mets le comble à ta gloire en traitant avec eux.

ACMET *à Octar.*

Je veux qu'il ſache, enfin, ſi je ſuis ſi coupable.
En prenant le ſceptre & la couronne d'Almodam de la main d'un ſoldat, & les montrant à Louis.
Vois de ton fier vainqueur le ſceptre redoutable:...

Louis, il eſt à toi... tiens, mon crime eſt abſous,
Daigne enfin l'accepter & viens regner ſur nous.

LOUIS, *refuſant le ſceptre.*

Je ne le puis, Acmet; j'ai déjà trop d'un trône.
A quelqu'autre que moi remets cette couronne.

ACMET.

Entre les Francs & nous que ce ſceptre à jamais
Devienne dans tes mains le gage de la paix.
L'Egypte par ma voix aujourd'hui t'en conjure;
De nos fiers Mammelus ne crains pas le murmure.
Frappés de ta valeur, inſtruits de mes deſſeins,
Leurs cœurs brûlent de voir le ſceptre entre tes mains.

LOUIS.

Acmet, je le reçois.... maître de votre empire,
De mes intentions je vais donc vous inſtruire,
Ce ſceptre glorieux, qui par vous m'eſt offert,
Du ſang de mon vainqueur me paroît tout couvert:
Il offenſe mes yeux...

En ſe tournant vers Octar.

De cet honneur inſigne,
Dont Louis ſe dépouille, Octar, tout te rend digne.
Dans le ſang d'Almodam tes mains n'ont pas trempé:
Tes vertus, dont mon cœur au combat fut frappé,

Quand de ton bras vainqueur ma main reçut des chaînes,
Le ſang, l'auguſte ſang qui coule dans tes veines,
A l'empire du Nil te donne tous les droits.
Oui, guerriers, cet Octar, eſt le ſang de vos Rois:
Oſman, eſt ſon vrai nom; je lui rends ſa couronne,
Maître de vos états, voilà ce que j'ordonne.
Acmet, & vous, guerriers, approuvez-vous mon choix?

ACMET.

Le Nil avec reſpect reconnoîtra ſes loix.
Au trône dès ce jour nous allons le conduire,
Ta main l'en rend trop digne en lui cédant l'empire.

LOUIS, *en donnant le ſceptre & la couronne à Octar.*

Regne donc cher Oſman, ſur cette nation,
Et puiſſe en même-temps une religion,
Qui par mes foibles mains aujourd'hui te couronne,
En ces lieux avec toi remonter ſur le trône.
En te donnant un ſceptre, elle a dû te charmer,
Eſtime-la du moins, ſi tu ne peux l'aimer.
Son triomphe s'apprête, & n'eſt pas loin peut-être:
Par ce trait ſeul, Oſman, apprends à la connoître....

Au rang de prisonnier tu me vois rabaissé :
Daigne conclure enfin le traité commencé.

OCTAR

Comblé par ta vertu d'une faveur si grande ;
Ce traité, cette paix, c'est moi qui les demande.
En tes heureux états revole dès ce jour,
Emporte de nos cœurs & l'hommage & l'amour ;
Tous les peuples du Nil pressés sur ton passage,
Formeront à l'envi des vœux pour ton voyage.
Regne long-temps heureux sur le trône des lis,
Et puisses-tu toujours renaître dans tes fils.

FIN.

ABDOLONIME,

COMÉDIE

DE M. DE FONTENELLE,

RÉDUITE EN TROIS ACTES,

ET MISE EN VERS.

PERSONNAGES.

ABDOLONIME, Jardinier de Sidon.

NARBAL, fils d'Abdolonime.

BARSINE, fille d'Abdolonime.

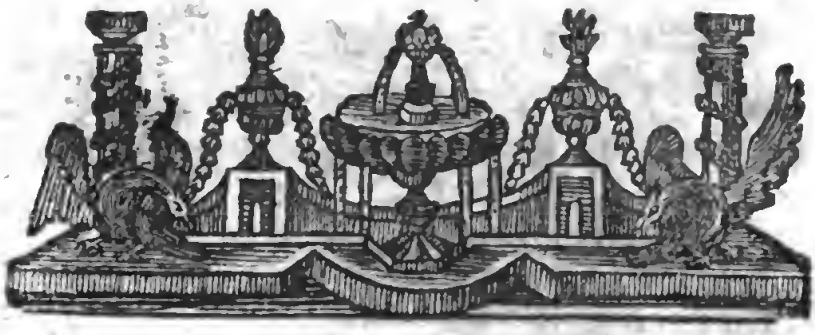
HANNON, Citoyen qualifié de Sidon.

ELISE, sœur de Hannon.

AGÉNOR, autre Citoyen qualifié de Sidon.

UN SOLDAT Sidonien.

La Scene eſt chez Eliſe.



ABDOLONIME,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, HANNON.

HANNON.

APPROCHEZ, mon voisin, mon bon Abdolonime;
Toujours à vous servir la même ardeur m'anime.
Savez-vous bien pourquoi vous me voyez ici ?
Sur un point important je veux être éclairci.

Je ne puis conſulter que vous ſur cette affaire ;
Enſeignez-moi comment s'appelloit votre pere.

ABDOLONIME.

Du nom de Micipſal toujours on l'appella.

HANNON.

Bas. Bon ! *Haut.* Et votre grand-pere ?

ABDOLONIME.

Oh ! oh ! pour celui-là,
A m'en reſſouvenir j'aurai bien de la peine,
Et crains de faire encore une recherche vaine:
Mais... Mais non... c'eſt Hiarbal.

HANNON.

Bas. Tout ſe rapporte au mieux ;
Le fait à mon eſprit ne paroît plus douteux.
Haut. Mais ſur ce dernier nom, dites-moi, je vous prie,
Pourquoi vous héſitiez.

ABDOLONIME.

Aiſément on oublie,
Seigneur, le nom des gens que l'on n'a jamais vus.
Mes ancêtres de moi ne furent pas connus.

Et comme moi, ſans doute, ils cultivoient la terre.
J'étois encore enfant quand je perdis mon pere;
Lui-même, étant mort jeune, a peu connu le ſien;
Mais à gens comme nous, que cela fait-il? rien:
De mes pauvres aïeux j'ignore enfin l'hiſtoire;
De leurs ſeules vertus, je garde la mémoire:
Dans mon petit réduit je me trouve fixé,
Sans trop ſavoir par qui, ni quand j'y fus placé.
Mais j'y ſuis, je m'y plais, je bénis mon partage.
Vous m'en demanderez vainement davantage.
Mais ne pourriez-vous pas me dire auſſi pourquoi
Au nom de mes parents vous ſongez plus que moi?

HANNON.

Quoi! vous ignorez donc qu'une de mes envies,
Eſt d'être bien au fait des généalogies,
De connoître, en un mot, l'origine & le nom
Des principaux bourgeois que je vois dans Sidon;
De ſavoir quels héros a produits telle race.
Cette étude me plaît.

ABDOLONIME.

Seigneur, grand bien vous faſſe.

Mais que vous revient-il de savoir tous ces noms ?
Quand je seme au printemps mes raves, mes melons,
Je ne vas pas chercher, en les mettant en terre,
Quels furent leurs aïeux, leur pere ou leur grand-pere ;
J'examine la graine, & cela me suffit.

HANNON.

Du nom de vos parents si je veux être instruit,
C'est pour savoir aussi si la graine en est bonne.

ABDOLONIME.

Je me flatte qu'ils n'ont fait de tort à personne,
On me l'a dit souvent... Mais à propos, Hannon,
Il faut que je vous parle un peu de mon garçon.

HANNON.

De votre fille aussi, sans doute ? Elle est jolie ;
De graces & d'appas je la trouve remplie.

ABDOLONIME.

Par Jupiter ! je crois que vous avez raison ;
C'est une bonne enfant, naïve, sans façon ;
Et malgré sa franchise & sa mine ingénue,
De jugement Barsine est assez bien pourvue.

Et ſon petit babil me plaît aſſurément.
Mais il ne s'agit pas de ma fille à préſent.

HANNON.

Pourquoi non ? j'aime autant que vous me parliez d'elle.

ABDOLONIME.

Un autre ſoin, Monſieur, m'occupe la cervelle.
A ma fille aujourd'hui je ne dois plus ſonger ;
Madame votre ſœur a daigné s'en charger,
Elle la conſidere & la traite en amie,
Et même, ſi jamais Eliſe ſe marie,
Auprès d'elle Barſine eſt ſûre de reſter.
Son ſort, après cela, doit peu m'inquiéter.

HANNON.

Mais j'aurois du plaiſir à la voir établie.

ABDOLONIME.

Elle feroit, Monſieur, une grande folie.
Pourroit-elle eſpérer un deſtin plus heureux? ...

HANNON.

Dites-moi, croyez-vous qu'elle ait un amoureux ?

ABDOLONIME.

Je ne le penſe pas ; elle n'eſt pas coquette :
Mais fille ſur ce point eſt toujours ſi diſcrete !

HANNON.

Il ſuffit. Maintenant venons à votre fils.
C'eſt lui, comme je vois, qui cauſe vos ſoucis.

ABDOLONIME.

Vraiment, oui ; ce coquin, à mes conſeils revêche,
A mieux aimé porter le ſabre que la bêche:
Ce garçon, ſi j'en crois la publique rumeur,
A défendre nos murs ſignala ſa valeur ;
Mais malheureuſement il a fallu ſe rendre,
Car rien ne tient devant ce diable d'Alexandre.
Si loin de nos remparts Narbal l'eût repouſſé,
Son courage eût, ſans doute, été récompenſé ;
Encor n'en ſais-je rien. On ne s'occupe guere
Du malheureux ſoldat qui s'expoſe à la guerre.
La gloire eſt pour les chefs, il a les coups pour lui.
Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, Narbal brûle aujourd'hui
D'arriver aux honneurs, & de faire fortune ;
Il a de parvenir une ardeur non commune;

Sous Alexandre même il desire servir;
Mais son ambition tout bas me fait gémir :
N'ose-t-il pas prétendre au rang de capitaine?

HANNON.

On peut le satisfaire, & sans beaucoup de peine,
Je lui peux être utile auprès d'Ephestion;
C'est lui que le vainqueur, en partant de Sidon,
Pour régler toute chose a laissé dans la ville :
Son ordre est en ces lieux de tenir tout tranquille;
Il est même chargé de nous donner un Roi.
Si Narbal à la Cour étoit placé par moi,
Cela lui vaudroit mieux que de suivre Alexandre.

ABDOLONIME.

Je suis de votre avis, & ne saurois comprendre
Comment on peut quitter ses amis, ses parents,
Pour aller sans sujet inquiéter des gens
Dont nous n'avons jamais reçu la moindre offense.

HANNON.

Il est vrai; mais je vois votre fils qui s'avance.
Adieu, d'un bon succès vous pouvez l'assurer.

SCENE II.

ABDOLONIME, NARBAL.

ABDOLONIME.

ALLONS, tu n'as plus rien, Narbal, à desirer;
Hannon, qui sort d'ici, te fera Capitaine.

NARBAL.

Que mon cœur est touché, mon pere, de la peine!.....

ABDOLONIME.

Assurément, mon fils, tu dois m'en savoir gré.
Vivant dans mon réduit content & retiré,
Je n'importune pas les Grands de ma visite,
Et je me fais effort, quand je les sollicite.
Je ne suis, il est vrai, qu'un pauvre Jardinier;
Mais je suis fier, pourtant, & j'ai le cœur altier,
Peut-être plus, Narbal, que nos Seigneurs eux-même,
Que l'on voit en tout temps, & d'une ardeur extrême,

Des Princes & des Rois entourer les Palais,
Demandant ſans relâche & ſans rougir jamais.

NARBAL.

Mais, mon pere, après tout, pour obtenir les places,
Il faut bien s'adreſſer aux arbitres des graces;
Et ſans un peu d'intrigue on ne fait jamais rien,
On ne s'avance pas, on reſte obſcur.

ABDOLONIME.

Fort bien.
Mais qu'entends-tu, dis-moi, par ne jamais rien faire?
Lorſque je t'ai nourri, toi, ta ſœur & ta mere,
Que je vous ai mis tous à l'abri de la faim,
Avec le ſeul produit de ce petit jardin,
Que mes ſoins aſſidus ont rendu ſi fertile,
Etois-je donc un être à la terre inutile?
Quoi! n'aurois-je rien fait?

NARBAL.

Mon pere, franchement,
Ce n'eſt pas-là juger des choſes ſainement.

ABDOLONIME.

A penſer comme moi je ne veux point t'aſtreindre,
Je n'eus jamais en rien deſſein de te contraindre:

A ton goût pour la guerre on ne s'oppoſe pas.
Vas te faire caſſer les jambes & les bras,
Puiſque vers ce métier ton naturel t'entraîne;
Je voudrois que déjà tu fuſſes capitaine.

SCENE III.

ABDOLONIME, NARBAL, BARSINE.

BARSINE.

MON cher pere, bon jour.

ABDOLONIME.

Ma fille, grand merci.

BARSINE.

On m'a dit à l'inſtant que vous étiez ici,
Et pour vous embraſſer je ſuis vîte accourue.

ABDOLONIME.

Ta préſence toujours me réjouit la vue.
Tu t'embellis, je crois, Barſine, en grandiſſant.

BARSINE.

Sur ma figure, hélas! ne me flattez pas tant,

Ce ſeroit vous louer dans votre propre ouvrage,
Car on dit que je ſuis votre parfaite image.

ABDOLONIME.

Par le contentement que je goûte en ces lieux,
Tâche à me reſſembler; cela vaut encor mieux.
Ma fille, te plais-tu toujours auprès d'Eliſe?

BARSINE.

Oui, mon pere, & mon cœur vous parle avec franchiſe,
Son air, ſi vous voulez, marque de la hauteur;
Mais rien n'égale au fond la bonté de ſon cœur.

ABDOLONIME.

Le vrai bonheur, hélas! eſt rare chez les hommes,
Je ne le vois que trop; mais de trois que nous ſommes,
Nous voilà cependant deux contents, deux heureux;
C'eſt beaucoup; nous devons en rendre grace aux Dieux.

En montrant Narbal.

Pour ce pauvre garçon, il eſt bien loin de compte;
Même d'être mon fils je ſuis ſûr qu'il a honte.

Barſine, j'y ſuis né, mais je n'y mourrai pas ;
A des travaux plus grands ſont deſtinés mes bras.
A m'en tirer, ma ſœur, aide-moi, je te prie ;
Fais qu'Eliſe pour moi, puiſqu'elle eſt ton amie,
En ma faveur encor parle au Seigneur Hannon.

BARSINE.

Je plaiderai pour toi de la bonne façon.

NARBAL.

Mais il faut très-ſouvent revenir à la charge,
La preſſer, me prôner.

BARSINE.

De ce ſoin je me charge.

NARBAL.

De ton frere, en un mot, lui dire certain bien.

BARSINE.

Sois tranquille, Narbal.

NARBAL.

Puis dans quelque entretien,
Lui faire entendre, hélas ! que j'ai le cœur ſenſible,
Que je l'adore, enfin.

BARSINE.

BARSINE.

O Ciel! eſt-il poſſible?

NARBAL.

Oui; ce fatal amour va cauſer mon tourment;
Mais je voudrois, ma ſœur, m'en guérir vainement.
Ai-je tort, dis-le-moi, de haïr ma naiſſance,
Et d'ambitionner un rang, de l'opulence?
Ah! ma tendreſſe alors pourroit ſe déclarer,
Au cœur d'Eliſe, enfin, j'oſerois aſpirer.
Après tout, n'ai-je pas une aſſez bonne mine?
Nous n'avons pas, ma ſœur, l'air de notre origine,
Eliſe doit avoir ouï parler de moi,
A tous nos citoyens, & ne fût-ce qu'à toi.

BARSINE.

Hé bien!

NARBAL.

Hé bien! je crois, dans l'ardeur qui m'anime,
Qu'elle pourra pour moi concevoir quelque eſtime.

BARSINE.

Ah! ne t'en flatte pas. Ecoute, cher Narbal,
Je te conſeille, moi, pour remede à ton mal,

De partir au plutôt avec ton Alexandre,
Et d'oublier un cœur où tu ne peux prétendre....

NARBAL.

Moi l'oublier, Barsine! ah! tu n'y penses pas.
Non, je n'irai, ma sœur, affronter les combats,
Qu'afin de m'y couvrir d'une gloire immortelle,
Et pouvoir à ses yeux me montrer digne d'elle.

BARSINE.

Vas donc; pour lui parler j'attendrai ton retour.

NARBAL.

Mais je voudrois qu'Elise au moins sût mon amour:
Tu peux seule, ma sœur, le lui faire connoître.

BARSINE.

Lorsque l'occasion...

NARBAL.

Il faut la faire naître.
Je vois qu'à m'obliger tu n'as guere d'ardeur;
En s'en allant.
Il faudra que moi-même...

BARSINE.

Ah! connois mieux mon cœur!...

Son malheureux amour me touche & m'intéreſſe.
Hé ! j'en trouve l'excuſe en ma propre tendreſſe...
Me voilà ſeule, enfin ; plût au Ciel qu'Agénor
Se hâtât de venir !... Ah ! m'aime-t-il encor ?
Hélas !... mais le voilà.

SCENE V.

BARSINE, AGÉNOR.

AGENOR.

BARSINE, quelle joie !
Le haſard ſans témoins permet que je vous voie !
Depuis deux jours entiers, en ces lieux vainement,
De vous entretenir je cherche le moment.
Dans la même cité quand le ſort nous raſſemble,
Faut-il que nous ſoyions ſi rarement enſemble ?
Je ſuis même contraint, Barſine, en vous parlant,
D'affecter en public un air indifférent ;
De déguiſer pour vous mon reſpect & ma flamme,
De vous cacher enfin ce qu'éprouve mon ame.
Dans ces cercles brillants, faits pour m'embarraſſer,
Je ne cherche que vous, & n'oſe vous fixer.

BARSINE.

Hélas ! ſi vous m'aimez, attendez, Agénor,
De rompre le ſilence il n'eſt pas temps encor.

AGENOR.

Faut-il de notre amour toujours faire myſtere ?
Quoi ! mon empreſſement pourroit-il vous déplaire ?

BARSINE.

Oui.

AGENOR.

Barſine !

BARSINE.

Hé bien ! non, il ne me déplaît pas,
Mais il cauſe à mon cœur un terrible embarras.
La fortune entre nous a mis trop de diſtance.
De nos conditions voyez la différence.
Vous avez en partage & le rang, & le bien,
Vous êtes tout, Seigneur, & Barſine n'eſt rien.
Aux plus nobles partis Agénor peut prétendre ;
Voudrois-je juſqu'à moi le forcer à deſcendre ?
Au bonheur d'être à vous, je ne dois pas penſer ;
Tout m'oblige aujourd'hui, Seigneur d'y renoncer :

Votre nom, mon état, votre rang, ma naiſſance.

AGENOR.

Ah! Barſine, ceſſez un diſcours qui m'offenſe.
Les rares qualités que dans vous j'apperçois,
Forceront l'Univers d'applaudir à mon choix.

BARSINE.

Je redoute les traits de la cruelle envie.
On dira que votre ame, hélas! s'eſt avilie,
Et l'on m'accuſera de vous avoir ſéduit.
Grands Dieux! quels ſeroient donc mon chagrin, mon dépit,
Si jamais un époux, dont je ſerois charmée,
Se repentoit un jour de m'avoir trop aimée!

AGENOR.

Vous bleſſez mon amour autant que ma vertu:
Quoi! je pourrois ceſſer..... Vous ne l'avez pas cru.

BARSINE.

Non, non, & ſi de vous j'avois cette penſée,
Votre ame juſtement en ſeroit offenſée.
Je vous connois un cœur & noble & vertueux;
Mais le mien, Agénor, n'eſt pas moins généreux:
Vous en recevriez l'éclatant témoignage,
Si j'avois en ce jour un empire en partage.

Il ſeroit à vous ſeul. Entre un Royaume & vous,
Fallût-il même opter, vous ſeriez mon époux.

AGENOR.

Barſine, quels tranſports votre diſcours m'inſpire!
C'eſt peu que l'on vous aime, il faut qu'on vous admire.
L'offre que de mon cœur je vous fais en ce jour,
Flatte ma vanité, non moins que mon amour.
Quel mortel, entêté de ſa vaine origine,
Ne s'honoreroit pas de la main de Barſine!
Son ſort des plus grands Rois ſe feroit envier.

BARSINE.

Des femmes, Agénor, il faut vous défier.
Toute autre, avec plus d'art, quoique moins amoureuſe,
Pourroit autant que moi paroître généreuſe.
Les filles, en amour, ainſi que leurs amants,
Aiment à ſe parer des plus beaux ſentiments.
L'on voit ſouvent deux cœurs abuſés l'un par l'autre.
Je ſuis ſûre du mien, le ſuis-je aſſez du vôtre?
On doit avant l'amour, écouter la raiſon.
Je vous laiſſe le temps de la réflexion.

AGENOR.

Barſine, ma raiſon approuve ma tendreſſe.

BARSINE.

Et la mienne, peut-être, accuſe ma foibleſſe.
J'ai trop tôt dévoilé les ſecrets de mon cœur;
J'aurois dû plus long-temps éprouver votre ardeur....
Mais je le puis encor.

AGENOR.

Que vous êtes cruelle!
Vous traiteriez ainſi l'amant le plus fidele!
Que cette épreuve, hélas! funeſte à mon repos,
Va, Barſine, en ces lieux, me donner de rivaux!

BARSINE.

Des rivaux! Agénor, vous n'en devez pas craindre.

AGENOR.

J'en ai déjà, peut-être; & pour ne vous rien feindre,
Hannon....

BARSINE.

Hannon, Monſieur! oſez-vous le penſer?

Qui dans mon cœur, hélas ! pourroit vous remplacer !

AGENOR.

Mais depuis certain temps, je m'apperçois, Barsine,
Qu'avec plus d'intérêt Hannon vous examine.
De sa bouche jamais n'échappe votre nom :
Cet air mystérieux me donne du soupçon.

BARSINE.

D'autres peuvent s'entendre à ces délicatesses ;
Moi, je ne comprends rien à toutes ces finesses.
Vous savez qu'on vous aime, Agénor, il suffit.
Soyez sûr que Hannon ne m'a jamais rien dit ....
Mais il faut nous quitter ; de notre intelligence
Un plus long entretien donneroit connoissance.
Mon honneur, ma vertu, votre propre intérêt,
Sur l'amour qui nous lie exigent le secret.

AGENOR, *en se jettant aux genoux de Barsine.*

Si vous êtes sensible au feu qui me dévore,
Si vous m'aimez, enfin, pourquoi, Barsine, encore
Différer mon bonheur ?

BARSINE, *relevant Agénor.*

Vous me poussez à bout.
Allez trouver mon pere, & je consens à tout.

SCENE VI.

BARSINE, HANNON.

HANNON.

Vous êtes de me voir bien ſurpriſe, ſans doute,
Et moi ... n'eſt-il perſonne ici qui nous écoute?
Mon cœur en liberté deſire vous parler.
Barſine, quels ſecrets je vais vous révéler!
Le plaiſir que j'en ai me charme & me tranſporte.
Permettez ſeulement que je ferme la porte.

BARSINE.

Mais!....

HANNON.

Ah! ne craignez rien; votre auſtere pudeur
N'eut jamais aucun riſque à courir chez ma ſœur.
Vous ſavez trop combien chacun vous y révere:
Rien n'y doit alarmer votre vertu ſévere;
Et vous allez bientôt reconnoître en effet,
Que je ne puis pour vous avoir que du reſpect.

BARSINE.

Ah ! je crains ce reſpect que vous faites paroître.
O Ciel !

HANNON.

Vous n'êtes pas ce que vous croyez être.
Nous n'avez, en un mot, rien à craindre de moi :
Je ne ſais pas manquer à la fille d'un roi.
Connoiſſez aujourd'hui votre noble origine :
Oui, c'eſt du ſang royal que vous ſortez, Barſine.
Des Princes qui toujours ont régné dans Sidon,
On avoit cru la race éteinte dans Straton.
Elle ne l'étoit pas.

BARSINE.

Puis-je entendre ces fables ?
Penſez-vous m'amuſer par des contes ſemblables ?

HANNON.

Ecoutez. De tout temps j'eus la prétention
De connoître des Grands la famille & le nom ;
Et ſi dans ce travail j'ai mis quelque importance,
C'eſt pour pouvoir ſur-tout réprimer l'arrogance
De ces faux grands-ſeigneurs, à l'air tranchant, altier,
Dont le pere ſouvent fut moins qu'un jardinier.

Je cherchois de nos Rois l'origine ſacrée,
Et j'ai vu de leur tige une branche égarée ;
Heureuſement j'en ai, par mes ſoins aſſidus,
Retrouvé les rameaux que je croyois perdus.
Ma recherche, il eſt vrai, m'a coûté quelque peine ;
Enfin, de cette tige auguſte & ſouveraine,
J'étois prêt à ſaiſir le dernier rejetton,
Lorſqu'hélas ! tout-à-coup, notre bon Roi Straton,
Contre nos ennemis en voulant nous défendre,
A péri ſur nos murs, qu'attaquoit Alexandre.
Il mouroit ſans enfants, le cas étoit preſſant :
J'ai redoublé mes ſoins, & j'ai vu clairement
Que ce pere ignoré, dont votre cœur s'honore,
Etoit le rejetton qui me manquoit encore.

BARSINE.

Je demeure interdite & dans l'étonnement !

HANNON.

Je ne vous trompe pas ; & comme en ce moment,
Le vainqueur généreux, reſpectant nos uſages,
Ne nous demande rien que de ſimples hommages,
Et nous laiſſe nos Rois, dont nous étions contents ;
Une loi, parmi nous révérée en tout temps,

Défend qu'aux étrangers jamais le ſceptre paſſe,
Tant que de nos vrais Rois il reſte de la race:
Elle ſubſiſte en vous, vos titres ſont chez moi:
Je n'ai qu'à dire un mot, Abdolonime eſt Roi.

BARSINE.

Hannon, votre bonté me réduit au ſilence,
Et l'expreſſion manque à ma reconnoiſſance.

HANNON.

Et moi, Barſine, & moi, dois-je être moins flatté
De couronner en vous la vertu, la beauté?

BARSINE.

Mon ame, cher Hannon, n'eſt point ambitieuſe;
En ce jour fortuné, ſi je m'eſtime heureuſe,
C'eſt qu'au rang où vos ſoins vont me faire monter,
Envers Eliſe & vous je pourrai m'acquitter.

HANNON.

J'oſerai donc, Barſine, aujourd'hui vous le dire,
Depuis long-temps pour vous en ſecret je ſoupire.
Vous l'avez dû, ſans doute, obſerver chez ma ſœur;
Mon intérêt pour vous déceloit mon ardeur.

Votre air ſeul à mes yeux prouvoit votre naiſſance ;
Et ſi juſqu'à ce jour j'ai gardé le ſilence,
J'attendois, ſur ma flamme avant que de m'ouvrir,
Que j'euſſe, avec mon cœur, un trône à vous offrir.

BARSINE, *d'un air embarraſſé.*

Seigneur!

HANNON.

Vous vous troublez! mon aveu vous offenſe!
Vous m'annonciez d'abord tant de reconnoiſſance!

BARSINE.

J'ai cru que la pitié qu'on porte aux malheureux,
Vous avoit ſeule, hélas! rendu ſi généreux.
Sans chercher le motif d'un zele ſi louable,
Je vous ſerai, Seigneur, toujours trop redevable;
Mais ma main, que vos vœux ſemblent me demander,
Abdolonime ſeul pourra vous l'accorder.

HANNON.

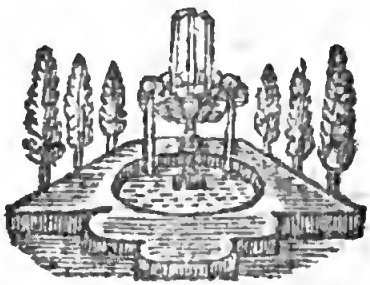
Il ſuivra votre choix; votre pere vous aime.

BARSINE.

Puis-je, Seigneur, malgré cette tendreſſe extrême,
Savoir ce qu'il fera quand il ſe verra Roi.

HANNON.

Il ne le ſera pas, ſi vous n'êtes à moi.
Mais vous avez une ame & ſi noble & ſi belle,
Que tout ſemble, Barſine, à ma flamme fidelle
Promettre du retour. Je vais joindre ma ſœur,
Et de vous, auprès d'elle, attendre mon bonheur.



SCENE VIII.

BARSINE *seule.*

DANS quel étonnement & quel trouble il me laisse!
Je n'ai fait qu'entrevoir le haut rang de Princesse.
J'en fuis, hélas! déchue avant que d'y monter.
Non, ce titre, à ce prix, je ne puis l'accepter.
Naissance! ô des mortels chimere révérée!
Que ne t'ai-je plutôt à jamais ignorée!...
Quel plaisir, il est vrai, j'ai ressenti d'abord,
De pouvoir en ce jour en instruire Agénor!
Au lieu de cette main, pour laquelle il s'abaisse,
Je courois lui donner la main d'une Princesse;
Je pouvois, quel bonheur! à ses yeux, aujourd'hui,
Me montrer aussi tendre, & plus grande que lui...
Mais l'amour de Hannon détruit mon espérance;
Voudra-t-il sur mon sort rompre un affreux silence;
Seconder un penchant à ses vœux trop fatal,
Et de ses propres mains couronner son rival!
Que d'obstacles, hélas! va susciter sa flamme,
Au bonheur, dont l'aspect flattoit déjà mon ame!

Je le prévois, ô Ciel ! il faudra dans ce jour
A mon ſang, à mon nom, immoler mon amour...
Agénor ! moi vous perdre !... Ah ! tout me déſeſpere !
Et je cours révéler ce ſecret à mon pere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, BARSINE.

BARSINE.

J'EN ai, mon pere, encor l'esprit tout étonné.
Mais Agénor, hélas ! en paroît consterné.

ABDOLONIME.

Tu me contes, ma fille, une plaisante histoire :
Mais sérieusement aurois-tu pu la croire ?
Il ne tiendroit qu'à moi d'être roi de Sidon !

BARSINE.

Oui, le trône est à vous, si j'épouse Hannon.
Je suis à lui répondre assez embarrassée,
Et veux, sur ce sujet, savoir votre pensée.

ABDOLONIME.

Si Hannon ne t'a pas induite dans l'erreur,
Pourquoi te vois-je un air si triste & si rêveur ?

Quoi! ne voudrois-tu pas, Barſine, être Princeſſe!

BARSINE.

Mais avez-vous, mon pere, oublié la promeſſe
Que de vous Agénor a reçue aujourd'hui?
Puis-je être ſans chagrin, hélas! & ſans ennui,
Lorſqu'au cœur d'Agénor il faut que je renonce!
Hannon pour s'expliquer n'attend que ma réponſe:
De lui ſeul en ce jour dépend votre deſtin.
Je vous fais perdre un trône en refuſant ſa main;
Pourrois-je y conſentir?

ABDOLONIME.

Hannon n'eſt pas ſincere:
Pourquoi de ce qu'il ſait fait-il tant de myſtere?
Que ne dit-il d'abord ſi je ſuis Prince ou non.
Pour ſervir ſes amis faut-il tant de façon?
C'eſt trop ſe défier de leur reconnoiſſance,
Et vouloir d'un bienfait être payé d'avance.
Que Hannon ſans détour révele ſon ſecret,
Après, je le prendrai pour gendre, s'il me plaît.

BARSINE.

Le motif qui l'inſpire eſt facile à connoître:
Sans me le témoigner, Hannon m'aimoit peut-être,

Que l'amour d'Agénor ne vous ſoit point ſuſpect.
Si vous ſaviez, hélas ! quels égards, quel reſpect
Il eut toujours pour moi, quoique ſimple Barſine !
Il ſembloit de mon ſang deviner l'origine ;
On eût dit.... Mais je crains d'attendrir votre cœur ;
Je dois à votre gloire immoler mon bonheur ;
Je redoute pour moi votre tendreſſe extrême :
Oubliez, oubliez Agénor & moi-même ;
Songez que de Sidon vous pouvez être Roi ;
Que je ſuis prête en tout à ſuivre votre loi.

ABDOLONIME.

Je puis devenir Roi ! non, je ne puis pas l'être.
Ma fille tu devrois un peu mieux me connoître.
J'ai donné ma parole & prétends la tenir.
Sur mes pas aujourd'hui voudrois-je revenir ?
Pour qui me prendroit-on ?

BARSINE.

Il s'agit d'un Empire.

ABDOLONIME.

Je le veux ; mais enfin, je ne puis me dédire,
L'honneur marche avant tout : tels ſont mes ſentiments :
Il faut être fidele à ſes engagements :

Et puis, à dire vrai, je me ſens peu d'envie
Au milieu des flatteurs d'aller couler ma vie.
Je ſuis, dans mon état, auſſi content qu'un Roi,
Je dis trop peu ; les Rois ſont moins contents que moi.
Vois le ſage Straton, de récente mémoire,
Qui fut notre couſin, s'il faut ici t'en croire,
Sur le trône, dis-moi, quels jours a-t-il paſſés !
Sans ceſſe environné de gens intéreſſés,
Serviteurs, courtiſans, miniſtres & maîtreſſes,
Dont il falloit ſouvent ſe cacher les baſſeſſes,
Le pilloient, le trompoient. Le reſte de Sidon
Gémiſſoit ſur le ſort d'un Prince, hélas ! trop bon.
Et pour comble de maux, arrive un méchant homme,
Qui lui rafle, en paſſant, ſon ſceptre & ſon Royaume.
Straton, en combattant en Prince généreux,
A péri ; c'eſt, je crois, ce qu'il a fait de mieux.
Mais ouvre-moi ton cœur : n'aurais-tu pas, Barſine,
Regret toi-même au rang que Hannon te deſtine ?
Je ſens bien qu'Agénor va, par ſon union,
Te donner un état diſtingué dans Sidon ;
Mais rien n'égale enfin le rang d'une Princeſſe.

BARSINE.

N'eſt-il pas juſte, hélas ! que pour lui je m'abaiſſe ?

ABDOLONIME.

J'aime à te voir, ma fille, un naturel ſi beau,
Tiens, nous nous reſſemblons comme deux gouttes d'eau.
J'en aurois fait autant, ſi j'étois à ta place.
Il n'eſt en ce moment qu'un point qui m'embarraſſe.
En refuſant ainſi cette faveur du ſort,
A Narbal, qu'en dis-tu, ne ferons-nous pas tort?

BARSINE.

Je le crains comme vous.

ABDOLONIME.

Mais, après tout, qu'y faire?
Puiſqu'elle eſt commencée, il faut finir l'affaire...
Si nous voulions pourtant, je dois en convenir,
Ton frere au trône, un jour, auroit pu parvenir:
C'eſt par nous qu'il ſera privé du diadême...
Mais je m'en paſſe bien, qu'il en faſſe de même:
Auſſi-bien ce haut rang, le comble des honneurs,
Auroit pu le corrompre & lui gâter les mœurs.

BARSINE.

Si je cauſe à Narbal quelque déſavantage,
Agénor ſaura bien réparer ce dommage;

Il eſt riche & puiſſant, & ſa protection,
Vaut autant, pour le moins, que celle de Hannon.

ABDOLONIME.

Tant mieux, j'en ſuis ravi; cela me tranquilliſe;
Agénor eſt d'ailleurs tout-à-fait à ma guiſe :
Et puis j'ai fait encore certain raiſonnement,
Qui du trouble où j'étois me tire entiérement.
On ne peut accorder, Barſine, en cette affaire,
Tes propres intérêts avec ceux de ton frere.
Or c'eſt toi, cependant, c'eſt ton joli minois,
Qui portoit ſeul Hannon à nous déclarer Rois,
Et ſi de t'épouſer il n'eût eu l'eſpérance,
Au diable s'il eût dit un mot de ta naiſſance.
Ainſi, ma chere enfant, il eſt de l'équité,
Que ton cœur le premier ſoit ici contenté.
Je n'ai plus d'embarras, & l'affaire eſt finie.
Vas-t-en dire à Hannon que je le remercie.
Narbal ne ſaura rien de cet événemet,
Hannon n'en dira mot, nous en ferons autant;
Agénor ſera ſeul de notre confidence,
Et nous en rirons bien à nous trois ; quand j'y penſe!...

BARSINE.

Que ne vous dois-je pas! je tombe à vos genoux,
Pour vous....

ABDOLONIME.

ABDOLONIME.

Releve-toi : ces façons, entre nous,
Sont bonnes pour des Rois, jaloux qu'on les révere.
Moi, je ne ſuis pas Roi, je ne ſuis que ton pere.

SCENE II.

BARSINE *ſeule.*

QUEL pere ! n'eſt-il pas plus glorieux pour moi
D'être ſa fille, hélas ! que de l'être d'un Roi ?
Agénor eſt à moi ; grands dieux ! quel diadême
Balance le bonheur d'épouſer ce qu'on aime ?

SCENE III.

BARSINE, AGENOR.

BARSINE.

JE me vois, Agénor, au comble de mes vœux ;
Rien ne s'oppoſe plus à notre ſort heureux.
Du ſecret de Hannon ce que j'ai pu vous dire,
Devoit nous alarmer ; mais enfin je reſpire :

Plutôt que vous manquer de parole & de foi,
Mon pere a préféré de n'être jamais Roi.
Il veut m'unir à vous, & quel plaiſir extrême
De pouvoir à Hannon aller dire moi-même
Qu'il n'a qu'à déchirer tous nos titres divers;
Que pour vous je renonce au trône, à l'univers.

AGENOR.

Ah! Princeſſe!

BARSINE.

Mais quoi! je ne ſuis pas Princeſſe:
Vous ne voyez donc pas que ce vain nom me bleſſe?

AGENOR.

Princeſſe! malgré vous, vous l'êtes à mes yeux;
Je vous dois le reſpect qu'on reſſent pour les Dieux.
Se peut-il qu'en ce jour la fille d'un Monarque
De ſa tendreſſe, ô Ciel! me donne cette marque?

BARSINE.

Par ce trait, Agénor, j'aime à vous imiter.
Votre amour ſur le mien prétend-il l'emporter?

AGENOR.

Je connois la grandeur de votre ſacrifice;
Ah ! l'exiger de vous ſeroit une injuſtice.

BARSINE.

De tout Sidon pour moi vous braviez les mépris;
Vous les bravez encor : nul ne ſait qui je ſuis;
On me ſuppoſe, hélas ! la plus humble origine;
Mais vous la connoiſſez, il ſuffit à Barſine.

AGENOR.

Quel regret ! au milieu des tranſports les plus doux,
Je ſens que mon amour ne fait plus rien pour vous.
Vous me ſacrifiez le plus grand avantage.

BARSINE.

Puiſſiez-vous, Agénor, me devoir davantage?

AGENOR.

Le don de votre main pourroit ſeul me toucher;
Mais mon bonheur, hélas ! vous coûteroit trop cher.
Non, je ne puis ſouffrir, malgré notre tendreſſe,
Que pour moi votre amour à ce point vous abaiſſe.

BARSINE.

Il faut donc de Hannon que j'accepte la main.

AGENOR.

O Ciel ! plutôt mourir.

BARSINE.

Que voulez-vous enfin ?

AGENOR.

Vous posséder, hélas ! mais sans nuire à personne;
Votre pere, assez grand pour mépriser un trône,
Paroît à ce haut rang renoncer sans effort ;
Mais à Narbal, du moins, je sens que je fais tort.

BARSINE.

Si mon frere a des droits à cet honneur sublime,
Vous ne l'ignorez pas, c'est par Abdolonime;
Maître de sa fortune & de ses sentiments,
Un pere n'a nul compte à rendre à ses enfants.

AGENOR.

Je sais que les parents, dans leurs mains fortunées,
Des enfants parmi nous tiennent les destinées.
Ne serois-je pas cause, après tout, que Narbal,
Au lieu d'être mon Roi, ne fût que mon égal ?

Que ſon propre ſujet devînt ici ſon maître,
Et qu'il s'en vît un jour perſécuté, peut-être.

BARSINE.

Hé ! ne vaut-il pas mieux qu'il ſoit perſécuté,
Que d'être Prince, hélas ! & manquer d'équité ?

AGENOR.

Ah ! vous me raſſurez ſur ma délicateſſe.
Je cede ſans ſcrupule à toute mon ivreſſe.

BARSINE.

Arrêtez... vos diſcours m'ont deſſillé les yeux:
Je vois en ce moment le précipice affreux
Où m'alloit entraîner mon aveugle tendreſſe.

AGENOR.

Quoi ! je vous perdrai donc, adorable Princeſſe !

BARSINE.

Je crains tout, ſi Narbal eſt inſtruit de ſon ſort.

AGENOR.

Cachons-lui ce ſecret ; nous le pouvons encor.

BARSINE.

Non, non, ſur mes devoirs je ſuis trop éclairée.
De vous perdre à jamais duſſé-je être aſſurée,

Il faut qu'il ſache, hélas ! de quel ſang il eſt né.

AGENOR.

Ah ! je ſuis des mortels le plus infortuné !
Pour Narbal, je le ſens, j'ai marqué trop de zele.
Que ma pitié pour lui m'eſt fatale & cruelle !

BARSINE.

Votre zele pour lui ne ſauroit me fâcher :
Il vous rend à mon cœur, hélas ! encor plus cher.
C'eſt adorer la ſœur qu'aimer ainſi le frere...
Je n'ai plus, Agénor, d'eſpoir que dans mon pere.
Reſtera-t-il fidele à ſon engagement ?
Et d'un fils qu'il chérit, l'intérêt trop puiſſant
Ne lui fera-t-il pas rétracter ſa promeſſe ?...
Quoique tout doive, hélas ! alarmer ma tendreſſe,
Oui, je réparerai ma faute inceſſamment.

AGENOR *en s'en allant.*

Vous abandonnez donc le plus fidele amant !

SCENE IV.

BARSINE *ſeule.*

Ah ! c'eſt moi qui m'immole en cette circonſtance,
Aux intérêts d'un frere, à ſa reconnoiſſance.
Narbal adore Eliſe ; il n'eſt que trop certain
D'obtenir, étant Prince, & ſon cœur & ſa main.
Puis-je à mon frere, hélas ! cacher, ſans perfidie,
Un ſecret dont dépend le bonheur de ſa vie,
Et qui d'Eliſe encor peut combler tous les vœux ?
Mais s'il l'apprend, enfin, que deviens-je, grands Dieux !
O mon cher Agénor, plains le ſort qui m'opprime ;
C'eſt de mon ſeul devoir que je mourrai victime.

SCENE V.

BARSINE, NARBAL.

NARBAL.

J'Ai vu tantôt Hannon qui ſortoit d'avec toi;
Je l'ai preſſé, ma ſœur, de s'employer pour moi;
Mais allez, m'a-t-il dit, Narbal; pour votre affaire,
Mon crédit déſormais vous eſt peu néceſſaire:
De Barſine aujourd'hui dépend votre bonheur.

BARSINE.

Hé bien, il t'a dit vrai.

NARBAL.

Se pourroit-il, ma ſœur?

BARSINE.

Je ne puis te le taire: oui, tout te favoriſe,
Et tout ſeconde auſſi ton amour pour Eliſe:
Tu pourras l'obtenir.

NARBAL.

Parles-tu franchement?

BARSINE.

Ce qui mettra le comble à ton enchantement,
D'Eliſe, en l'épouſant, tu fais une Princeſſe.

NARBAL.

Tu te moques de moi, tu railles ma tendreſſe.

BARSINE.

Je te rends le ſecret que je tiens de Hannon:
Nous deſcendons des Rois qui régnoient dans Sidon.
Ce fait à mon eſprit paroiſſoit une fable;
Mais ce Seigeur en a la preuve inconteſtable.

NARBAL.

Le Ciel nous réſervoit un ſort ſi glorieux!

BARSINE.

Ce deſtin qui te flatte, hélas! m'eſt odieux.
Hannon, en m'inſtruiſant de ma haute naiſſance,
Vient d'impoſer, Narbal, à ma reconnoiſſance
Un joug, un joug affreux, dont frémit mon amour.
Pour prix de ſon ſervice, il demande en ce jour,
Une main dont, hélas! je ne ſuis plus maîtreſſe.
Agénor, tu le ſais, a reçu ma promeſſe.

Dure condition, qui révolte mon cœur !
Hannon m'a déclaré, pour comble de malheur,
Que ſi ma main, Narbal, n'étoit ſa récompenſe,
Il gardoit ſur mon ſort un éternel ſilence.

NARBAL.

Te croirois-je, ma ſœur, aſſez peu de raiſon,
Pour te rendre inſenſible à l'amour de Hannon.
Peut-on rien refuſer à qui nous offre un trône ?

BARSINE.

Hé ! que ſera pour moi la plus belle couronne,
S'il faut que je renonce à la main d'Agénor ?

NARBAL.

Le ſacrifice eſt grand, ſans doute, mais encor
N'eſt-ce pas, réponds-moi, le devoir d'une fille,
D'immoler ſes penchants au bien de ſa famille ?

BARSINE.

Je ne connois que trop cette barbare loi.
Mon pere ſur ce point eſt plus juſte que toi.

NARBAL.

Par tes larmes, ſans doute, il s'eſt laiſſé ſéduire,
Mais j'aurai ſur ſon cœur à mon tour quelque empire.
Le voilà juſtement.

BARSINE.

J'ai rempli mon devoir;
Je cours, loin de tes yeux, cacher mon déſeſpoir.

SCENE VI.

NARBAL, ABDOLONIME.

NARBAL.

VOUS voyez mes tranſports; je ne me ſens pas d'aiſe.

ABDOLONIME.

Ta ſœur t'a donc appris....

NARBAL.

Tout.

ABDOLONIME.

Mais, ne t'en déplaiſe
Tu ne tiens rien encor. Quoi! de la royauté
Ne t'a-t-elle pas dit que j'étois peu tenté?

NARBAL.

En y réfléchiſſant, vous en voudrez, peut-être.

ABDOLONIME.

Non, te dis-je.

NARBAL.

Ah ! Seigneur, c'eſt trop vous méconnoître.
Quoi ! vous dédaigneriez un trône ? quelle erreur !

ABDOLONIME.

Tu me fâches, avec ton trône & ton Seigneur.

NARBAL.

Mais un trône, mon pere, un trône ! non, perſonne
Ne s'aviſa jamais de refuſer un trône.

ABDOLONIME.

Je le refuſe, moi, je n'en veux nullement ;
De mon ſort, en un mot, Narbal, je ſuis content.

NARBAL.

Gardez-vous de parler avec cette franchiſe ;
Vos diſcours ne pourroient s'entendre ſans ſurpriſe.
Hé ! ne voyez-vous pas les plus fameux héros
Immoler tous les jours leurs plaiſirs, leur repos,

Pour aller conquérir des états & des trônes.

ABDOLONIME.

Ces héros, qui d'autrui vont ravir les couronnes,
Ces conquérants, Narbal, ſont tous de grands vauriens,

NARBAL.

Hé bien, ſoit; j'en conviens.
Mais vous n'uſurpez pas ici de diadême;
Vous en recevez un qui s'offre de lui-même,
Sur lequel votre ſang vous donne tous les droits,
Qui vous eſt, en un mot, deſtiné par les loix.

ABDOLONIME.

Dans tes raiſonnements, mon enfant, tu te brouilles.
Pauvres Sidoniens, vous ſeriez les grenouilles,
Et moi le ſoliveau, ſi j'étois votre Roi.
Ah! ſans doute bientôt vous ſeriez las de moi.
Dans le fond vous auriez bien raiſon, je vous jure.
Je ferois ſur le trône une belle figure!
Car enfin être Roi, n'eſt-ce pas un métier,
Un art qu'avec grand ſoin il faut étudier?
Je n'en ſais pas un mot, & crains peu de le dire;
Je ſuis déjà trop vieux pour vouloir m'en inſtruire.

NARBAL.

Pour faire ce qu'on veut, faut-il tant de talents?

ABDOLONIME.

Que tu me fais pitié, Narbal, quand je t'entends!
Et que tu connois peu, dans ton brillant délire,
Ce que c'eſt que d'avoir un état à conduire.
Je n'ai que deux enfants, & fais ce que je peux
Pour les rendre aujourd'hui contents de moi tous deux;
Tu vois pourtant combien c'eſt choſe difficile.
Que ſeroit-ce, grands Dieux! pour en contenter mille!
Mais ſans tant de raiſons, je ne puis être Roi,
Puiſqu'envers Agénor je trahirois ma foi.

NARBAL.

Belle difficulté!

ABDOLONIME.

Comment donc! oui, très-belle.
Oh! ton ambition ne la trouve pas telle.

NARBAL.

Des promeſſes, mon pere, ainſi que des traités,
Les trônes, comme on ſait, ſont toujours exceptés.

ABDOLONIME.

Et pourquoi, s'il te plaît?

NARBAL.

C'est que.... ce sont des trônes.

ABDOLONIME.

La plaisante raison qu'en effet tu me donnes!
Je n'entends rien, Narbal, à ces exceptions,
Qui rompent au besoin toutes conventions.
J'ai peut-être mal fait d'engager ma parole;
Mais il faut cependant que ton cœur s'en console,
Car je veux la tenir.

NARBAL.

Si je force Agénor,
A vous la rendre enfin, que direz-vous encor?

ABDOLONIME.

Il ne la rendra pas, à te parler sans feindre;
Il aime trop ta sœur.

NARBAL.

Je saurai l'y contraindre.

ABDOLONIME.

Et voilà justement ce que je ne veux pas.
Ne vas point m'irriter par d'imprudents éclats.

NARBAL.

Quoi ! la folle amourette où ma ſœur s'abandonne,
Sans le moindre regret vous fera perdre un trône !
Mais puiſque ſon amour paroît tant vous toucher,
Je ne dois point, mon pere, ici vous le cacher,
J'ai de l'amour auſſi : j'aime, j'adore Eliſe ;
Depuis long-temps, hélas ! mon ame en eſt épriſe.
L'état où nous a mis le ſort trop rigoureux,
Impoſoit à ma flamme un ſilence fâcheux ;
Mais ſi notre origine eſt enfin reconnue,
Eliſe ſans dédain pourra ſouffrir ma vue ;
J'oſerai ſans orgueil lui propoſer ma main.

ABDOLONIME.

Voici, par tous les Dieux ! bien un autre deſſein.
Vous me ferez, je crois, tous deux tourner la tête,
Ta ſœur & toi. Sais-tu l'embarras où me jette
L'aveu que tu me fais de ton fatal amour ?
Je voudrois pour beaucoup l'ignorer en ce jour,
Et ma peine, Narbal, égale ma ſurpriſe.
De quoi t'aviſois-tu de brûler pour Eliſe ;
Tous ſes dons à mes yeux viennent ſe retracer,
Et de combler tes vœux ils ſemblent me preſſer.
Tu me forces ainſi d'être ingrat ou parjure...
Ingrat ! moi ! non, mon cœur du contraire m'aſſure.

Pour me venger, hélas ! de ces ſoins généreux,
Je voudrois pouvoir mettre Eliſe au rang des Dieux ;
Mais je ne le puis plus ; ma parole eſt donnée.

NARBAL.

Si Barſine par moi pouvoit être gagnée,
Elle pourroit gagner Agénor à ſon tour,
Et par d'autres moyens conſoler ſon amour.

ABDOLONIME.

Tu ne lui fera pas, au moins de violence.

NARBAL.

Non, non.

ABDOLONIME.

Je te connois.

NARBAL.

Ah ! ſouffrez que d'avance,
Mon cœur reconnoiſſant vous exprime ſes vœux.
Puiſſiez-vous être un jour des Rois le plus heureux !
Votre fils vous conſacre & ſon bras & ſa vie.

ABDOLONIME.

D'être Prince, Narbal, tu montres grande envie.

Sais-tu que ſi le ſort me forçoit à régner,
Le tien ſeroit d'aider ton pere à gouverner.
Tu ne paſſerois pas comme un grand imbécille,
Tout ton temps à mener une vie inutile.
Quand il faudroit punir, tu punirois pour moi;
Quant aux graces, mon cœur les feroit bien ſans toi.
Retiens bien tout cela, ſans quoi, point de couronne;
Ce n'eſt qu'à ce ſeul point que je prendrois le trône.
Adieu.

NARBAL.

Ciel! j'apperçois Eliſe; quel bonheur!
Et je puis ſans détour lui peindre mon ardeur!

SCENE VII.

NARBAL, ELISE.

NARBAL.

JE vous vois à propos pour vous prier, Madame,
D'excuſer les tranſports d'une indiſcrete flamme.
De vos bontés tantôt implorant le ſecours,
Vous avez reconnu, ſans doute, à mes diſcours,

De quels traits aujourd'hui mon ame étoit bleſſée.

ELISE.

Le ſoin de vous ſervir occupoit ma penſée :
Si vous croyez avoir envers moi quelques torts,
Je vous laiſſe, Narbal, à vos propres remords.

NARBAL.

Je n'ai point de regret d'avoir pu vous apprendre
Que je brûlois pour vous de l'ardeur la plus tendre ;
Et quoique votre cœur en paroiſſe irrité,
Je m'applaudis, hélas ! de ma témérité.

ELISE.

Quoi ?...

NARBAL.

Daignez un moment m'écouter ſans colere.
En vous faiſant l'aveu de ma flamme ſincere,
Dans moi, vos yeux, Madame, offenſés & ſurpris,
N'ont cru voir qu'un ſoldat, digne de vos mépris
Mais mon amour pour vous ceſſe d'être un outrage :
Vous pouvez ſans rougir ſouffrir le tendre hommage.

D'un Prince... Je le ſuis; cet obſcur jardinier;
Mon pere, eſt de nos Rois aujourd'hui l'héritier;
C'eſt le ſang des Stratons qui coule dans ſes veines,
Et votre frere en a les preuves trop certaines.
Lui-même de ce fait a pu vous informer.
L'audace ſeule, hélas! que j'eus de vous aimer,
Et pour la gloire, enfin, l'ardeur qui me tourmente,
Démentoient de mon ſang la baſſeſſe apparente.

ELISE.

Et Hannon juſqu'ici m'a caché ce ſecret.

NARBAL.

Je connois le motif qui le rend ſi diſcret.
Avant de publier notre haute origine,
Il prétend s'aſſurer de la main de Barſine.
Mais le cœur de ma ſœur, hélas! s'eſt déclaré;
Agénor à Hannon par elle eſt préféré,
Et de mon pere encor la facile tendreſſe,
Déjà de ſon hymen a ſigné la promeſſe.
Mais il veut bien pourtant ſouſcrire en ma faveur,
A tout ce qu'aujourd'hui décidera ma ſœur.
Madame, vos conſeils ſeront des loix pour elle:
A ſa gloire, à mes vœux rendez-la moins rebelle;
Preſſez-la.... d'un ſeul mot que vous ſerviriez bien
Et l'amour de Hannon, & dirai-je le mien!

ELISE.

Que mon eſprit par vous découvre de myſteres
Je les prendrois, Narbal, pour autant de chimeres,
Si vous n'aviez pas l'air auſſi perſuadé.

NARBAL.

Je ne me flatte point, mon diſcours eſt fondé.

ELISE.

Ne doutez point, Narbal, de mon zele ſincere.
Si j'ai quelque crédit ſur Barſine & mon frere....

NARBAL.

A ma gloire aujourd'hui bornez vous tous vos vœux!
Quoi! votre cœur pour moi n'eſt-il que généreux?
En ſouhaitant hélas! me voir au rang ſuprême
Ne deſirez-vous rien, Eliſe, pour vous-même?

ELISE.

Vous êtes bien preſſant à ce qu'il me paroît
Avant que je réponde, attendez s'il vous plaît
Que de l'étonnement dont je ſuis toute émue,
Mon ame, cher Narbal, ſoit un peu revenue...
Il me faut quelque temps pour pouvoir en ces lieux
A votre changement accoutumer mes yeux.

NARBAL.

Peut-être vous doutez ?...

ELISE.

Non ; mais il faut attendre.

En le regardant d'un air tendre.

Je vais trouver mon frere, adieu.

NARBAL.

Quel adieu tendre !
Il ſemble m'aſſurer du plus parfait retour.
Eliſe eſt prête, hélas ! de combler mon amour.
Ah ! courons chez ma ſœur tâchons de la réduire.
J'aurai ſur ſon eſprit, j'eſpere, quelque empire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AGENOR *ſeul.*

Quoi! je ne pourrai donc voir Barſine en ces lieux?
Elle s'eſt enfermée, elle fuit tous les yeux.
Ah! ſans doute Narbal l'aura perſuadée!
Pour la main de Hannon elle s'eſt décidée.
Après tous les ſerments qui l'engagent à moi!
Elle auroit pu, grands dieux, me retirer ſa foi!
Ah! Barſine!... mais quoi? puis-je me plaindre d'elle?
A mes propres avis n'eſt-elle pas fidelle?
Mon cœur avec lui-même eſt ici peu d'accord,
C'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis ſeul auteur de mon ſort....
Je vois Abdolonime. Hélas! il vient m'apprendre...

SCENE II.

AGENOR, ABDOLONIME.

AGENOR.

Hé bien! qu'a fait Barsine? à quoi faut-il m'attendre?
De l'obtenir, hélas! ai-je encor quelque espoir?

ABDOLONIME *d'un air ému.*

Je la quitte à l'instant, vous allez tout savoir.

AGENOR.

Hannon? ...

ABDOLONIME.

Je vais, Monsieur, vous compter cette affaire.
Attendez, que je sois remis de ma colere.
Chez ma fille, où j'étois, Narbal en furieux
Est entré, son courroux éclatoit dans ses yeux;
A cette pauvre enfant qui pleure & qui soupire,
Vous devinez assez tout ce qu'il a pu dire.
Bref, il a tout gâté par son emportement
Et vient de m'échauffer la bile tellement,
Que j'ai laissé sa sœur entiérement maîtresse
Du choix que pourra faire aujourd'hui sa tendresse;

Et Barſine auſſi-tôt de lui déclarer net,
Que de notre origine, en le mettant au fait,
Elle avoit fait pour lui ce qu'elle devoit faire;
Mais auſſi que jamais l'autorité d'un frere
Ne lui feroit trahir ſon inclination.

AGENOR.

Ah! je reſpire enfin.

ABDOLONIME.

N'a-t-elle pas raiſon!

AGENOR.

Que Barſine aujourd'hui me montre de nobleſſe!
Eſt-ce aſſez pour l'aimer de toute ma tendreſſe?
Ses rares ſentiments, dignes d'être admirés,
Par l'orgueil de ſon ſang ne ſont point altérés.

ABDOLONIME.

Cher Agenor, au tour qu'aux choſes je vois prendre
Je dois vous regarder toujours comme mon gendre.
Je vous le dis ſans fard, mon cœur en eſt ravi.
Mais m'aimerez-vous bien? ſerez-vous mon ami?
Quand une fois j'aurai le titre de beau-pere?

AGENOR.

Qui pourra vous marquer un zele plus ſincere?

ABDOLONIME.

Vous chériſez ma fille ? elle a de la douceur,
Elle vous aimera, je réponds de ſon cœur.
Il n'eſt que ce Narbal, dont l'humeur inquiete
Voudra peut-être encor venir troubler la fête.
Mais il aura beau faire. Oui, mon marché tiendra.
Je ne ſais qui m'a pu donner ce garçon-là.
Oh! je ſuis bien fâché qu'il ait eu connoiſſance
Du ſecret, que vouloit lui cacher ma prudence.

AGENOR.

Mais enfin d'avec vous comment eſt-il ſorti?

ABDOLONIME.

Furieux. Et ne ſais, Agenor, quel parti
Il aura pris; j'en ſuis vraiment aſſez en peine;
Je connois ſon humeur turbulente & hautaine.
Que ſais-je? en ce moment peut-être qu'à Hannon
Déjà de ſon ſilence il demande raiſon.

AGENOR.

Hannon, de votre fils craindra peu la menace.

ABDOLONIME.

Tant mieux.

AGENOR.

Mon cher beau-pere, accordez-moi, de grace,
De voir Barſine. Hélas ! dans mon empreſſement
Je vais à ſes genoux me jetter à l'inſtant,
Et l'aſſurer encor de ma tendreſſe extrême.

ABDOLONIME.

Venez, venez, je vais vous y mener moi-même...
Quel eſt cet homme-là qui ſe préſente à nous ?

SCENE III.

ABDOLONIME, AGENOR, UN SOLDAT.

LE SOLDAT.

MESSIEURS, excuſez-moi, ſi je m'adreſſe à vous.
Ne pourrai-je en ces lieux trouver Abdolonime ?

ABDOLONIME.

C'eſt moi.

LE SOLDAT.

Je m'en doutois à votre air magnanime.

Venez, Seigneur, venez de ce pas avec moi,
Nous allons de Sidon vous faire nommer Roi.

ABDOLONIME.

Eſt-ce à moi que s'adreſſe un ſemblable meſſage?

LE SOLDAT.

A me ſuivre au plutôt, Seigneur, tout vous engage,
Allons, tant qu'il eſt chaud, il faut battre le fer.
Ne perdons pas de temps, Seigneur, il eſt trop cher.

ABDOLONIME.

Sachons auparavant....

LE SOLDAT.

Pourquoi vous faire attendre?
De ma bouche en chemin vous pourrez tout apprendre.

ABDOLONIME.

Je veux l'apprendre ici.

LE SOLDAT.

Puiſque vous l'aimez mieux,
Vous ſaurez donc, Seigneur, que Narbal en ces lieux
A d'abord d'entre nous raſſemblé vingt ou trente.
Enſuite nous a dit d'une voix impoſante:

Mes amis, en ce jour j'ai beſoin de vos bras:
Il faut que vous m'aidiez à ſortir d'embarras.
Des Rois Sidoniens mon pere eſt de la race,
C'eſt lui, qui de Straton doit prendre ici la place.
De Hannon aujourd'hui le ſilence odieux
Lui cache injuſtement ſes titres précieux....

ABDOLONIME.

Et vous avez cru tous Narbal ſur ſa parole?
Ainſi vous vous laiſſez ſéduire par un drôle.

LE SOLDAT.

Pourquoi douterions-nous de ſa ſincérité?
Narbal eſt plein d'honneur. Il a bien proteſté,
Qu'il ſe reſſouviendroit de tous ſes camarades,
Nous feroit dans la troupe avoir les premiers grades;
Et nous regarderoit comme ſes vrais amis.
Auſſi-tôt juſqu'au Ciel ont retenti nos cris,
Chacun a répété d'une voix unanime:
Vive, vive à jamais le fils d'Abdolonime.
Pluſieurs autres au bruit ſont accourus d'abord,
Ont crié comme nous, & même encor plus fort;
De nous autres ſoldats on connoît le génie;
Pour la gloire du corps chacun ſe ſacrifie.
On a tenu conſeil. Et pour concluſion,
Arrêté ſur le champ, que chez Epheſtion
Nous irions pour Narbal demander la couronne.
Puiſque ſon noble ſang lui donne droit au trône.

Mais Narbal, par un trait d'une rare équité,
A voulu qu'avec lui vous fuſſiez préſenté ;
Et c'eſt pour vous chercher que vers vous il m'envoie.
De ma commiſſion je m'acquitte avec joie.
Et je me flatte auſſi, que quand vous ſerez Roi,
Vous daignerez, Seigneur, un peu ſonger à moi.

ABDOLONIME.

Si je l'étois jamais, de ton impertinence
Tu n'aurois qu'à venir chercher la récompenſe.

LE SOLDAT.

Ainſi vous rejettez mon invitation,
Soit, nous irons ſans vous trouver Epheſtion.
Vous ne venez donc pas ?

ABDOLONIME.

Moi ! dans cette bagarre
Que j'aille me fourer ? non : je te le déclare ;
Mais vas dire à mon fils, qu'il eſt un inſenſé ;
Que je le déſavoue, & ſuis très-courroucé.

AGENOR.

Je vais le ſuivre, moi, par menaces ou priere
J'empêcherai Narbal de pouſſer une affaire,
Qui peut être fâcheuſe & pour vous & pour lui.

ABDOLONIME.

Allez, vous me rendrez un ſervice d'ami.

SCENE IV.

ABDOLONIME *seul.*

VOILA, pour commencer, une belle ambassade,
Que me vaut de mon fils l'insolente incartade ;
Mon dégoût pour le trône augmente à chaque instant.
Je ne pourrois y faire un verre de bon sang.
Toute ma royauté n'est, hélas ! que chimere,
Je ne suis rien encor, ni ne serai, j'espere,
Et déjà dans Sidon tout est en mouvement.
Grands dieux ! ne changez rien à mon état présent.
Mon cœur à tous vos dons préfere cette grace.

SCENE V.

ABDOLONIME, HANNON, ELISE.

HANNON.

VOUS êtes informé de tout ce qui se passe,
Abdolonime, allons, s'il vous plaît, suivez-moi.

ABDOLONIME.

Eſt-ce encor pour aller me faire nommer Roi ?

HANNON.

Non, non, d'un vain eſpoir votre ame s'eſt flattée.
L'ingratitude enfin à ſon comble eſt montée.
C'eſt pour me voir brûler vos titres devant vous :
Ma ſœur approuvera ſans doute mon courroux.

ABDOLONIME.

Très-volontiers, Seigneur, ah ! quel plaiſir extrême !
Je veux à ces chiffons mettre le feu moi-même.
Allons, Seigneur, allons, qu'il n'en ſoit plus parlé.

ELISE *à Hannon.*

Par l'aveugle dépit votre eſprit eſt troublé,
Mon frere, quel deſſein ! ô Ciel ! qu'allez-vous faire.

HANNON.

Me venger de Barſine, & confondre ſon frere,
Qui malgré moi prétend être Prince en ces lieux,
Et me fait inſulter par des ſéditieux.

ELISE.

Hannon, il faut vous rendre, il n'eſt plus temps de feindre,
A parler malgré vous on pourroit vous contraindre.

ABDOLONIME.

Pourquoi contre mon gré le fera-t-on parler ?

HANNON.

Souffrirai-je, ma ſœur ?

ABDOLONIME.

Non, non, allons brûler.
Tenez ferme, Seigneur, tout ce tracas m'irrite.
J'aimerois quaſi mieux être Roi tout de ſuite
Que de voir tout le monde ainſi me balotter.

SCENE VI.

ABDOLONIME, BARSINE, ELISE, HANNON.

BARSINE.

Je viens entre vos bras, mon pere, me jetter.
Il faut que de mon ſort vous décidiez vous-même,
Et calmiez au plutôt tout le déſordre extrême
Dont je ſuis aujourd'hui la cauſe malgré moi.

HANNON *à Barſine.*

C'étoit trop peu pour vous de rejetter ma foi,
Il falloit contre moi d'un frere armer l'audace;
Soulever de Sidon toute la populace.

ABDOLONIME *à Hannon.*

De ce désordre affreux mon fils est seul auteur,
Vous auriez tort, Hannon, d'en accuser sa sœur.
Et si sa main d'ailleurs à vos vœux se refuse,
Oui, c'est à moi, Seigneur, à vous en faire excuse:
Je l'ai promise, hélas! vous savez mieux que moi
Qu'un brave homme jamais ne doit trahir sa foi.
Pour Narbal, je le blâme, & je vous l'abandonne.
Il vouloit me forcer à prendre la couronne,
Et comptoit comme Prince épouser votre sœur.
Le voilà pour jamais privé de cet honneur.
S'il eût su modérer son ardeur pour le trône,
Peut-être on auroit pu. . . .

HANNON, *à part.*

Sa franchise m'étonne!

SCENE VII.

ABDOLONIME, BARSINE, ELISE, HANNON, AGENOR.

AGENOR *à Abdolonime.*

SECOURS pour vous apprendre un fâcheux accident,
Narbal vient d'être, hélas! arrêté dans l'instant

Comme auteur de l'emeute en ces lieux excitée.
Et de ſes compagnons la troupe épouvantée
L'a laiſſé ſans rien dire au cachot entraîner.
Mes yeux les ont vu tous fuir, & l'abandonner.

ELISE.

O Ciel!

HANNON

Le châtiment me paroît équitable,

ABDOLONIME.

Il l'a bien mérité. Mais je plains le coupable.
Quoiqu'il ſoit digne, hélas! de tout votre courroux.
Il eſt toujours mon fils.

AGENOR *à Abdolonime.*

Je crains auſſi pour vous.
On vous croira l'auteur d'un complot téméraire.
Et le crime du fils ſera celui du pere.

BARSINE.

Dieux!

ABDOLONIME.

S'il faut qu'on m'arrête au nom d'Epheſtion,
Ah! qu'on me donne au moins mon jardin pour priſon.

BARSINE *à Agenor.*

Laiſſez-nous un moment, mon cœur vous en conjure.
Oui, ſortez....

AGENOR.

Mais pourquoi?.. dans cette conjoncture
Nous verrons quels moyens.....

BARSINE.

Non, non, daignez ſortir.

AGENOR.

A cet ordre cruel il faut donc obéir.
Qu'il donne à mon amour de ſoupçons & d'alarmes!

SCENE VIII, & derniere.

ABDOLONIME, BARSINE, ELISE, HANNON.

BARSINE *à Hannon.*

Ah! Seigneur, accordez une grace à mes larmes.
Daignez, Hannon, daignez m'écouter un moment.
Mon cœur eſt ennemi de tout déguiſement
Je vais vous découvrir mon ame toute entiere.
Ne me croyant, hélas! que ſimple jardiniere,
Agenor ſans rougir daigna me rechercher.
Ses vertus, ſon mérite ont trop ſu me toucher.
J'ai long-temps de ſa flamme éprouvé la conſtance,
A la fin j'ai cédé, mais non ſans réſiſtance.
Hannon, j'ai conſenti de recevoir ſa main.
Il faiſoit à mon pere agréer ſon deſſein,
Quand vous êtes venu par un trait du nobleſſe,
Dont l'image à mes yeux ſe tracera ſans ceſſe,
M'apprendre ma naiſſance, & dans la même jour
Me préſenter un cœur dont j'ignorois l'amour.
Je conſulte mon pere, il a donné parole:
A ſes engagements ſon intérêt s'immole.

LES

BOUQUETS

DE NOCE,

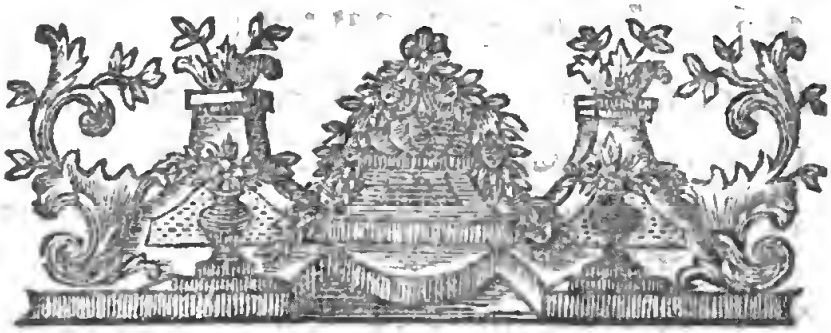
OU LES DEUX BOUQUETIERES,

DIALOGUE

Sur le Mariage de Monſeigneur LOUIS-AUGUSTE, Dauphin de France,

AVEC

Son Alteſſe Royale Madame MARIE-ANTOINETTE, Archiducheſſe d'Autriche.



L E S

BOUQUETS

D E N O C E,

OU LES DEUX BOUQUETIERES,

D I A L O G U E.

Mademoiſelle GERMONT.

VOICI, ma chere Lucile, une belle occaſion qui ſe préſente pour tirer parti de nos bouquets. Il faut ſavoir profiter des circonſtances. Au lieu de nous amuſer à aller crier nos fleurs par les rues de Paris, je ſuis d'avis que nous les réſervions toutes pour le mariage de Mon-

ſeigneur le Dauphin, & que nous les portions à la Cour; tu verras quel débit nous en aurons.

Mlle LUCILE.

Ah! ſi nous en vendions à tous les gens de la noce, il nous faudroit des bouquets pour toute la France; car quand on marie un de nos Princes, & ſur-tout un Dauphin, il n'y a pas un ſeul François qui ne ſe regarde comme de la fête.

Mlle GERMONT.

J'entends bien; mais nous n'en donnerons qu'aux princes & princeſſes de France & d'Autriche. Si nous voulions en faire pour tous ceux & celles qui ſe trouveront à la fête, & qui en mériteroient auſſi, nous ne pourrions jamais y ſuffire.

Mlle LUCILE.

Ton projet eſt bien beau: ah! que je ſerois aiſe s'il réuſſiſſoit! Ton frere

n'en ſeroit pas fâché non plus, à ce que je crois. Tu ſais qu'il y a long-temps qu'il me fait la cour. Si je faiſois fortune, cela pourroit nous arranger auſſi pour notre mariage; mais j'ai bien peur que nous ne nous flattions. Tous ces Princes & Princeſſes daigneront-ils aſſocier nos miſérables fleurs à tout l'or & à tous les bijoux qui brilleront ſur leurs habits.

Mlle GERMONT.

Vas, vas, la belle nature plaît toujours, & une fleur ne dépare pas l'habit le plus riche. Mais je ne t'ai pas encore dit tout le fin de mon invention. Ecoute, pour faire mieux valoir nos bouquets, je prétends les accompagner d'un petit compliment pour chaque Prince & chaque Princeſſe auxquels nous en diſtribuerons. C'eſt-là le beau de l'affaire, & c'eſt ici qu'il faut que notre tête travaille autant que nos mains.

Mlle LUCILE.

Oh ! voici bien une autre hiſtoire. Tu rêves, ſans doute. Et comment veux-tu que nous nous tirions de tous ces compliments ?

Mlle GERMONT.

Tu ne te ſouviens donc plus des jolis vers que mon frere t'a faits ?

Mlle LUCILE.

Pour cela, ſi je m'en ſouviens ! Ce ſont eux qui m'ont tourné la tête.

Mlle GERMONT.

Hé bien, c'eſt lui qui nous compoſera nos compliments pour chaque bouquet. Il a ſauté de joie, quand je lui ai eu communiqué mon projet. Il ne demande qu'à faire des vers ; c'eſt ſa ſeule paſſion, après toi pourtant, s'il en reſte.

Mlle LUCILE.

Ah! que tu es charmante, ma chere Germont ! je n'aurois jamais imaginé cela.

Mlle GERMONT.

Et mon frere, tout Poëte qu'il eſt, n'y penſoit pas non plus. Vous autres amoureux, vous ne ſongez à rien. Je lui ai donné rendez-vous ici, & le voilà qui entre.

Monſieur GERMONT.

Bon jour, Meſdemoiſelles; avez-vous bonne proviſion de fleurs ?

Mlle GERMONT.

Nous en avons plus que tu ne pourras nous faire de compliments.

M. GERMONT.

Voyez un peu la belle pointe ! tu crois apparemment, ma ſœur, qu'on

fait un compliment comme on cueille une roſe.

Mlle LUCILE.

Pourquoi pas, Monſieur Germont, quand on fait des vers auſſi facilement que vous, & qu'on a autant d'eſprit?

M. GERMONT.

Belle Lucile, vous êtes trop honnête. Il eſt vrai que les vers ne coûtent rien, quand on les fait pour vous: le ſujet eſt ſi fertile & ſi beau!

Mlle GERMONT.

Treve à vos compliments; ce n'eſt pas pour vous dire mutuellement des gentilleſſes que je vous ai raſſemblés ici: nous avons autre choſe qui preſſe davantage. T'es-tu muni d'encre, de plume, de papier?

M. GERMONT.

J'ai tout ce qu'il faut, & par-deſſus le

le marché, je viens de me régaler d'une bonne taſſe de café pour échauffer ma verve; le café eſt mon hypocrène.

Mlle GERMONT.

Allons donc, commençons par arranger le bouquet de Madame la Dauphine; la politeſſe veut qu'on commence par elle; il faut toujours faire honneur aux étrangers.

Mlle LUCILE.

Aux étrangers! Regarderois-tu encore cette Princeſſe comme étrangere? Ce terme doit être banni déſormais entre les deux Nations. Nous ſommes tous Autrichiens, tous Impériaux, tous François, tous amis, tous heureux. Tiens, dans les tranſports de ma joie, je ſerois fille à ſauter au cou du premier Allemand que je trouverai dans Paris, pour l'embraſſer de tout mon cœur, & je gagerois que toute les jolies Allemandes

en feront autant à tous les François qu'elles rencontreront à Vienne.

M. GERMONT.

Prenez que je ſuis Allemand, Mademoiſelle.

Mlle LUCILE.

Vas, je le veux bien... C'eſt pour t'encourager au moins.

Mlle GERMONT.

Si après cela tu ne nous fais pas les plus beaux compliments du monde, je te renie pour mon frere, je te regarderai comme un mauvais poëte, & je dirai à Lucile de faire un autre amoureux.

M. GERMONT.

Que de menaces, ma ſœur ! Voyons donc quelles fleurs vous préſenterez à Madame la Dauphine, puiſque vous voulez commencer par elle.

Mlle GERMONT.

Oui, assurément, nous commencerons par elle : n'est-elle pas la reine de la fête ? & de plus, n'avons-nous pa l'honneur de notre sexe à soutenir ?

Mlle LUCILE.

Je regarde dans cette corbeille, & il me semble voir toutes ces fleurs s'animer & tressaillir. Vous diriez qu'elles nous demandent toutes une place dans le bouquet de cette Princesse.

M. GERMONT.

Je n'en vois pourtant qu'une qui doive la flatter de préférence ; c'est ce beau lis ; c'est le roi des fleurs. Elle y reconnoîtra tout-d'un-coup l'image de son auguste Epoux.

Mlle LUCILE.

Je gagerois que vous avez déjà quelque pensée là-dessus.

M. GERMONT.

Vous l'avez deviné, chere Lucile, & le compliment eſt fait ; je vous dirai même que la plupart des autres ſont déjà arrangés dans ma tête, & que je n'ai plus gueres qu'à les écrire. Depuis hier au ſoir, que ma ſœur m'a fait part de ſon projet, je n'ai penſé qu'à cela, & je n'ai pas fermé la paupiere. Ecouez, pour voir ſi vous ſerez contentes.

BOUQUET

A Son Alteſſe Royale Madame MARIE-ANTOINETTE, Archiducheſſe d'Autriche, Dauphine de France.

Un Lis.

Ce lis charmant, jeune Dauphine,
D'orner votre beau ſein ſemble ſe réjouir ;
Pour vous Flore & l'Amour l'ont fait épanouir,
Et la France vous le deſtine.
Son port, ſa grace, ſa fraîcheur,
Des traits de votre Epoux ſont la vive peinture ;
Sa blancheur éclatante & pure,
De vos futurs ſujets annonce la candeur.

Mlle GERMONT.

Cela eſt bien débuté, mon frere, pourvu que tu continues ſur le même ton.

M. GERMONT.

J'y tâcherai.

Mlle LUCILE.

Allez-le vîte écrire, Monſieur Germont.

M. GERMONT.

En attendant, Lucile, cherchez dans ce panier la plus belle roſe que vous pourrez trouver ; ce ſera pour Monſeigneur le Dauphin. Vous me laiſſerez bien le choix des fleurs, j'eſpere.

(*Il paſſe dans un cabinet où il y a une table à écrire.*)

Mlle LUCILE.

Nous nous en rapporterons à vous pour tout ; n'êtes-vous pas notre oracle ?

Mlle GERMONT.

En voici une ſuperbe ; voyons un peu ce qu'il nous dira là-deſſus. (*En élevant la voix*) Mon frere, nous avons une roſe charmante.

M. GERMONT.

Attends un moment, car j'écris en même-temps le compliment du Dauphin.... Tenez, le voici.

BOUQUET

A Monſeigneur LOUIS-AUGUSTE, Dauphin de France.

Une roſe.

Pour bouquet, Monſeigneur, agréez cette roſe ;
Elle vient d'un climat lointain,
Et c'eſt pour vous qu'elle eſt éloſe.
Vous la cultiverez de votre auguſte main.
Chaque jour à vos yeux elle fera connoître
De graces & d'appas quelque nouveau tréſor.
Les tendres rejettons que vous en verrez naître,
Vous la feront trouver cent fois plus belle encor,

Mlle LUCILE.

Ah ! que je vous trouve aimable, Monſieur Germont ! Si vous vouliez nous dire à préſent celui du Roi, car je ſuis ſûre que vous l'avez déjà fait.

M. GERMONT.

Cela eſt vrai, & c'eſt par le Roi que j'avois commencé; mais vous autres Dames, vous avez le privilege de paſſer par-deſſus l'étiquette.

Mlle GERMONT.

On nous pardonnera d'y manquer: l'excès de la joie ne connoît point le cérémonial. J'aurois voulu auparavant que tu nous diſſes quel bouquet nous donnerons à la Reine de Hongrie; nous le préparerions tandis que tu nous réciterois tes vers. Le Roi eſt aſſez galant pour ſouffrir que cette Reine paſſe devant lui.

M. GERMONT.

Tu veux toujours ſoutenir l'honneur de ton ſexe.

Mlle GERMONT.

Comme de raiſon.

M. GERMONT.

Hé bien, tu n'as qu'à chercher là-dedans une branche de lilas.

Mlle LUCILE.

Mais que pouvez-vous dire ſur une branche de lilas?

M. GERMONT.

Vous l'allez voir.

BOUQUET

A MARIE-THÉRESE, Impératrice-Douairiere, Reine de Hongrie.

Une branche de lilas.

Ce lilas, élevé ſur une tige altiere,
Au parterre fleuri ſemble donner des loix.
Les fleurs, ſur l'herbe printaniere,
De Reines exercent les droits.

Vous êtes le lilas, vous commandez aux Rois;
Vos Enfants ſont les fleurs, nous la ſimple fougere.
Cybele ainſi voyoit ſa famille en tous lieux,
Fonder mille & mille Royaumes:
Ses enfants régnoient ſur les hommes,
Mais elle régnoit ſur les Dieux.

Mlle LUCILE.

Ce compliment me paroît bien juſte & bien naturel... Voyez, je commence déjà par arranger cette branche de laurier, parce que je ſuis perſuadée que c'eſt là-deſſus que vous aurez bâti le compliment du Roi.

M. GERMONT.

Pardonnez-moi, Lucile, le laurier ſeroit un lieu trop commun pour le Roi, & je ſuis aſſuré qu'il préférera ce rameau d'olive, qui eſt le ſymbole de la paix, à une forêt de lauriers que vous pourriez lui préſenter.

Mlle GERMONT.

Le laurier, pourtant, eſt aſſez géné-

ralement la paſſion des grands Rois.

M. GERMONT.

Oui; mais les plus grands ſont ceux qui ſacrifient leur noble penchant pour la gloire des armes, à l'amour de la paix.

Mlle LUCILE.

Voyons donc vîte ce compliment; je ſuis impatiente de l'entendre.

M. GERMONT *récite les vers ſuivans.*

BOUQUET

A LOUIS XV.

Un rameau d'olive.

De la paix vous êtes l'appui,
Sire, l'Europe entiere en convient aujourd'hui;
Auſſi tous les talents, les arts & le génie,
Enfants aimables de la paix,
Des chefs-d'œuvres brillants de leur noble induſtrie,
S'empreſſent d'embellir le Royaume François.

Mais parmi les divers ouvrages
Que le goût étale en ces lieux,
Grand Roi, les monuments les plus chers à nos yeux
Sont ceux qu'on voit ſur nos rivages
D'un Prince bien-aimé retracer les images.

Je vais ajouter celui-ci aux autres; préparez toujours un beau myrte pour l'Empereur, dont le compliment eſt à peu près fait auſſi; j'en ai la penſée, & c'eſt une bagatelle, quand on n'a plus que lés vers à faire.

Mlle GERMONT.

Nous ſommes bien heureuſes que ſa fureur poétique le tienne aujourd'hui.

Mlle LUCILE.

Oui; mais je crains que cela ne lui fatigue trop la tête.

Mlle GERMONT.

Au contraire, il eſt dans ſon élément quand il fait des vers. — Tenez, le voilà qui revient déjà, & qui va nous lire le

compliment de l'Empereur. — Germont, voici le myrthe que tu nous as demandé.

M. GERMONT.

Cela eſt bon, ma ſœur, mets-le à part avec les bouquets qui ſont déjà faits.

Mlle GERMONT.

Et le compliment?

M. GERMONT.

Comme tu es vive!

Mlle GERMONT.

C'eſt que je ſuis curieuſe de ſavoir ce que tu auras dit ſur ce myrte.

M. GERMONT.

Pour vous faire ſentir l'alluſion de mon compliment, il eſt bon de vous dire que le myrte eſt l'arbriſſeau conſacré à l'Hymen; que l'Empereur eſt veuf, & qu'il n'a qu'une fille.

BOUQUET

A L'EMPEREUR.

Un myrte.

Vos aigles ont volé par toute l'Italie,
Portant à vos divers ſujets
Non la foudre, mais des bienfaits.
Vous avez contenté vos goûts, votre génie.
Mille peuples ſoumis reçoivent votre loi ;
Mais ce myrte & votre voyage,
Vous feront ſouvenir, je gage,
Qu'aux Romains vous devez un Roi.

Mlle LUCILE.

Que d'obligations nous allons vous avoir, Monſieur Germont ! Chaque compliment augmente ma reconnoiſſance pour vous.

Mlle GERMONT.

Allez, allez, un bon mariage paiera toutes vos dettes.

M. GERMONT.

Seroit-il poſſible que Mademoiſelle Lucile voulût!....

Mlle GERMONT.

Ne t'occupe pas la tête encore de cela ; nous parlerons de ton mariage quand notre beſogne ſera faite : je te dirai ſeulement, en attendant, que bien loin de t'avoir des obligations, moi, c'eſt toi qui dois m'en avoir d'infinies.

M. GERMONT.

Comment cela, ma ſœur ?

Mlle GERMONT.

Et la gloire qui te reviendra d'avoir célébré tant d'illuſtres perſonnages, tu la comptes donc pour rien ? Tu ris : vas, vas, je connois les Poëtes & les Auteurs. — As-tu penſé aux freres de Monſeigneur le Dauphin?

M. GERMONT.

Belle demande ! Oui, assurément, j'y ai pensé. J'ai fait un compliment pour tous les deux, ce qui n'empêche pas que vous ne leur présentiez à chacun un bouquet différent.

Mlle LUCILE.

Vous nous laissez donc les maîtresses de ceux-ci ? Oh bien ! voilà une belle branche d'oranger, chargée de pommes d'or, que j'offrirai à Monseigneur le Comte de Provence ; cette province est le pays des oranges.

Mlle GERMONT.

Et moi, voilà un petit bouquet de pensées que je présenterai à Monseigneur le Comte d'Artois.

M. GERMONT.

Et moi, je vais vous dire les vers que vous leur réciterez.

BOUQUETS

A Monſeigneur LE COMTE DE PROVENCE.

Une branche chargée d'oranges.

A Monſeigneur LE COMTE D'ARTOIS.

Des penſées.

Du ſort d'un frere heureux ne ſoyez point jaloux;
Quoiqu'à lui ſeul le Ciel réſerve la couronne,
Princes, votre deſtin n'en ſera pas moins doux.
Nos cœurs vous ſerviront d'autel au lieu de trône;
Les freres de nos Rois ſont des Dieux parmi nous.

Mlle LUCILE.

Cette fois-ci, vous ne faites pas alluſion aux bouquets.

M. GERMONT.

On ne ſauroit toujours jouer ſur les fleurs; ces oranges d'ailleurs, & ces penſées, parlent aſſez d'elles-mêmes.

Mlle GERMONT.

A ça, puiſque tu as ſongé aux freres, tu n'auras pas, ſans doute, oublié les ſœurs ni les tantes. Leurs compliments ſont faits auſſi, je le vois à ton air triomphant.

M. GERMONT.

Oui, mais je n'en ai plus de faits après ceux-là.

Mlle GERMONT.

Tu n'en feras pourtant pas encore quitte : mais dis toujours.

M. GERMONT.

BOUQUET

A MADAME, & à Madame MARIE-HÉLENE, ſœurs de Monſeigneur le Dauphin.

Du muguet.

Tendres & charmantes Princeſſes,
Croiſſez, à mille appas joignez mille talents.

Que le Ciel ſur vos jeunes ans
Epuiſe toutes ſes largeſſes.
Quelque jour vous verrez des peuples pleins d'ardeur,
Faire pour vous, ſur de lointaines plages,
Ce qu'aujourd'ui ſur ſes rivages
La Seine fait pour votre Belle-ſœur.

J'ai choiſi du muguet pour ces Princeſſes, parce qu'il ne retracera pas mal la candeur & la fraîcheur de leurs jeunes cœurs & de leurs attraits naiſſants. Pour Meſdames, comme elles ne ſont plus que trois, depuis que Madame Louiſe eſt aux Carmelites, j'ai imaginé que vous ne feriez pas mal de leur offrir ce qu'on préſente aux trois Graces, c'eſt-à-dire, une guirlande de fleurs, avec ce compliment.

BOUQUET

A Madame ADELAÏDE; à Madame VICTOIRE; à Madame SOPHIE.

Une guirlande de fleurs.

Cheres Princeſſes, pour offrande,
Agréez en ce jour une ſimple guirlande.

Si nous préſentons à la fois
Le même hommage à toutes trois,
Vous devinez aſſez quel motif eſt le nôtre :
Nos mains du peintre habile imitent le pinceau :
Les Graces, que l'Amour unit dès le berceau,
Ne vont jamais l'une ſans l'autre.

Mlle GERMONT.

Nous allons travailler à la guirlande .... Mais quoi ! eſt-ce que tu n'aurois rien fait pour madame Louiſe ?

M. GERMONT.

Je ne ſavois trop s'il me ſeroit permis d'aller troubler le ſilence de ſa ſolitude par le bruit d'un compliment.

Mlle GERMONT.

Voyez un peu ! ne ſemble-t-il pas que parce qu'elle s'eſt vouée à la retraite, elle en prendra moins de part que toute la Cour à la joie publique ? Non, non, elle aura ſon compliment

comme les autres. — Vas mettre ſur le papier les trois que tu viens de nous dire, & je te défends de rentrer que celui de Madame Louiſe ne ſoit fait : nous cauſerons un peu, en attendant.

Mlle LUCILE.

Je me réjouis bien, ma bonne amie, d'aller voir à Verſailles toutes les magnificences qu'on y prépare pour ce mariage ; cela ſera unique. — Ne faites pas attention à ce que nous diſons, Monſieur le Poëte. -- On dit que tous les jardins ſeront illuminés ſuperbement, que la grande allée ſera terminée par un ſoleil de quatre-vingt pieds de diamètre, & que le nombre des fuſées égalera celui des étoiles. Jamais on n'aura rien fait de ſi beau pour aucune Dauphine ; cela prouve combien ce mariage flatte le Roi & toute la France.

M. GERMONT *élevant la voix.*

Meſdemoiſelles, arrangez un bouquet de violettes pour Madame Louiſe. Il me vient une idée.

Mlle GERMONT *élevant auſſi la voix.*

Allons, nous ſommes après. — Les boulevards ſeront bien brillants auſſi; j'ai vu tous les préparatifs qu'on y fait. On s'y promenera la nuit comme en plein jour. Monſieur l'Ambaſſadeur d'Eſpagne a pris la ſuperbe ſalle de Torré, pour y donner des fêtes au public; celui de Vienne en a fait bâtir une auprès du Luxembourg, pour la même fin. Ce ne ſera que réjouiſſances par-tout. Mais tu ſerois bien étonnée, ſi je te diſois que c'eſt pour toi qu'on fait toutes ces belles choſes-là.

Mlle LUCILE.

Je ſais bien que j'en prendrai ma part comme les autres.

Mlle GERMONT.

Ce n'eſt pas cela que je veux dire.

M. GERMONT *rentrant dans la chambre.*

Meſdemoiſelles, écoutez un peu ceci; je crois qu'il pourra aller.

BOUQUET

A Madame LOUISE.

Des violettes.

Voyez cette humble violette
Sous l'herbe enſevelir ſes modeſtes appas;
On la voit croître aux champs ſeulette,
Et dans les vallons les plus bas.
Mais l'odeur qu'elle exhale en ſon réduit champêtre,
La décele, & chacun s'empreſſe à la chercher.
Votre vertu, comme elle, au jour craint de paroître;
Mais plus elle aime à ſe cache
Et plus elle ſe fait connoître.

Mlle GERMONT.

Paſſe, voilà ta faute réparée : je ne t'aurois jamais pardonné ſans cela.

Mlle LUCILE.

Ecoutez, Monſieur Germont, pour ne pas tant vous tuer, nous allons faire un bon gros bouquet de toutes ſortes de fleurs; ce ſera pour tous les freres & ſœurs de Madame la Dauphine, & vous ne nous compoſerez qu'un ſeul compliment pour tous.

M. GERMONT.

Vous voulez donc, belle Lucile, que j'imite les Anciens, qui fêtoient tous les Dieux de l'Olympe enſemble dans un même temple & par une même ſolemnité. Ces Princes & Princeſſes ſont ſi unis entre eux, que je crois en effet qu'ils ne trouveront pas mauvais qu'on les célebre tous à la fois dans le même compliment.

Mlle LUCILE.

Allez ſonger un peu à cela dans le cabinet. — Et toi, que voulois-tu me dire avec toutes ces magnificences, que tu prétends faites pour moi ? Me plaiſanter, ſans doute, à ton ordinaire.

Mlle GERMONT.

Point du tout. Je voulois te faire entendre qu'il ne tiendroit qu'à toi de profiter de toutes ces belles choſes-là pour célébrer ton mariage avec mon frere; vos frais de noce ſe trouveront tous faits. Si j'avois un amoureux, je voudrois ſaiſir une auſſi belle occaſion.

Mlle LUCILE.

Tu ſais bien que je ſuis ma maîtreſſe; je ne demande pas mieux. Tout ce que ton frere vient de faire pour nous, acheve de me gagner le cœur; mais que nos bouquets prennent donc.

Mlle

Mlle GERMONT.

Qu'ils prennent ou non, il faut conclure cette affaire-là, ne fût-ce qu'à cauſe de l'époque. N'eſt-il pas bien agréable de pouvoir dire, qu'on s'eſt marié la même année, le même jour que M. le Dauphin ? — Et puis mon deſſein eſt de me mettre avec vous ; nous ferons le plus joli ménage du monde.

Mlle LUCILE.

Oh ! je conſens à tout, & tu ſeras toujours la maîtreſſe & la dame.

M. GERMONT *revenant.*

J'eſpere, chere Lucile, que j'ai ce que vous deſirez. *Il lit.*

BOUQUET

A tous les PRINCES & PRINCESSES, FRERES & SŒURS de Madame la Dauphine.

Un gros bouquet de diverſes fleurs.

Famille auguſte & chere & de Rois & de Princes,
Ce bouquet, compoſé de mille tendres fleurs,

Retrace à vos yeux tous les cœurs
Que vous rendez heureux dans diverſes provinces
Je vous vois la plupart ſur des trônes placés ;
Et quel éclat vous environne!
Si l'Europe en avoit aſſez,
Chacun de vous auroit une couronne.
Mais les Dieux autrefois, ſans autre ambition,
Quand ils ne régnoient pas ſur l'onde ou ſur la terre,
Reſtoient au ſéjour du tonnerre,
Pour former la Cour de Junon.

Mlle GERMONT.

Bon, bon, notre beſogne avance; nous ne t'en demanderons plus que deux; l'un pour le Prince Charles, & l'autre pour la Princeſſe Charlotte.

Mlle LUCILE.

J'aurois été bien étonnée, ſi tu les avois oubliés, toi qui es Lorraine.

Mlle GERMONT.

Il eſt vrai que je ſuis Lorraine, mais je n'en ſuis pas moins auſſi bonne Fran-

çoiſe que toi, qui es Pariſienne, & je vais, s'il eſt poſſible, l'être encore mille fois davantage, depuis que le ſang de nos Princes monte ſur le trône de France. — Germont, on dit que le Prince Charles eſt curieux en fleurs; voici une très-belle tulippe que je lui deſtine; c'eſt ce qu'on peut offrir de mieux à un amateur; &, qui plus eſt, elle porte le nom de la ville où il fait ſa réſidence. C'eſt une *Bruxelle*; vas vîte travailler là-deſſus. Il ſeroit bien malheureux que tu fuſſes embarraſſé pour ce bouquet-ci: Si j'étois poëte!...

M. GERMONT.

Vous me faites jouer un ſingulier rôle, toujours quitter & reprendre la plume, toujours aller & revenir de la chambre au cabinet & du cabinet à la chambre.

Mlle GERMONT.

Te voilà bien malade! cela te pro-

mene. Et nous qui ne bougeons pas de deſſus nos ſieges ! Il faut avoir cœur à l'ouvrage. Vas vîte, tu devrois déjà avoir fait.

M. GERMONT.

Je vois bien qu'il ne faut pas te faire languir plus long-temps. Ceci te conviendra-t-il ?

BOUQUET

Au Prince CHARLES, Gouverneur des Pays-Bas Autrichiens.

Une tulippe.

Cette fleur, que ma main à vous offrir s'empreſſe,
Eſt une fleur de vos jardins.
Vous rendez au Brabant les beaux jours de la Grece;
Jouiſſez à jamais de vos heureux deſtins.
Environné des Arts que votre Cour attire,
Vous coulez tous vos jours dans un repos parfait;
Mais, Prince, votre bras n'en eſt pas moins tout prêt
A mener au combat les aigles de l'Empire.
Le Belgique Lion aime & chérit vos loix,
Et du bandeau royal ſans briguer l'avantage,
Vous goûtez les plaiſirs du Sage.
Ah ! les ſages ſont les vrais Rois.

Mlle LUCILE.

Voilà ce que c'eſt que Meſſieurs les Poëtes ; tout en cauſant, leur eſprit travaille.

Mlle GERMONT.

Allons, courage, mon frere, il n'y a plus que le compliment de la Princeſſe Charlotte. Encore un tour de cabinet, & nous ſerons au bout de notre entrepriſe.

M. GERMONT.

Pas tout-à-fait encore, ma ſœur.

Mlle LUCILE.

Quoi, eſt-ce que vous en feriez encore d'autres ?

M. GERMONT.

Je viendrai vous dire mon idée tout-à-l'heure.

Mlle LUCILE.

Il eſt infatigable.

Mlle GERMONT.

C'eſt le plus complaiſant garçon que je connoiſſe. Ce n'eſt pas parce que c'eſt mon frere, mais je crois que tu ſeras heureuſe avec lui.

Mlle LUCILE.

Je n'en doute pas. — Mais vois-tu comme il ſe frotte les ſourcils, comme il s'agite ſur ſa chaiſe? Cela me fait peine.

Mlle GERMONT.

Ce ſont-là les minauderies ordinaires des Poëtes; ils ne feroient rien qui vaille, s'ils ne faiſoient des contorſions, & s'ils ne s'arrachoient pas quelques cheveux de la tête en compoſant. Il faut bien que tu t'accoutumes à ces petites manieres-là. Mais voilà qu'il prend la plume; notre affaire eſt bonne. — Diantre, il écrit bien long-temps cette fois-ci.

M. GERMONT.

Je ſuis reſté un peu plus long-temps

que je ne comptois ; c'eſt qu'au lieu d'un compliment, j'en ai fabriqué trois. Voici d'abord celui de la Princeſſe Charlotte, Abbeſſe de Remiremont.

BOUQUET

A la Princeſſe CHARLOTTE.

Une renoncule.

Du trône que vous méritez,
Pour vous dédommager, Princeſſe,
D'un Chapitre brillant le Ciel vous fit Abbeſſe ;
A la croſſe que vous portez
Vous prêtez un éclat extrême ;
N'enviez pas d'autres deſtins ;
A nos yeux la houlette même
Seroit un ſceptre dans vos mains.

Mlle GERMONT.

Pour qui donc ſont les deux autres ?

M. GERMONT.

Quoi ! n'en faut-il pas un, ma ſœur, pour les deux Nations, que le mariage

du Dauphin va rendre plus alliées & plus amies que jamais ?

Mlle GERMONT.

Ah ! ah ! c'eſt très-bien imaginé ; mais quel bouquet leur donnerons-nous ?

M. GERMONT.

Puiſque nous avons comparé le Dauphin à un lis, & la Dauphine à une roſe, il n'y a qu'à faire un bouquet de ces fleurs réunies, & nous leur adreſſerons les vers ſuivants :

BOUQUET

AUX DEUX NATIONS.

Un lis & une roſe entrelacés.

François, Autrichiens, en ce grand jour de fête,
Livrez-vous aux plus doux tranſports ;
Le Danube enchanté treſſaille ſur ſes bords,
Et de la Seine auſſi l'alégreſſe eſt complette.
Si vous fûtes rivaux jadis,
Le Soleil redevient plus pur après l'orage,
Vous n'en ſerez que plus amis,
Et de votre union ce bouquet eſt le gage.

Mlle LUCILE.

Et le troiſieme, pour qui eſt-ce?

M. GERMONT.

Charmante Lucile, ne vous en doutez-vous pas bien? Aurois-je donc pu vous oublier?

Il prend des immortelles dans la corbeille, & les lui préſente.

BOUQUET

A Mademoiſelle LUCILE.

Des immortelles.

Ces fleurs ſont, dit-on, immortelles,
Le temps n'efface point l'éclat de leurs couleurs.
Puiſſent nos amours mutuelles
Durer auſſi long-temps que brilleront ces fleurs!
Mais, hélas! vous allez, jeune & tendre bergere,
A la Cour montrer vos attraits:
Je tremble qu'au lieu des bouquets,
On ne prenne la bouquetiere.
Je crains que ce ſéjour ne nuiſe à notre ardeur.
Si vous m'aimez, belle Lucile,
Laiſſez mes vers, vos fleurs dans ce brillant aſyle,
Mais rapportez-moi votre cœur.

Mlle GERMONT.

Voilà qui eſt tout-à-fait galant. Hé bien, pour te raſſurer, mon frere, je t'apprendrai que le cœur de Lucile eſt à toi, & qu'elle conſent à te donner ſa main. Vous vous marierez dès que nous ſerons revenues de Verſailles. Je vous fiance dès ce moment. Votre mariage ne peut manquer d'être heureux, puiſqu'il ſe fera à l'ombre de celui de M. le Dauphin — Te repens-tu d'avoir eu un peu de complaiſance pour nous?

M. GERMONT.

Ah, Lucile! ah, ma ſœur, comment vous exprimer ma joie!

Mlle GERMONT.

Tu n'as qu'à aller faire un tour pour te repoſer; pendant ce temps-là, nous apprendrons nos compliments. Tu reviendras ſouper, & nous parlerons plus amplement de ton mariage.

Mlle LUCILE.

M. Germont, venez donc, que je vous fleuriſſe auſſi à mon tour. Recevez de ma main cette petite branche de laurier : j'ai oui dire qu'on en couronnoit les Poëtes. Je ne ſais pas faire des vers, mais vous devinez bien tout ce que mon cœur voudroit vous dire. Adieu, à ce ſoir au moins.

Fin du Tome ſeptieme & dernier.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le ſixieme (*) & dans le ſeptieme Volumes.

TOME VI.

HISTOIRE d'Agnès de Caſtro,	p. 1
Lettres d'un Perſan,	202
Hiſtoire de Polydore & d'Emilie,	227
Le Bijoutier, ſatyre dramatique,	282
Henry & Emma, Poëme,	237
Eſſai ſur la Poéſies	301
Poéſies diverſes,	347

(*) La Table des Matieres du Tome ſixieme ayant été oubliée, on a cru devoir la joindre à celle du Tome ſeptieme & dernier.

Fin de la Table du Tome ſixieme.

TOME VII.

Le Temple de la Renommée, pag. 1
Epître d'Héloïse à Abélard, 55
Elégie sur la mort d'une Dame, 85
Pastorale sur l'Automne, 93
Discours sur la Légéreté Françoise, 103
Discours académique, 165
Louis IX, Tragédie, 193
Abdolonime, Comédie, 273
Les Bouquets de noce, 353

Fin de la Table du Tome septieme & dernier.

Errata du ſeptieme & dernier volume.

PAGE 27, *ligne 17*, l'imortelle, *liſez* l'immortelle.

Pag. 37, lig. premiere, vondroit, *liſ.* voudroit.

Pag. 58, lig. 21. d'un paſſion, *liſ.* d'une paſſion.

Pag. 104, lig. 10, provenants, *liſ.* provenantes.

Pag. 144, lig. 17, de langue, *liſ.* de la langue.

Pag. 146, lig. 23, candeur, *liſ.* grandeur.

Pag. 163, lig. 10, ſans donte, *liſ.* ſans doute.

Pag. 228, lig. 7, gerrier, *liſ.* guerrier.

Pag. 233, lig. 6, proſcrivit, *liſ.* proſcrivis.

A P 1
1453233